

*Le Vicomte* **DE CHAUNAC,**  
*Lieutenant-Colonel du 9<sup>e</sup> Dragons.*

**VIES**

**DES GRANDS**

**CAPITAINES FRANÇAIS**

**DU MOYEN AGE.**

—

**TOME I.**

SE VEND AUSSI CHEZ

CHARLES-BÉCHET, LIBRAIRE, quai des Augustins, n. 57;

ANSELIN, LIBRAIRE, rue Dauphine, n. 9;

GABRIEL DENTU, LIBRAIRE, rue du Colombier, n. 3,  
et au Palais-Royal.

*PROPRIÉTÉ DE L'AUTEUR.*

---

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,  
rue de Seine, n° 14.

# VIES

DES GRANDS

## CAPITAINES FRANÇAIS

DU MOYEN AGE,

POUR SERVIR DE COMPLÉMENT A L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA  
FRANCE AUX XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> ET XV<sup>e</sup> SIÈCLES ;

PAR ALEXANDRE MAZAS,

ANCIEN OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR.

*Ne quid falsi dicere , ne quid veri non audeat.*

CICERO.

*Dédié à Monsieur le Dauphin.*

---

TOME PREMIER.

MATHIEU DE MONTMORENCI, — GAUCHER DE CHATILLON,  
CONNÉTABLES DE FRANCE.

---

A PARIS,

CHEZ M. EUGÈNE DEVENNE, ÉDITEUR,  
RUE GÎT-LE-COEUR, N<sup>o</sup> 12.

---

M DCCC XXVIII.

A Monsieur

# Le Dauphin.

MONSEIGNEUR,

EN permettant que mon ouvrage parût sous ses auspices, Votre Altesse Royale a comblé mes désirs ; cette faveur m'est d'autant plus chère qu'elle est rarement accordée ; je la dois sans doute à l'intérêt que Votre Altesse Royale porte à tout ce qui intéresse la gloire de la France ; elle a pensé que ce serait contribuer à la faire ressortir que de redire les belles actions des guerriers qui consacrèrent toute leur existence à la défense de l'État, et qui se recommandèrent à la reconnaissance publique autant par leur vaillance que par leur patriotisme et leurs vertus privées.

Je me croirai bien récompensé de mes travaux si j'acquies la certitude que j'ai rempli ma tâche à la satisfaction d'un prince aussi protecteur éclairé des lettres que l'est Votre Altesse Royale.

Je suis, avec le respect le plus profond,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble et très-obéissant  
serviteur,

ALEX. MAZAS.

Paris, le 15 avril 1828.

---

## INTRODUCTION.

---

POUR bien comprendre les motifs qui ont engagé l'auteur des *Grands capitaines français du moyen âge* à ne commencer son ouvrage que par les généraux qui vivaient dans le douzième siècle, et à le terminer par ceux du quinzième, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur l'ensemble du moyen âge, et de considérer le rôle que jouèrent les guerriers français aux diverses époques de cette période.

Clovis fonda un grand état parce qu'il avait cette valeur indomptable qui triomphe, ce génie qui commande et cette magnanimité qui fait pardonner la victoire; mais il fallut long-temps à ses successeurs pour prendre racine sur une

terre qu'ils avaient envahie; Clovis avait appuyé le succès de ses armes du secours de la religion; ce fut elle qui prépara d'abord, et qui cimentait dans la suite l'union des conquérans et des conquises, en donnant aux premiers cette modération qui tempère l'action du glaive, et aux seconds la résignation qui convient au malheur; d'un autre côté les Francs se maintinrent dans leur invasion par une politique savante; ils restèrent unis, formant un corps à part toujours prêt à combattre, tandis que la nation divisée, sans tendance vers un autre état de choses, resta sous le joug; son courage non contesté céda à la force des armes et à celle des institutions; mais enfin la conformité de religion rangeait dans la même communion les vainqueurs et les vaincus, une même origine contribuait à les rapprocher, les Francs se rappelaient qu'ils descendaient de ces Gaulois qui, six cents ans auparavant, avaient passé en Germanie avec Sigovèse; la dureté du vainqueur fit place à la bienveillance du compatriote, la fusion s'opéra. Quoique subjugués,



les Gaulois étaient restés en possession d'une considération telle, que les grands fonctionnaires, même les maires du palais, étaient indigènes : Pepin d'Héristal, chef de la branche des Carlovingiens, était d'origine gallo-romaine; enfin les Gaulois, réunis sous le nom des vainqueurs, se mêlèrent avec eux et ne formèrent plus qu'une seule nation; cette union fut utile aux uns et aux autres, car elle les rendit capables de repousser les attaques du dehors; Abderrame, avec ses Sarrasins, soumit l'Espagne, franchit les Pyrénées, et s'avança jusqu'à la Loire; Charles Martel courut à sa rencontre, le battit, et sauva la patrie. La défaite d'Abderrame est un événement majeur; si le chef maure avait été vainqueur, la plus grande partie de l'Europe passait sous le joug; caractère, mœurs, religion, tout changeait; que n'eussent point fait les Arabes s'ils n'eussent point été battus, puisque rejetés au-delà des Pyrénées, ils s'y maintinrent sept cents ans après la bataille de Tours, qui les avait chassés de la France?

Toute secousse réagit : c'est le propre de celles de la politique de donner un nouvel essor à l'esprit humain ; la société fit un grand pas à l'arrivée des Carlovingiens ; le souverain comprit l'esprit de son siècle et s'y conforma ; Pepin et Charlemagne entourèrent de considération les ministres des autels ; ils en firent des auxiliaires qui contribuèrent merveilleusement à fléchir le caractère farouche des guerriers, qui rapportaient tout à leur épée. Le règne des lois vint rassurer l'état social et le sort des citoyens ; l'agriculture fut en vigueur ; les arts, les professions utiles, l'instruction publique, augmentèrent la prospérité de la nation ; le guerrier, devenu l'homme de la patrie, réserva son courage à la défense des foyers domestiques ; et tandis que le reste de l'Europe se courbait encore sous la barbarie, la France offrait avec orgueil à l'admiration du monde, les Rolland, les Renaud, les Ogier. Ainsi, le génie de Charlemagne imprimait à cette époque le sceau de la grandeur ; mais, pour le malheur de la France,

ce prince n'eut pas assez de modération; sa renommée l'occupa davantage que la félicité de ses peuples; de là ces guerres continuelles qui, après sa mort, attirèrent à la France tant d'ennemis; les barbares qu'il avait refoulés vers le Nord ne se sentirent pas plus tôt affranchis du poids de cette main puissante, qu'ils fondirent sur le royaume : connus sous le nom générique d'*hommes du Nord* (Nord-mann), ils portèrent la désolation depuis la Somme jusqu'à l'Adour; les gouverneurs des provinces défendirent partiellement la patrie, mais sans unité d'action; leurs efforts séparés ne purent empêcher les Normands de s'établir solidement en Neustrie; Rollon se fit chrétien, et son mariage avec Gisle, fille de Charles-le-Simple, fit espérer quelques jours de paix. Vain espoir! Les gouverneurs des provinces, accoutumés depuis long-temps à agir isolément, finirent par se rendre indépendans, ne voulant reconnaître que d'une manière illusoire la suprématie de la couronne; c'est ainsi que le régime féodal fut institué; il dégénéra

bientôt en une sorte de fédération qui n'aboutit qu'à des guerres continuelles entre les feudataires. Le roi n'était ni assez puissant ni assez énergique pour les soumettre à son autorité; en vain l'Église essayait-elle de calmer cette fureur belliqueuse; elle ne put obtenir que deux jours de trêve dans la semaine; l'État se déchira de ses propres mains, et la seconde race, laissant le royaume sans vigueur, sans ressource, semblait l'offrir en proie aux ennemis du dehors, quand Louis V mourut en 987; ce prince ne laissa pas d'enfans.

La couronne appartenait par droit de primogéniture à Charles duc de Lorraine, mais ce prince avait été exclus du trône avant même la mort de Louis V, il fallait donc nommer un roi; tous les suffrages se réunirent sur Hugues Capet.

Il ne faut point regarder ce monarque comme un aventurier parvenu au pouvoir en se glissant au travers des factions, Hugues était prince de la lignée royale; à la mort des enfans de Charles de Lorraine il eût régné par le droit de nais-

sance : il était duc de France , comte de Paris et d'Orléans ; il descendait en ligne directe de Childébrand fils de Pepin d'Héristal aïeul de Charlemagne. C'est donc improprement qu'on a donné le nom de troisième race à sa famille ; il était chef de la branche collatérale de la maison royale.

Hugues montait au trône dans des circonstances difficiles : il avait lui-même contribué à dépouiller les Carlovingiens d'une partie de leur puissance en faveur des grands feudataires , il fallait détruire son propre ouvrage , rétablir la monarchie et faire cesser cet état perpétuel de guerres intestines que le caractère belliqueux de la nation contribuait à entretenir. La noblesse , habituée à vivre sous la cuirasse , était difficile à désarmer ; Hugues Capet tourna ce génie guerrier vers un but utile en appelant à son aide la chevalerie : cette institution admirable , à laquelle l'antiquité n'a rien à comparer , prépara les voies pour arriver à un ordre de choses régulier. Née d'abord sur le sol

gaulois, elle ne parut dans son éclat que sous les Capétiens; c'est elle qui fit éclore cette générosité dont le caractère français tira tout son charme; le siècle qui vit des hommes constamment attachés à la pratique des vertus publiques et privées, des hommes qui se consacraient à la défense de la patrie et des opprimés, ce siècle, disons-nous, a droit de commander notre admiration et nos respects, bien qu'il n'ait brillé ni par les arts ni par les lettres.

Tandis que les preux se rendaient célèbres par leurs exploits, que les troubadours chantaient l'amour et la gloire, les successeurs d'Hugues Capet marchaient en silence vers le but que leur avait marqué ce grand prince; grace à leurs soins il n'y eut bientôt plus en France qu'un roi et des sujets. Aussitôt que cet ordre de choses fut établi, parurent ces illustres guerriers dont nous avons entrepris l'histoire, et qui eurent un double droit à notre reconnaissance, car nos plus chères institutions s'établirent à l'ombre de leurs bras; tous contribuèrent par leur vail-

lance à assurer à notre pays une prépondérance qu'il a toujours su conserver; ceux qui commencèrent cette lignée de héros furent des seigneurs puissans dont les ancêtres avaient été les rivaux des rois; écoutant la voix de la raison, abjurant toutes prétentions ambitieuses, ils se réunirent au prince pour mettre un terme à l'anarchie, ils le firent avec un zèle magnanime que n'excitait point l'espoir des récompenses. Mathieu de Montmorency s'offre le premier à nos regards: fixant la victoire, à Bouvines, par son courage, il détruisit plus tard la ligue formée contre l'enfance de saint Louis, et donna à ce prince les premières leçons de sagesse et de valeur. Après lui paraît Gaucher de Châtillon, qui vit régner sept rois: devenu l'arbitre de la maison royale sous le règne des trois fils de Philippe-le-Bel, il fit exécuter la loi salique dans toute sa teneur, et sous sa protection Philippe de Valois monta sur le trône à l'exclusion d'Édouard III. Il vécut quatre-vingts ans. Ses derniers momens furent encore consacrés à la gloire: il retrouva dans les champs

de Cassel l'ardeur de sa bouillante jeunesse, il eut l'honneur de la journée; Jacques de Bourbon, moins heureux que lui mais aussi grand, atténua les calamités du règne du roi Jean; il périt à Brignais, les armes à la main, en défendant l'État contre des hordes dévastatrices.

Duguesclin fit succéder des jours de triomphe à des journées de deuil; grace à sa bravoure, à ses talens militaires, la France redevient aussi puissante qu'au temps de Philippe Auguste; il mourut au sein de la victoire en disant à ses compagnons d'armes, *Amis, n'oubliez jamais que les femmes, les enfans et le pauvre peuple ne sont pas vos ennemis* : paroles qui le font mieux connaître que les plus pompeuses louanges. Ce grand homme était à peine descendu dans la tombe, que de nouveaux malheurs vinrent fondre sur le royaume; guerre civile, invasion étrangère, absence de toute autorité, meurtre, trahison, signalèrent cette fatale période. A la vue de tant de maux, on croit l'honneur français anéanti pour toujours, mais on le retrouve in-



tact au milieu des guerriers; ce ne sont plus les Montmorency, les Châtillon, les Couci, les Sancerre, servant les rois par grandeur d'ame; ce sont des sujets valeureux autant que fidèles, s'attachant à un prince malheureux; ils le servent de leurs bras, de leurs biens, sans songer à vendre leurs services, sans vouloir profiter de cette occasion déplorable pour reconquérir des prérogatives dont naguère ils s'étaient vus dépouillés: que l'histoire de leur vie est touchante! Quel Français ne serait transporté d'admiration en entendant prononcer les noms de La Hire, de Dunois, de Barbazan, de Richemond, de Tanneguy Duchatel! Dans le même moment où le courage et la persévérance de ces sujets magnanimes relevaient le royaume de France, l'empire de Constantinople, dénué de défenseurs, tombait sous les coups de Mahomet II.

Cependant la France, occupée à réparer ses pertes, n'exerçait aucune prépondérance sur le reste de la chrétienté; l'Empire, l'Angleterre, les Espagnes réunies dans une seule main, ne lui

laissaient jouer qu'un rôle secondaire ; la nation s'en indigna ; une noblesse ardente, à laquelle était confiée la gloire de la patrie, demanda à grands cris qu'on ne la laissât point oisive. La Trémouille, Rohan, Chabannes, Baudicourt, se précipitent sur les pas de Charles VIII ; ils passent les monts pour défendre les droits légitimes du monarque sur le royaume de Naples ; ils inondent l'Italie, entrent dans Rome en triomphe à la lueur des flambeaux, et vont planter leurs bannières à l'extrémité de la péninsule.

Les Romains rapportèrent de la Grèce le goût des sciences, et les transplantèrent chez eux, cet exemple n'avait jamais été suivi par les peuples modernes ; jamais les gens de guerre n'avaient fait naître sous leurs pas les arts et les sciences : en France, au contraire, ce furent eux qui présidèrent à la renaissance des lettres. Nos ancêtres étaient restés en arrière des autres nations ; l'Allemagne se remplissait de savans ; les arts, chassés de Constantinople par les Turcs, s'étaient réfugiés en Italie, les Médicis les avaient natu-

ralisés sur cette terre heureuse : les compagnons de Charles VIII franchissent les Alpes, leur imagination s'enflamme à la vue des merveilles que Rome, Florence et Padoue voyaient enfanter tous les jours ; ils rentrent dans leurs foyers, et communiquent à toutes les classes leur enthousiasme. Tout change alors en France : mœurs, habitudes, génie, tout y marche d'un pas rapide vers les améliorations ; une émulation générale s'y fait sentir ; la poésie épure la langue, la musique, en charmant les oreilles, ouvre le cœur à des sensations plus douces ; le bon goût naît et s'introduit partout ; la politesse, les égards s'établissent dans le commerce de la vie ; l'élégance devient de rigueur dans les ajustemens ; enfin la nation, dépouillée de l'enveloppe qui la voilait, commença à donner le ton à l'Europe. Ces métamorphoses étaient encore dues à ces guerriers qui venaient de soumettre l'Italie ; et si plus tard l'expédition commencée par eux dans ce pays fut malheureuse, ces mauvais succès furent balancés par de rapides progrès dans les

sciences et dans les beaux-arts, progrès qui préparèrent d'autres merveilles et amenèrent le siècle de Louis XIV; mais nous nous sommes arrêté bien avant le règne des derniers Valois; nous avons cru devoir terminer l'histoire des grands capitaines du moyen âge par Dunois, parce que ce héros cessa de vivre à une époque qui tranche fortement avec les siècles suivans.

L'établissement des armées permanentes à la fin du règne de Charles VII avait totalement changé l'état militaire, puis Louis XI fit prendre à l'autorité supérieure une contenance tellement ferme, que dès ce moment les rois n'eurent plus dans leurs généraux que des sujets passifs; aussi les capitaines qui suivirent Dunois ont-ils une physionomie différente, l'histoire de leurs hauts faits demande à être classée dans un cadre particulier.

---

**MATHIEU II,**  
**DIT LE GRAND,**  
**SIRE DE MONTMORENCI,**  
**CONNÉTABLE DE FRANCE.**

# MATHIEU II,

SIRE DE MONTMORENCI,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

---

## LIVRE PREMIER.

Sa naissance ; il dissipe les troupes d'aventuriers armés ; il accompagne Philippe-Auguste à la conquête de la Normandie , et se distingue au siège de Château-Gaillard.

---

LA famille de Montmorenci, quoique une des plus anciennes de l'Europe, est celle dont l'histoire est la plus connue, parce que cette famille étant établie dans l'Ile-de-France, toujours auprès des rois, se trouve mêlée à tous les grands événemens des premiers âges de la monarchie : ses ancêtres s'appelèrent *Bouchard* ou *Gui* jusqu'au huitième siècle : l'un d'eux, nommé *Guile-Blond*, contribua puissamment au gain de la

bataille de Tours; il se battit corps à corps avec un chef maure d'une taille gigantesque, et le terrassa (1). On a dit que, peu de temps après, il avait fondé, en mémoire de ce triomphe, une chapelle dans les environs de Paris, près d'un lieu appelé Monmorenciacum : cette chapelle devint le centre d'un village que l'on nomma par corruption Montmorenci, et qui donna son nom à la famille du fondateur (2).

Dès le douzième siècle, l'illustration de cette maison était telle qu'Alix de Savoie, veuve de Louis-le-Gros, épousa Mathieu I<sup>er</sup> (veuf lui-même d'Aline, fille naturelle de Henri I<sup>er</sup> roi d'Angleterre). En contractant cette alliance Alix avait pour but de donner un appui à son fils Louis VII, âgé de dix-sept ans.

La famille de Montmorenci s'était divisée en plusieurs branches, dont les plus fameuses furent celles de Marly et d'Écouen. Mathieu II, dont nous écrivons l'histoire, était issu de la

(1) Voyez la note *a* à la fin du chapitre.

(2) Désormaux, tome I. Cet écrivain a fait une histoire de la maison de Montmorenci : on lui communiqua à cet effet des titres authentiques et qui depuis ont été anéantis.

André Duchesne, qui a précédé Désormaux, a fait également une histoire de Montmorenci, mais seulement avec des pièces justificatives, et sans narration.

dernière; il naquit en 1166 de Bouchard V et de Laurence de Hénault; il descendait par sa mère de Charlemagne, et par son père de ce Lisoie qui, dit-on, fut baptisé le premier après Clovis. La naissance de Mathieu combla son illustre maison d'une joie d'autant plus vive, que son père avait déjà perdu trois enfans au berceau.

L'éducation était alors toute militaire; elle consistait à savoir bien manier une lance, à pousser un coursier dans l'arène, et à exceller dans les exercices du corps; les seigneurs, toujours en guerre entre eux, voyaient dans leurs enfans des défenseurs et les élevaient dans cette vue; dès la plus tendre jeunesse on leur donnait le goût des armes; on cherchait à faire naître en eux une audace précoce : un père regardait dans son fils des inclinations pacifiques comme un malheur; quant à Mathieu II, il fit paraître de si bonne heure une ardeur belliqueuse, que son oncle Thibault *le Batailleur*, comte de Champagne, n'hésita point de l'armer chevalier, quoiqu'il eût à peine dix-huit ans.

La chevalerie, cette admirable institution de nos pères, fut une de nos garanties sociales dans des temps d'anarchie; elle fut la sauve-garde des droits légitimes quand la loi muette ne pouvait les protéger, elle fut l'appui du faible, de



la veuve, de l'orphelin, dans un temps où régnait le droit du plus fort; une vraie piété, un courage à toute épreuve, une galanterie qui s'alliait avec des mœurs austères, un respect général pour les dames, distinguaient le chevalier; toutes ces qualités, jointes à une probité inflexible, enfantèrent des caractères honorables qui commandent encore notre admiration.

La chevalerie n'était conférée qu'après une préparation religieuse: le néophyte passait quinze jours dans les prières et dans les jeûnes; la cérémonie avait lieu devant tous les vassaux; un vieux guerrier, fameux par ses exploits, donnait l'accolade et l'épée; le nouveau chevalier était revêtu de toute son armure par les dames de sa famille; ce n'était qu'après avoir reçu *l'ordre* qu'un seigneur avait le droit de la chevalerie.

La réception du jeune Mathieu II, dernier espoir d'une des plus illustres races, fut faite avec le plus grand appareil; bientôt après, la mort de Bouchard V, arrivée vers l'an 1185, mit Montmorenci en jouissance d'immenses fiefs; il épousa l'année suivante Gertrude de Soissons; il avait vingt ans.

Au commencement de 1190 Philippe-Auguste rendit une ordonnance pour l'établissement des baillifs royaux, qui, par la voie d'appel, de-

vaient accoutumer le peuple des campagnes à reconnaître la justice royale : les villes la reconnaissaient depuis Philippe I<sup>er</sup> et Louis-le-Gros. Ces nouveaux magistrats devaient recevoir dans leurs assises les plaintes des sujets, rendre une prompte justice, et tenir les prévôts seigneuriaux dans les bornes de leurs attributions ; ils devaient en outre faire tous les mois, au conseil du roi, un rapport détaillé de leurs opérations. L'établissement de ces censeurs de la juridiction seigneuriale avait trouvé beaucoup d'opposition de la part des grands feudataires, qui sentaient combien leur influence sur le peuple en serait diminuée. Montmorenci, possesseur de six cents fiefs, pouvait le voir d'un mauvais œil sans la crainte d'être blâmé ; mais assez généreux pour sacrifier son intérêt particulier au bien de l'état, il aida cette mesure de tout son pouvoir : il fit plus, car, moyennant une faible redevance, il affranchit ses vassaux des tailles et impositions que tout baron avait le droit d'exiger ; cette action, où respire l'amour de l'humanité, était un exemple d'autant plus entraînant pour les autres feudataires, qu'il était donné par un des plus puissans seigneurs du royaume.

Mathieu ne s'écarta jamais de la ligne qu'il s'était tracée. Son empressement à exécuter les

volontés du roi, contribua à faire rentrer le monarque dans cette partie de l'autorité que le pouvoir royal avait perdue par la faiblesse des rois ses prédécesseurs, notamment par celle de Charles-le-Chauve; ce dévouement était d'autant plus méritoire de sa part, qu'il n'en avait pas trouvé l'exemple chez ses ancêtres, car ils s'étaient montrés turbulens et même rebelles sous Louis-le-Gros et sous Philippe I<sup>er</sup>.

Nous n'avons pu découvrir le motif pour lequel Mathieu II, enflammé de si bonne heure d'une ardeur belliqueuse, ne suivit pas Philippe-Auguste dans la Palestine, en 1190; mais on peut présumer que la mort de sa mère Laurence de Hénault en fut la seule raison, car il eut à défendre alors contre plusieurs de ses parens le riche héritage dont cette mort le mettait en possession; au surplus, il ne resta pas inactif pendant cette croisade, il combattit et dispersa plusieurs bandes d'aventuriers qui étaient venus dévaster ses domaines; non-seulement il les chassa de ses terres, mais encore il fit respecter celles de plusieurs seigneurs qui avaient suivi le roi dans l'expédition d'outre-mer.

Ces aventuriers, sur lesquels les historiens donnent peu de détails, étaient Allemands, Brabançons et Aragonais; ils arrivèrent dans le

royaume dès que l'armée des Croisés fut partie pour la Palestine. Profitant de l'absence de Philippe-Auguste, ils se livrèrent aux plus affreux désordres; Mathieu II fut occupé pendant trois ans à défendre ses domaines contre leurs entreprises, il les hantait dans plusieurs rencontres, et les dissipa entièrement.

Les succès remportés sur ces aventuriers firent beaucoup d'honneur à Montmorenci, et donnèrent lieu à des fêtes, auxquelles furent invités les guerriers revenus depuis peu de temps de la Palestine avec Philippe-Auguste. Le sire de Montargis donna un tournoi à Moret; Mathieu s'y rendit, ainsi qu'une foule de preux, la fleur de la chevalerie: le pas d'armes devait durer un mois. Le cinquième jour, lorsque déjà on avait fourni plusieurs courses, les hérauts annoncèrent l'arrivée du roi: en effet Philippe-Auguste vint prendre place parmi les juges du camp (1192); et au moment où tous les chevaliers étaient rassemblés dans la lice pour commencer *la mêlée*, le roi se leva, appela l'attention, et adressa aux barons ce discours: « Preux de France, je viens vous proposer un champ plus digne de votre valeur et de votre générosité: le duc d'Alençon est assiégé par les soldats de Richard, et prêt à tomber à leur pouvoir; venez avec moi, dispersons ces

Anglais, et lorsque la victoire aura couronné nos efforts, nous reviendrons finir le pas d'armes. » Cette allocution fit son effet, on s'écria d'une voix unanime, *partons! partons!* Montmorenci se montra un des plus bouillans. On quitta Moret, et l'on vola vers Alençon, dont les Anglais furent obligés de lever le siège : tel était l'esprit du temps; Philippe-Auguste n'avait pas trouvé dans ce moment d'autres moyens pour rassembler les troupes nécessaires à cette expédition, car toutes ses forces étaient dispersées sur ses frontières.

En l'année 1200, Blanche de Castille vint en France pour épouser Louis fils de Philippe; ce monarque politique dans la moindre de ses actions, fit publier dans les états de la chrétienté le mariage de son fils, pour attirer à sa cour les princes dont il voulait gagner l'amitié; les fêtes furent très-brillantes; Montmorenci, un des plus riches seigneurs de France, déploya dans cette circonstance une grande magnificence, et se fit remarquer dans les tournois par sa force et son adresse, et remporta le prix, qu'il reçut des mains de Blanche de Castille; la guerre lui offrit bientôt l'occasion qu'il désirait si ardemment, d'acquérir une gloire plus solide.

Richard-Cœur-de-Lion venait de mourir, Jean

lui avait succédé; mais il fut troublé dans la possession de sa couronne par le jeune Arthur de Bretagne, qui se regardait comme le légitime souverain, étant fils de Geofroi-le-Beau, comte d'Anjou, frère puîné de Richard, tandis que Jean n'était que le troisième fils de Henri II; mais Jean soutint que dans la législation de l'Angleterre, la représentation par progéniture n'était pas admise: aujourd'hui même la validité de leurs droits respectifs est une question parmi les publicistes.

Arthur prit les armes. C'était le prince le plus brillant et le plus aimable de son temps. Il trouva en Angleterre et en France de nombreux partisans. La même politique qui avait suggéré à Philippe-Auguste de favoriser les desseins ambitieux des trois fils de Henri II, révoltés contre leur père, l'engagea à secourir secrètement le duc de Bretagne; mais Arthur fut battu en Poitou et fait prisonnier en 1202: ce jeune prince périt sans qu'on ait jamais su comment. On accusa Jean-sans-Terre de l'avoir tué lui-même, cependant le fait n'est point avéré quoi qu'en dise l'historien Hume (1). Constance, mère d'Arthur,

(1) The young prince... threw himself on his knees before his uncle and begged for mercy: but the barbarous

demanda justice au roi de France; Philippe se rendit d'autant plus volontiers à ses prières, qu'il avait destiné sa fille Marie au jeune duc de Bretagne; Jean fut cité à la cour des pairs de France, comme vassal de la couronne pour les terres qu'il possédait dans le royaume. Le tribunal fut en quelque façon incompetent, car il ne put être entièrement composé des six pairs qui auraient dû le former : ces pairs étaient les ducs de Bourgogne, de Guyenne et de Normandie, les comtes de Toulouse, de Flandres et de Champagne : or Jean réunissait sur sa tête deux de ces pairies, celles de Guyenne et de Normandie; des quatre autres pairs un seul, le duc de Bourgogne, figura au nombre des juges, les trois autres étaient, ou trop jeunes, ou absents. Le roi les remplaça par des possesseurs de grands fiefs; Montmorenci fut du nombre : on le choisit moins à cause de sa puissance, que pour l'estime particulière que le roi faisait de sa haute prudence. Jean ne comparut point, il fut condamné à mort, ses terres furent confisquées au profit de la couronne. Ce jugement est certainement un des actes les plus marquans de ce siècle ; il imprima

tyrant, making no reply, stabbed him with his own hands; and fastening a stone to the dead body threw it into the Seine. (HUME, chap. XI, p. 48. London, 1778.)

au reste des vassaux une crainte qu'ils n'avaient pas encore connue. Jean, à la tête d'une armée formidable, voulut s'opposer à l'exécution de ce jugement (1).

C'est ici que commence la longue suite des exploits de Montmorenci. En peu de temps une grande partie de la Normandie tomba au pouvoir de Philippe; il ne resta aux Anglais dans cette province que quelques places: la plus importante était Château-Gaillard; forteresse bâtie sur un roc inaccessible, dans une île formée par la Seine auprès des Andelys, elle ne pouvait être attaquée que d'un côté; une nombreuse garnison la défendait; Richard avait fortifié cette place à grands frais; Philippe-Auguste vint l'assiéger en personne en 1203.

Ce fut devant ces murs que Mathieu fit ses premières armes. L'attaque et la défense des places étaient alors peu connues, il fallait des efforts inouïs pour se rendre maître d'une ville un peu fortifiée. Après des travaux incroyables, les Français parvinrent à construire au-dessus de Château-Gaillard un pont de bateaux qui

(1) Les historiens anglais disent qu'il resta dans une inaction qui fit l'étonnement de son siècle; est-ce pour diminuer la gloire de Philippe? (Voir HUME, ch. XI.)



interceptait tous les secours par eau; le roi d'Angleterre fit de son côté tous ses efforts pour contraindre Philippe à lever le siège; il rassembla une flotte de cent gros vaisseaux destinés à couper le pont des Français; en même temps, un corps d'armée commandé par le comte de Pembroke devait attaquer par terre les assiégeans. Les Français ne surent rien du projet des Anglais, dont le plan était bien conçu, mais il manqua d'ensemble, car l'armée anglaise commit la faute de faire son attaque avant l'arrivée de la flotte. Toutefois elle surprit les assiégeans plongés dans le sommeil; le camp, forcé de tous côtés, fut bientôt au pouvoir des Anglais, malgré le roi et les principaux chefs, parmi lesquels Montmorenci se fit remarquer par sa valeur; les Français accablés prirent la fuite, et abandonnèrent le camp, que les Anglais se mirent à piller au lieu de poursuivre leur victoire. Guillaume Desbarres et Montmorenci étaient restés les derniers, ils coururent après les fuyards, rallièrent une partie de l'armée, mirent le feu aux buissons et aux habitations voisines, afin d'éclairer le lieu du combat; ils vinrent ensuite à leur tour surprendre les Anglais qui se gorgeaient de butin; une lutte sanglante s'engagea au milieu du camp; la victoire, long-temps disputée, demeura aux

Français, et fut due à Montmorenci ; il déploya dans cette occasion ce courage calme qui commande le succès, et qui fut toujours le trait le plus marquant de son caractère, à la guerre comme au conseil. A peine célébrait-on la défaite de l'ennemi, que leur flotte parut pour couper le pont de bateaux ; Montmorenci, et son émule de gloire Guillaume Desbarres, repoussèrent ces nouveaux assaillans. L'espace rétréci où se livra le combat ne permit pas à l'armée entière d'y prendre part, mais l'action se passa sous les yeux de Philippe-Auguste, qui ne put se lasser d'admirer l'intrépidité des deux guerriers.

Pendant cette seconde bataille, les Anglais qui avaient débarqué apprirent que l'armée de terre avait été vaincue ; alors ils battirent en retraite et regagnèrent leur flotte après quatre heures d'un combat opiniâtre. Malgré ce double triomphe, le roi ne se rendit pas encore maître de la place ; les assiégés se défendirent avec vigueur, elle ne tomba en sa puissance que six mois après : le brave Roger de Lascy, qui en était gouverneur, capitula. Les soldats vainqueurs, irrités de sa longue défense, voulaient le massacrer ; Mathieu, trop grand pour ne pas estimer la valeur, même dans un ennemi, le prit sous sa protection et le présenta lui-même au roi qui, par

égard pour sa belle défense, lui donna Paris pour prison.

Après la reddition de Château-Gaillard, Montmorenci reçut le commandement d'une partie de l'armée, avec laquelle il fit, dans le courant de 1204, la conquête de Lisieux et de Falaise; il tailla en pièces les bandes des Cotteraux soldées par Jean-sans-Terre, qui les avait laissées en France pour défendre la Normandie; mais quelque belliqueuses que fussent ces bandes, elles ne purent tenir devant Mathieu II; leurs chefs, *Lapicaire* et *Arcas*, se firent tuer, et le vainqueur réunit sous l'obéissance du roi de France cette belle Normandie, qui était séparée de la couronne depuis plusieurs siècles.

Philippe-Auguste, jaloux de recouvrer la totalité des provinces que les malheurs de la guerre avaient démembrées de son royaume, ne voulait pas borner là ses avantages; il passa dans le Maine et dans l'Anjou, mais il fut traversé dans ses vues par le Saint-Siège. Innocent III prétendait régler les affaires temporelles de la chrétienté; il envoya au roi, en qualité de légat, l'abbé Casemaire, pour lui ordonner de faire la paix avec Jean-sans-Terre. Philippe avait appris par lui-même combien il était dangereux de braver le pouvoir des papes; aussi voulut-il, dans

cette circonstance ne prendre la résolution de résister au Saint-Siège, que d'après l'avis des grands de son royaume. Mathieu de Montmorenci, appelé au conseil, exhorta vivement le monarque à poursuivre ses avantages, à profiter de cette occasion pour ressaisir les provinces que Louis-le-Jeune avait été obligé de rendre à Éléonore en la répudiant; il entraîna dans son opinion le duc de Bourgogne et tout le conseil; on décida qu'on n'aurait point égard à l'intervention du pontife. Mathieu fut envoyé vers le légat pour lui faire part de cette décision; il s'acquitta de sa mission avec noblesse et dignité: « La puissance des papes, dit-il au prélat, ne s'étend pas jusqu'à pouvoir enchaîner les volontés du roi de France, qui ne relève que de Dieu et de son épée. » A dater de cette époque, assurent plusieurs historiens, les monarques français ont fait dans leurs actes usage de la formule, *roi par la grace de Dieu*.

En conséquence de la décision du roi et de son conseil, Mathieu et le duc de Bourgogne poursuivirent le cours de leurs conquêtes: le Maine, l'Anjou, la Touraine, furent enlevés aux Anglais; il ne leur resta que la Guyenne.

Cependant le pape insistait toujours pour la paix; il menaçait Philippe de sa colère; ce prince

se rappelait les désordres qu'avait occasionés l'excommunication lancée contre lui par Célestin III : il crut devoir prudemment consentir à signer une trêve, espérant par cette condescendance gagner l'amitié du Saint-Père, et consolider sans obstacles les conquêtes qu'il venait de faire. Mathieu et le sire de Couci furent chargés de faire le traité; ils eurent à défendre les intérêts de la couronne non-seulement contre les Anglais, mais encore contre les prétentions du pape, qui s'était fait représenter par l'évêque de Tournay.

Au commencement de l'année 1210, le seigneur de Césarée et l'évêque d'Acre arrivèrent en France venant de la Terre-Sainte; ils étaient députés par les barons croisés vers Philippe-Auguste pour le supplier de leur donner un guerrier qui, par son mérite et sa valeur, pût soutenir le trône chancelant de Jérusalem; on offrait à ce guerrier la main de Marie de Montferrat, veuve d'Amauri, le dernier roi. Les envoyés annoncèrent qu'ils seraient au comble de leurs vœux si le choix du monarque tombait sur Mathieu II, alors veuf de Gertrude de Soissons; le nom qu'il portait était célèbre dans tout l'Orient; Montmorenci, sire de Marli, avait été l'effroi des Musulmans, et un des fondateurs de

l'empire latin de Constantinople; mais Philippe-Auguste avait su apprécier Mathieu II; il l'aimait, il le regardait comme un des plus fermes soutiens de sa maison; il désigna Jean de Brienne, qui s'était distingué dans la dernière croisade. Ce seigneur, avide de gloire, accepta avec transport l'honneur périlleux de s'asseoir sur le trône de Godefroi de Bouillon; Philippe fut guidé dans ce choix par des vues particulières: Montmorenci était un des plus grands possesseurs de fiefs; en partant pour Jérusalem il eût été obligé de vendre ses domaines, et le roi n'avait pas le moyen de les lui acheter; il était à craindre alors qu'ils ne tombassent entre les mains de seigneurs peu dévoués; Brienne, au contraire, quoique d'une très-grande famille, possédait peu de biens: à peine put-il en retirer deux mille livres, que Philippe lui paya. Ainsi, la politique s'unit à l'attachement du roi pour retenir en France Mathieu de Montmorenci.



## Note (a).

Selon quelques historiens, Gui-le-Blond s'écria, en terrassant son ennemi, *Voilà mon Maure occis*, et disent

que cette famille prit son nom de ces trois mots ; cette étymologie est repoussée par le savant André Duchesne ; la phrase est du français du quinzième siècle. Il est certain que , lors de la bataille de Tours , les Français ne parlaient même pas encore la langue romane , mais un latin corrompu , mêlé de l'idiome habituel des habitans des Gaules. Il ne reste aucun vestige de cette langue.

---

---

## LIVRE II.

Bataille de Bouvines; Mathieu de Montmorenci est un des héros de la journée.

---

Lorsque Philippe-Auguste monta sur le trône, il trouva la maison Plantagenet en possession de la moitié des Gaules; la famille de Capet, dont l'aîné portait le titre de roi de France, avait bien moins de territoire; en effet Henri II, roi d'Angleterre, tenait sous son sceptre la Normandie, une partie du Vexin, le Poitou, la Saintonge, l'Auvergne, le Limousin, le Périgord, l'Angoumois, l'Anjou, le Maine, la Touraine, la Guyenne, qui comprenait une partie du comté de Toulouse. Ce prince ne cessait de dire que le monde entier suffisait à peine à un grand homme; il ajouta à ses vastes possessions la Bretagne, dont il fit épouser l'héritière à l'un de ses fils; la maison Plantagenet, aidée de toute la puissance anglaise, aurait fini par ranger la France entière sous ses lois, si le ciel ne lui eût opposé un



prince aussi énergique que Philippe-Auguste ; doué d'une activité infatigable, d'une finesse d'esprit peu commune, le monarque français annonça de bonne heure la résolution d'arrêter l'Angleterre dans ses empiétemens, de lui arracher les provinces dont Louis-le-Jeune, son père, s'était laissé dépouiller, et de tenir la France toujours au-dessus de sa rivale ; il marcha à son but avec une constance admirable, en employant les moyens les plus extraordinaires sans jamais cesser d'être loyal ; rien ne put le détourner un seul jour de son projet, et les actions de sa vie les plus considérables comme les moins importantes se rapportèrent à ce grand objet ; il ne se décida à prendre part à la croisade que dans la seule pensée d'empêcher Richard, son émule, d'acquérir trop de renommée : à cette époque on n'exerçait de l'influence sur les peuples que par la gloire des armes. Enfin, après des efforts prodigieux, Philippe parvint non-seulement à ressaisir les provinces détachées du royaume, mais encore à donner à l'empire germanique un maître de son choix ; bien plus, il devint l'arbitre des destinées de l'Angleterre, et plaça sur le trône Alfred son propre fils, qu'il fit couronner dans la ville de Londres.

Nous avons dit que Philippe - Auguste dicta

un choix aux électeurs de l'empire germanique; en effet après la mort de l'empereur Henri VI, on élut Othon IV, duc de Brunswich, sous prétexte que Frédéric, fils du monarque défunt, était trop jeune; mais Othon était neveu de Jean-sans-Terre, et dévoué aux intérêts de l'Angleterre; à ce titre il ne pouvait être agréable à Philippe : ce dernier eut assez de pouvoir pour faire revenir au bout de quelques années sur l'élection d'Othon, et ses manœuvres habiles eurent pour résultat de partager l'Allemagne en deux factions; la majeure partie de l'empire se prononça pour Frédéric. Dès ce moment, les Plantagenets se virent privés de l'auxiliaire sur lequel ils comptaient le plus; mais, par excès de précaution, Philippe, qui redoutait toujours une invasion de la part des Allemands, voulut leur opposer une forte barrière en mettant la Flandres, le Brabant et le Hainault sous son influence immédiate; le sort le favorisa singulièrement, car les souverains de ce pays moururent successivement, en ne laissant que des filles; le roi leur donna pour époux des hommes dont il voulait s'assurer le dévouement en faisant leur fortune.

Il avait à sa cour Jeanne et Marguerite, filles de Baudouin comte de Flandres, qui était parti

depuis long-temps pour la croisade (on sait que ce prince fut élu empereur de Constantinople); les deux princesses flamandes étaient nièces de Philippe, car elles avaient pour mère Marie, fille aînée de Louis-le-Jeune et d'Éléonore. Le roi, ayant appris la mort de Baudouin, en 1205, les fit venir auprès de lui, afin de les avoir sous sa garde, invoquant la double qualité d'oncle et de suzerain. D'après l'usage établi, lorsqu'un vassal ne laissait en mourant que des filles, elles passaient sous la garde noble du suzerain; la loi féodale le chargeait d'élever ses pupilles et de leur procurer des époux; en conséquence de cet usage, Philippe retira les deux princesses de chez le comte de Namur qui les gardait, fixa le lieu de leur demeure à Paris dans son propre palais: il fit déclarer l'aînée comtesse de Flandres, à l'exclusion de la cadette, parce que les grandes seigneuries, dit le chancelier d'Aguesseau, étaient impartables de leur nature.

Le roi maria la comtesse de Flandres, en 1211, à Ferrand, second fils de Sanches I<sup>er</sup>, roi de Portugal; c'était une fortune pour le prince lusitanien, qui servait dans l'armée du roi comme simple chevalier: mais pour prix de cette alliance, Philippe l'obligea à lui céder la Flandres gallicane, composée de Lille, de Douai, d'Or-

chies, Saint-Omer et Aire; Ferrand signa le traité à Paris. Cette cession indisposa les peuples de la Flandres contre le prince : enfin la réconciliation se fit. Le nouveau souverain était d'un caractère fort difficile : peu de jours après son union avec Jeanne, il eut envers elle des procédés très-violens; il aimait beaucoup les échecs, il y jouait souvent avec sa femme, qui, étant fort habile à ce jeu, le battait toujours : elle le faisait *mat* (mataverat), dit la chronique du contemporain Richer, abbé de Sénones; Ferrand, indigné, jetait les pièces au visage de Jeanne et la frappait rudement. La jeune princesse, après avoir patiemment souffert ces mauvais traitemens, adressa des plaintes à Philippe-Auguste; celui-ci fit des reproches très-vifs à Ferrand, qui les reçut avec mépris, et qui même s'étudia à provoquer de nouvelles observations, pour mieux les braver : on se piqua réciproquement, et Philippe se montrait d'autant plus irrité, qu'il aurait voulu que le Lusitanien se souvînt qu'il ne devait ses états et sa position brillante qu'au patronage du roi de France. Sur ces entre-faites, Jean-sans-Terre faisait d'immenses préparatifs pour attaquer le royaume; Philippe prit des mesures vigoureuses pour lui résister : à cet effet, il convoqua ses grands vassaux à Soissons;

Ferrand s'y rendit, mais il refusa nettement les secours d'hommes qu'on lui demandait, à moins qu'on ne lui rendît les villes qu'il avait cédées en se mariant. Il ne voulut rien écouter, se retira dans ses états et les mit sous les armes; il passa en Angleterre, et dans une assemblée tenue à Cantorbéry, il fit hommage de la Flandres au roi *Jean-sans - Terre*; revenu à Bruges, il engagea dans sa querelle Renaud, comte de Boulogne. Encouragé par ce succès, il alla dans la Thuringe trouver Othon, et le détermina à se mettre à la tête de la ligue formée contre Philippe, en lui persuadant que s'il pouvait accabler le roi de France, il regagnerait facilement en Allemagne tous ses anciens partisans; les discours de Raymond, comte de Toulouse, qui, chassé de ses états, se trouvait au-delà du Rhin, vinrent donner plus de poids aux raisonnemens de Ferrand; en même temps on informa l'empereur que Frédéric, son compétiteur, était venu secrètement en Lorraine, et qu'il avait signé à Toul, à la fin de 1212, un traité d'alliance, d'après lequel il s'engageait à ne faire ni paix ni trêve avec l'empereur et le roi d'Angleterre, sans le consentement de Philippe. Frédéric avait à peine dix-huit ans, mais il montrait déjà beaucoup de fermeté.

Malgré la répugnance qu'il avait de quitter le sol de l'Allemagne, Othon se laissa persuader par Ferrand et Raymond ; il consentit à porter la guerre en France, et s'occupa avec chaleur des préparatifs de cette expédition ; de son côté Philippe, ayant inutilement invité Ferrand à venir le trouver à Gravelines ; dirigea vers la Flandres les troupes qu'il avait préparées pour une descente en Angleterre ; il marcha d'abord contre Lille, qui s'était révoltée : il se rendit maître de la ville après un siège opiniâtre, et la livra aux flammes, afin d'effrayer, par cet exemple, les pays qui oseraient entrer en insurrection. Mathieu de Montmorenci, qui commandait une division, contribua puissamment à la prise de Lille ; il se porta ensuite rapidement sur Cysoing, dont il s'empara ; il reçut l'ordre de marcher avec l'avant-garde jusqu'à l'Escaut ; il remplit les vues du roi, et enleva Tournai (fin de 1213). D'autres divisions venaient de prendre Bruges, Ypres, Cassel ; Mathieu s'avança rapidement sur Gand, qui, à l'approche des Français, envoya faire sa soumission, en payant une forte somme ( trente mille marcs d'argent ), pour que l'armée n'entrât pas dans ses murs. La nouvelle d'un échec essuyé sur un autre point vint faire diversion à tant de succès ; Ferrand, le

comte de Salisbury et Renaud, comte de Boulogne, avaient surpris, dans le port de Dam, la flotte française venue de Calais, et l'avaient incendiée. Le roi accourut à Dam, tailla en pièces les Flamands et les Anglais réunis; l'hiver l'obligea à suspendre les opérations de la guerre; il ordonna à Mathieu de mettre garnison dans Douai et Tournai, et le mois suivant il le rappela auprès de lui, le jugeant capable de le seconder dans les mesures qu'il prenait pour résister à une attaque générale; il savait que depuis un an, les alliés faisaient d'immenses préparatifs pour fondre sur le royaume: en effet la plus grande activité régnait en Flandres et en Allemagne.

Les princes confédérés décidèrent de se réunir à Bruxelles dans l'hiver de 1213; Othon ayant fait de nouvelles levées dans le duché de Brunswick, dans la Turinge, en Saxe et sur les bords du Rhin, les réunit aux soldats qu'il avait déjà sur pied, ce qui forma une armée de soixante mille hommes; qui franchit le Rhin dans le mois de novembre 1213 (l'année commençant à Pâques); l'empereur passa lui-même le fleuve à Brisach; et comme il avait pris à cœur cette entreprise, il se rendit un des premiers à Bruxelles; voulant resserrer les nœuds qu'il venait de former

avec les princes belges, il épousa Marie, fille du duc de Brabant; le mariage fut célébré à Maes-trech le 25 avril 1214 : l'empereur était veuf de Béatrix de Souabe.

Othon IV, surnommé le Superbe, avait alors trente-sept ans; il était fils de Louis, duc de Brunswick, et de Mathilde, fille de Henri II roi d'Angleterre; par conséquent il se trouvait neveu de Jean-sans-Terre; il était naturel qu'il prît ses intérêts; il avait été élu empereur le 4 juillet 1198 à la place de Philippe de Souabe, nommé deux mois avant lui; mais battu par son compétiteur sous les murs de la ville d'Ulm, en 1206, il s'était retiré en Angleterre auprès du roi son oncle. La nouvelle de la mort de son rival le rappela deux ans après sur le continent; Innocent III le couronna à Rome en 1209, en lui faisant promettre cession entière des biens allodiaux de la princesse Mathilde; Othon le promit sur l'Évangile; mais une fois reconnu empereur il refusa de tenir sa promesse, et fit même des empiètements sur les terres du Saint-Siège; Innocent III, justement irrité, excommunia celui qu'il venait de couronner. C'est alors que Philippe-Auguste, voyant avec peine l'empire entre les mains du neveu de Jean-sans-Terre, se joignit au pontife, et fit revivre les droits que le jeune Frédé-



ric avait au trône impérial. Une partie des princes de la Germanie se déclara pour le protégé du roi de France; ils l'élurent à Mayence le 6 décembre 1212. Dans cette conjoncture Othon, désirant rallier à sa cause les partisans de la maison de Souabe, épousa Béatrix, fille de Philippe son ancien compétiteur; le calcul était bon, mais Béatrix mourut le second jour de son mariage; ce trépas subit causa une vive douleur à l'empereur, qui l'attribua à son excommunication : dès ce moment, il ne garda plus de ménagemens avec le clergé, dont il se fit le persécuteur. Comme tous les princes allemands, ce monarque était d'une haute stature et d'une forte corpulence, et avait la chevelure très-épaisse. Vaniteux à l'excès, il indisposait les grands par sa hauteur et les traitait avec un mépris insultant; aussi se fit-il peu d'amis; d'ailleurs son caractère n'avait aucune fermeté; et s'il montrait du courage dans les combats, il montrait également beaucoup de timidité dans le reste de sa conduite : tel était l'empereur Othon IV, l'Agamemnon de cette ligue des princes de l'Europe.

Après Ferrand, comte de Flandres, qui avait quarante ans, on distinguait, parmi les principaux chefs de la coalition, *Renaud de Dammar-tin*; ce seigneur, d'un caractère impétueux, se

montrait dévoré d'ambition; indigné de ce que la fortune l'avait placé dans un rang inférieur, il s'agita sans cesse pour s'élever, sans se laisser arrêter par la honte d'employer des moyens réprochés par l'honneur. Il apprit en 1191 que Ide, comtesse de Boulogne, veuve de deux princes, voulait se remarier pour la troisième fois, et qu'elle avait choisi Arnould, baron d'Ardres, dont elle était éprise; aussitôt Renaud, sous prétexte de parenté, répudia sa femme Marie de Châtillon, et se met sur les rangs pour épouser Ide et devenir ainsi possesseur du comté de Boulogne, un des plus beaux fiefs de la chrétienté. Ide, persécutée par beaucoup de prétendants, donne un rendez-vous au baron d'Ardres dans un presbytère isolé dont le prêtre consent à les unir; mais Renaud, instruit de ce projet, arrive au lieu désigné avant son rival, enlève Ide et l'emmène en Lorraine, dont le souverain était son proche parent. Le baron d'Ardres se met à la poursuite du ravisseur; à peine eut-il dépassé Verdun, qu'il fut arrêté, et jeté dans un cachot. Renaud sut se faire aimer de la comtesse Ide, et grâce à l'intervention de Philippe-Auguste, il parvint à épouser cette princesse. Le roi de France conçut de bonne heure une prédilection singulière pour Renaud, qui était de

son âge, et dont l'humeur altière avait beaucoup de conformité avec la sienne; cependant Philippe-Auguste ne protégea Renaud dans cette circonstance que sous la condition expresse que le comté de Boulogne relèverait directement de la couronne; et pour mieux cimenter son union avec son nouveau vassal, le monarque permit que Philippe, son second fils, épousât la fille de Renaud; ce dernier montra une vive reconnaissance pour tant de bienfaits; bientôt après une circonstance fortuite vint changer en une haine violente un dévouement qui semblait ne devoir finir qu'avec la vie : Renaud se trouvait en 1197 à la cour de Philippe, à Bapaume; il s'y prit de querelle avec Eugues IV, comte de St.-Paul; celui-ci ne put se contenir en parlant à l'homme qui avait fait le malheur de sa nièce, et lui appliqua sur le visage un coup de gantelet si rude, que le sang jaillit à l'instant par le nez et par la bouche, et couvrit le marbre du plancher; le comte de Boulogne tira sa dague, et voulut en percer le comte de St.-Paul; les barons se mirent entre les deux seigneurs; le roi parut donner tort à Renaud : ce dernier, transporté de fureur, quitta la cour sur-le-champ; Philippe-Auguste voulut l'y rappeler, et envoya vers lui frère Guérin, son premier ministre, qui invita le

comte de Boulogne à s'en rapporter à son suzerain pour la réparation de l'injure : « J'y consens , répondit le vassal , pourvu que le roi fasse remonter de terre à ma tête le sang qui en est tombé. » En même temps il remit à Guérin le collier de *l'Espérance*, ordre de chevalerie que Philippe avait fondé au commencement de 1190 : « Tenez , lui dit-il , voilà la bride ; nous aurons bientôt le cheval. » Il parlait ainsi parce qu'il ne doutait pas que Philippe ne fût accablé par la ligue que plusieurs princes de l'Europe formaient secrètement contre le monarque français. Peu de mois après , sans égard pour les traités qui plaçaient ses états sous la mouvance immédiate de la couronne , Renaud déclina la suzeraineté de la France pour se reconnaître vassal direct du comte de Flandres. Philippe le déclara traître à la patrie , coupable de haute trahison , et envoya deux divisions de ses troupes qui s'emparèrent de ses états. Renaud , dépouillé de ses domaines , erra plusieurs années sur le continent , et finit par se retirer en Angleterre , l'asile habituel de tous les ennemis de la France.

*Simon de Dammartin*, frère de Renaud , avait été pourvu du comté d'Aumale par le roi ; comblé des bienfaits de Philippe-Auguste , il se déclara à regret contre ce prince : mais il n'en agit ainsi

que pour ne pas abandonner Renaud, qu'il aimait tendrement. Guillaume de Ponthieu, son beau-père, servait dans l'armée de Philippe.

*Henri-le-Guerroyeur*, duc de Brabant, s'était couvert de gloire dans les guerres soutenues par Frédéric *Barberousse*, et avait perdu un œil dans un combat où il sauva la vie à ce monarque; il devint l'ami de Philippe-Auguste, l'accompagna à la Terre-Sainte; et quoique plus âgé que ce prince, il épousa sa fille Marie, veuve du comte de Namur. Il venait d'avoir de vifs démêlés avec Eugues, prince-évêque de Liège, au sujet de la succession du comte de Huy; le prélat, d'une humeur très-martiale, se mit à la tête de ses troupes, battit complètement Henri, dans les premiers jours de 1214, et s'empara de la majeure partie des domaines de son ennemi. Henri craignant de perdre ses états, consentit à venir lui demander pardon à genoux, avec l'intention cependant de saisir l'occasion la plus favorable pour satisfaire sa vengeance: en effet, il reçut avec empressement les ouvertures que lui fit le comte de Flandres, et donna sa fille à l'empereur Othon IV, chef de cette ligue, à condition que le monarque allemand commencerait par humilier l'orgueilleux prélat; Othon le promit, et tint sa parole, car en arrivant en Flandres il débuta

par entrer à Liège, par saccager cette ville sans respecter les églises, et dispersa les os de saint Lambert, que l'on conservait précieusement dans une châsse. D'après ce que nous avons dit, on voit que Henri, duc de Brabant, était gendre de Philippe-Auguste, et beau-père de l'empereur Othon.

*Albert*, depuis peu duc de Saxe, s'était lié avec Othon, quoique la maison de Brunswick eût disputé pendant long-temps à la sienne la possession de la Saxe. Albert eût été le prince le plus remarquable de cette époque, si l'ambition tenait lieu de mérite; il s'agita beaucoup toute sa vie sans améliorer sa position; il avait une taille si élevée, qu'il était un objet de curiosité: dans un voyage qu'il fit à Londres en 1192, il fixa l'attention de tous les habitans de cette ville; on sortait dans les rues pour le voir passer.

*Guillaume, comte de Hollande et de Zélande*, âgé de trente-huit ans, regardé comme un des princes les plus riches de la chrétienté, avait passé sa jeunesse en France, et fut entraîné malgré lui dans la ligue formée contre Philippe-Auguste.

*Thibault I<sup>er</sup>*, reconnu duc de Lorraine depuis un an, passait pour l'homme le mieux fait et le plus robuste de ses états; il était l'ami particu-

lier d'Othon et de Jean-sans-Terre, et resta fidèle à leurs intérêts.

*Hervé IV*, baron de Donzi, de la maison de Gien, avait payé de la plus noire ingratitude Philippe-Auguste, qui lui avait fait épouser Mahaut, héritière de la maison de Nevers; guerrier brave et violent, il fit la guerre aux Albigeois en 1209 avec une grande dureté. L'historien Mathieu Paris l'appelle « prince issu du traître Ganelon, » ce qui passait alors pour la plus grosse des injures. Son beau-père Pierre de Courtenai, comte d'Auxerre, servait dans l'armée du roi de France.

*Conrad de Termone*, palatin du Rhin, aventurier célèbre du treizième siècle : il avait commandé en Italie les armées de l'empereur Henri VI. Son impétuosité était telle, qu'elle ressemblait souvent à de la folie; aussi les Italiens ne balançaient pas à dire qu'il avait une mouche dans le cerveau; ils l'avaient surnommé *Mosca in cervello*. L'empereur Henri VI, dont il fut un des plus vaillans généraux, lui donna le duché de Spolète; mais le pape Innocent III ne voulut pas reconnaître cette donation, et ordonna aux habitans de Spolète de ne point prêter serment de fidélité à Conrad de Termone; celui-ci ayant voulu user de la force, fut ex-

communié et obligé de se retirer en Allemagne; la haine dans le cœur, brûlant de se venger, il embrassa avec chaleur le parti d'Othon, qui avait les mêmes motifs pour détester le Saint-Siège : Conrad était fort vieux.

*Henri III, comte de Limbourg*, le prince le plus versatile de son siècle; il avait été, l'année précédente, l'allié de l'évêque de Liège, et il venait de se liguier avec Othon et le duc de Brabant, ses anciens ennemis; il fit partie de la croisade entreprise par Richard et Philippe-Auguste. Henri de Limbourg jeta un grand éclat en Palestine par son audacieuse valeur.

*Raoul d'Issoudun*, un des grands tenanciers du Poitou, était devenu comte d'Eu en épousant Alix, héritière de ce fief; il se montra constamment fidèle à la cause de l'Angleterre, mais son attachement lui avait coûté cher, car Philippe-Auguste, irrité de voir le comté d'Eu entre les mains d'un partisan des Plantagenets, le somma de faire hommage de vassal : or, cet hommage ne pouvait se faire sans jurer de ne jamais porter les armes contre son suzerain. Raoul s'y refusa; le roi le fit attaquer sur-le-champ par une forte division de troupes françaises que commandait Philippe de Dreux, évêque de Beauvais; le prélat guerrier fit la conquête du comté d'Eu en 1193; Raoul



embrassa la cause des alliés dans l'espoir de se venger amplement de Philippe-Auguste (1).

Guillaume Longue-Épée, comte de Salisbury, frère naturel de Jean-sans-Terre : son père Henri II n'ayant épousé Éléonore de Guyenne que par des motifs de politique, conserva les relations qu'il avait eues auparavant avec la belle

(1) En donnant la liste purement nominative des principaux alliés, Velly et Daniel ont accumulé erreurs sur erreurs, de sorte que cela met dans leur récit une confusion inextricable; nous croyons nécessaire de rétablir les faits dans leur véritable jour.

Ces écrivains disent : *Guillaume, duc de Brabant*; c'est Henri le *Guerroyeur*; ils en font deux personnages, *le duc de Brabant* et *le comte de Louvain*, Henri était l'un et l'autre; ils désignent par le nom d'*Othon*, Henri III, comte de Limbourg; ils appellent le duc de Lorraine *Henri*; il se nommait *Thibault*, il n'y eut jamais de Henri duc de Lorraine dans le moyen âge. Ils font paraître un comte de Namur au nombre des ennemis de la France, et cependant *Philippe-le-Noble*, comte de Namur, était mort en 1212 sans laisser d'enfans, et le titulaire de ce comté était une femme *Yolande*, sœur de ce Philippe, et femme du comte d'Auxerre, servant dans l'armée de Philippe-Auguste. Ils disent encore : « Le comte de Bar portait les armes contre le roi, dont il était le sujet; » le jeune comte de Bar se faisait remarquer au contraire parmi les vassaux réunis autour de Philippe, et se distingua à la bataille de Bouvines.

Rosemonde , fille de Gauthier , lord Clifford , et la cacha dans un labyrinthe à Woostock , pour la soustraire à la fureur jalouse d'Éléonore , mais il ne put y parvenir : pendant un voyage du roi en Normandie , Éléonore s'introduisit dans le labyrinthe , et fit prendre de force du poison à sa rivale , qui mourut aussitôt (1713). Henri II en avait eu deux fils ; l'un , Geoffroi , fut évêque de Lincoln ; Guillaume , le second , devint l'objet de prédilection de son père , qui lui donna le comté de Salisbury. Ce jeune bâtard se fit remarquer à la cour d'Angleterre par l'exaltation de ses sentimens généreux , et dans les combats par une bravoure brillante : à l'exemple de Guillaume-le-Conquérant , il prit l'habitude de porter une épée extrêmement longue , d'où lui vint le surnom par lequel on le distingue dans l'histoire ; cherchant avec avidité l'occasion de se signaler , il demanda au roi la permission d'aller en Flandres se joindre à l'empereur Othon. Jean-sans-Terre y consentit ; mais comme il n'aimait pas son frère naturel , il ne voulut pas lui donner le commandement des six mille Anglais qu'il envoyait aux alliés par Douvres et par Ostende : il choisit pour chef de cette division Eugues de Boves , banneret picard qui fut banni par Philippe-Auguste pour une faute grave dont il s'é

tait rendu coupable. Ce Boves était petit-fils de Robert surnommé *le Tyran*, qui, ayant conçu quelques soupçons sur la vertu de sa femme Béatrix de St.-Paul, fit enfermer dans une cabane couverte de paille trois hommes désignés pour avoir des intelligences avec la chatelaine. On y mit le feu par ses ordres : « Ces malheureux, dit la chronique de Turpin, ne furent point atteints par les flammes, et l'innocence de Béatrix fut ainsi miraculeusement prouvée. » Eugues de Boves hérita de la violence de son aïeul ; il répudia sa femme, modèle de vertu, et épousa solennellement sa concubine, fille d'un juif, ce qui lui attira les foudres de l'Église et les sévères remontrances du roi de France. Il brava les unes et les autres ; il fut banni, et se retira à Londres ; il y gagna l'affection de Jean-sans-Terre, soit par le charme de ses discours, soit par la haine qu'il montrait pour tout ce qui tenait à la France. Il faut faire observer qu'à cette époque les rois d'Angleterre étaient les seuls qui eussent des troupes permanentes. Henri II, ayant à se soutenir dans un pays auquel il devait être étranger, se forma une garde formidable d'hommes tirés principalement du Brabant, de l'Écosse et de la principauté de Galles ; il faisait des économies sur les dépenses de sa maison afin

d'avoir l'argent nécessaire pour acquitter exactement la solde de ces stipendiaires, sur qui on ne pouvait compter qu'autant qu'on les payait bien; aussi, Jean-sans-Terre eut-il grand soin de donner à Boves l'argent de la solde pour quatre mois.

On distinguait encore parmi les chefs et l'armée des alliés, Arnoul d'Oudenarde, Étienne de Malines, Gilles de Saint-Aldegonde, le sire de Guistall commandant des gendarmes flamands, Gérard Ostermall, commandant de la garde d'Othon; ces barons de plusieurs pays, parlant divers langages, avaient besoin de se reconnaître entre eux; car, les armures des nobles de toute l'Europe étant les mêmes, il pouvait s'ensuivre une confusion fâcheuse, puisque les visières couvraient entièrement le visage: pour obvier à cet inconvénient, on convint de mettre au milieu de la cotte d'armes, une croix rouge.

On voit, par la composition des généraux de cette armée, que Philippe-Auguste allait avoir à lutter contre ses ennemis personnels, guidés par l'animosité la plus violente; ce prince savait que les alliés entretenaient des liaisons secrètes avec les principaux vassaux de la couronne de France; les informations qu'il prit à cet égard ne lui laissèrent plus de doute sur l'existence d'une

conspiration flagrante : on mettait en question les droits de la maison des Capets ; Philippe se trouva dans une de ces situations difficiles, où la fortune d'un prince dépend de l'incident le plus futile. Philippe-Auguste fit part aux grands vassaux des projets hostiles des alliés, et de leur intention de porter le théâtre de la guerre dans le cœur du royaume, d'envahir les provinces et de se les partager ; il les invita, dans les termes usités, de le seconder dans les efforts qu'il allait faire pour la défense commune, et de fournir les contingens fixés par les lois féodales. Mathieu de Montmorenci, habitant l'Ile-de-France, fut le premier admonesté ; c'est alors qu'il se signala par sa loyauté : il répondit à cet appel avec les expressions du plus pur dévouement, et se montra très-zélé pour la levée des troupes que Philippe venait d'ordonner ; son empressement fut d'autant plus digne d'éloge, que son amour-propre venait d'être mis à de rudes épreuves. Les alliés, qui avaient des émissaires partout, voulurent le séduire par les plus belles promesses ; on alla jusqu'à lui laisser entrevoir la possibilité d'occuper le trône comme descendant de l'oncle du dernier roi Carlovingien, de ce Charles de Lorraine, qui éleva long-temps des prétentions au trône. Les intérêts particuliers de Mathieu se

trouvant liés à ceux d'une infinité d'arrière-vassaux, il n'est pas douteux que s'il fût entré dans la coalition, il n'y eût entraîné un nombre considérable de nobles. Il reçut avec indignation les propositions qu'on lui fit, et resta fidèle au roi, dont il soutint l'autorité de tout son crédit. Si l'on se reporte à l'époque, si l'on considère que les droits du monarque n'étaient pas aussi bien établis que dans les temps modernes; si l'on songe à la position du roi, qui n'était véritablement que le *primus inter pares*, on se convaincra que Mathieu pouvait refuser son appui sans encourir l'odieux de la félonie; en effet, par la nature des institutions féodales, les grands vassaux avaient en quelque façon le libre arbitre. L'épreuve que Philippe venait de faire sur Montmorenci avait été heureuse, mais le roi remarqua de l'hésitation parmi les Leudes; Mathieu sentit comme lui le danger, il redoubla de zèle; son exemple, suivi par le duc de Bourgogne et par Thomas de Saint-Valeri, donna l'impulsion, l'élan fut complet; les troupes communales se réunirent à la nombreuse noblesse accourue de tous les points: cette circonstance est une des plus intéressantes, non-seulement de nos annales, mais encore de l'histoire du monde. Il appartenait à la France d'offrir le spectacle,

aussi rare que beau , d'un peuple se levant tout entier à la voix de son roi pour défendre la terre natale. Le péril fut si imminent , fut tellement senti , que les Français de diverses classes et de toutes les origines , se confondirent pour la première fois depuis Clovis , et représentèrent la nation réunie dans un seul corps. Les chroniques contemporaines de France , et même celles de l'Allemagne et de l'Angleterre , parlent de l'enthousiasme qui éclata parmi la population ; mais , par une indifférence inexplicable , nos écrivains modernes n'ont consacré que quelques lignes à ce mémorable événement.

Philippe-Auguste , assuré de l'appui de la noblesse , certain que la nation s'unirait à lui , considéra sans effroi les vastes préparatifs de la coalition , et prit les mesures les plus énergiques pour résister à cette agression ; il venait d'atteindre sa cinquantième année , et joignait à une prudence consommée la première vigueur de la jeunesse : brave , vigilant , humain , il réunissait à ces qualités de l'ame une figure imposante , un bras nerveux et beaucoup d'adresse dans le manie-ment des armes ; aucun détail n'échappait à son active prévoyance , il avait acquis la certitude que le roi d'Angleterre devait combiner son attaque dans le Poitou , avec l'invasion que l'em-

pereur et les princes belges avaient l'intention de faire par la Flandres; il ordonna à la noblesse du midi de se rallier sous les bannières de son fils, qu'il envoya commander en chef dans l'Aquitaine : Louis, héritier de la couronne, se trouva à la tête d'une armée de trente mille hommes; il choisit pour ses premiers lieutenans, le comte de Périgord, les sires d'Albret et de Rochouart. Mathieu de Montmorenci fut d'abord désigné pour aller prendre le commandement d'une division de cette armée, mais Philippe, le jugeant plus nécessaire dans le nord, le garda auprès de sa personne, parce qu'il le destinait à commander l'avant-garde de la grande armée.

L'hiver de 1213 se passa en préparatifs : dans l'espace de six mois, le royaume se trouva sur un pied respectable de défense : depuis la Scarpe jusqu'à la Dordogne, et depuis la Meuse jusqu'au Rhône, tous les points vulnérables furent fortifiés et pourvus de garnisons, rien ne fut oublié pour faire échouer l'attaque des alliés. Il serait difficile de citer un plan de défense conçu sur une plus grande échelle : en compulsant les nombreuses chroniques contemporaines et les pièces conservées dans les archives de Lille, d'Arras, d'Abbeville, d'Amiens, etc., on retrouve encore quantité de pièces qui font connaître les



dispositions locales prises à cette époque, et c'est en les parcourant qu'on se convaincra de l'erreur dans laquelle sont tombés ces écrivains qui ont affirmé que la guerre se faisait dans le moyen âge sans aucune prévoyance, que le hasard seul présidait aux opérations, qu'il n'existait dans le conseil des rois, ni sagesse ni habileté.

Philippe instruit, à la fin de juin 1214, que les dernières divisions allemandes de l'armée d'Othon avaient franchi le Rhin, ordonna de commencer le mouvement de concentration sur la Picardie ; il partit de Paris le 18 juillet, et arriva à Péronne, où se trouvait réuni le gros de l'armée ; les troupes seigneuriales et communales de la haute Picardie, du Ponthieu et de l'Artois étaient échelonnées jusqu'à Douai : Philippe quitta Péronne le 20, et prit la route de Lille : les ruines fumantes de cette ville jadis si florissante, étaient un exemple de la sévérité avec laquelle le roi de France traitait la rébellion. Toutes les forces se concentrèrent dans la plaine qui sépare Lille d'Hasebruck.

C'est peut-être ici le cas de jeter un coup-d'œil sur la composition des armées françaises, au commencement du treizième siècle.

L'établissement des fiefs, institués en 930, sous Raoul, pour légitimer des usurpations, avait

été fatal à l'autorité royale. Le vassal, dans plusieurs cas, avait droit de refuser obéissance au souverain; les arrière-vassaux, sujets à la fois des seigneurs et de la couronne, étaient toujours dans une situation douteuse; souvent ils se virent forcés de servir le suzerain contre le roi, de sorte que le monarque n'avait à sa disposition que les soldats levés dans ses propres domaines; ce que l'on appelait le royaume de France était alors gouverné comme un grand fief. Hugues Capet, un des principaux feudataires, avait concouru à cet affaiblissement du pouvoir royal; mais une fois monté sur le trône, il voulut ressaisir la puissance tout entière; il trouva une vive résistance dans les seigneurs, précédemment ses égaux, dont il avait été obligé de payer les suffrages par de grandes concessions. S'il ne put réussir dans ce projet, au moins en conçut-il le plan, et le légua à ses successeurs, de sorte que plusieurs siècles furent remplis par une lutte continuelle entre le monarque et des sujets trop puissans: la guerre se déclarait-elle, ceux-ci amenaient au roi un nombre de soldats proportionné à l'étendue de leur domaine; ils disposaient ainsi des forces de l'état, et tenaient le prince dans une sorte de dépendance. Louis-le Gros, guidé par l'habile Suger, leur porta un coup

terrible par l'établissement des communes, qui lui facilita la levée des troupes dans les villes sans la participation des seigneurs : il se concerta à cet effet avec les principaux habitans des cités qui avaient obtenu déjà de grands privilèges ; ceux-ci, par reconnaissance, s'empressèrent de seconder les vues d'un monarque restaurateur des libertés publiques. Louis-le-Gros se concerta aussi avec les évêques, qui le servirent avec d'autant plus de plaisir qu'ils n'étaient point épargnés dans les ravages que faisaient les grands vassaux : il fut décidé que les pasteurs lèveraient les soldats et les mèneraient au lieu du rassemblement. Ces milices furent appelées troupes communales, et prirent pour étendard les bannières de leurs églises ; ces troupes étaient bien distinctes de celles que les barons levaient dans leurs terres, les unes et les autres devaient servir quarante jours, à compter du moment où l'on entrait en campagne, mais il était rare qu'on ne dépassât point ce terme : quoi qu'en dise Condillac, les milices communales furent assez médiocres ; les troupes seigneuriales, composées entièrement de cavalerie, furent au contraire toujours plus braves et mieux disciplinées ; celles des communes ne servaient qu'à faire masse, et lorsqu'on était forcé de s'en servir différem-

ment, le roi les faisait commander par des officiers nobles très-dévoués.

La composition des troupes de la noblesse tenait à des usages que le temps voyait chaque jour régulariser. On a écrit d'une manière si diffuse sur cet objet, il nous est parvenu si peu de notions positives, qu'il est impossible de suivre la marche progressive de ces améliorations : celle que l'on doit regarder comme la base fondamentale de l'espèce de système d'organisation qui existait sous Philippe-Auguste, avait été empruntée aux tournois, image de la guerre, et dans lesquels tout était réglé dans l'ordre hiérarchique de la chevalerie. Les seigneurs, fréquentant beaucoup ces jeux militaires, s'accoutumèrent à se voir régir à l'armée par les mêmes règles, et le premier qui s'imagina d'asservir des hommes violens à des usages devenus pour eux dans la suite une espèce de frein, rendit un bien grand service à l'État ; l'époque de cette conquête de l'esprit d'ordre sur l'anarchie peut être fixée au commencement de la troisième race.

Le roi intimait aux grands vassaux *le mandement de la chevauchée*, que ceux-ci transmettaient à leur tour à leurs arrière-vassaux. Dès ce moment, les routes, les campagnes étaient couvertes de gens armés se dirigeant sur le point

indiqué où se trouvait déjà l'*ost* du roi formé de soldats levés dans les domaines particuliers du monarque ; ce système de levée était admirable par la simplicité de son mécanisme : il fallait qu'il eût un mérite bien réel puisque , pendant toute sa durée , la France conserva son indépendance. Il faut dire qu'il était rare qu'un leude amenât son contingent en entier , plus rare encore que tous les leudes fussent mandés. Très-souvent le roi n'admonestait que la noblesse de deux , trois ou quatre provinces. On a calculé que , si Philippe-Auguste eût réuni l'armée sur les bases rigoureuses de la féodalité , et que tout le territoire français eût pris part à la levée , son armée eût été forte de huit cent mille hommes. Le cri et le gonfanon de chaque vassal servaient de ralliement pour ses hommes , et faisaient régner dans ces rassemblemens un ordre bien plus grand qu'on ne pourrait d'abord le croire. Chaque vassal de la couronne amenait avec lui , avons-nous dit , un nombre fixe de nobles , ses arrière - vassaux , qui se classaient d'après leur rang , leur puissance et même leur âge , de la manière suivante : *banneret* , *chevalier* , *écuyer-banneret* , *écuyer* , *bachelier* : ce dernier degré était rempli par de jeunes nobles qui s'attachaient à un banneret ou à un chevalier ; ils le

servaient et l'aidaient à se revêtir de ses armes; on les appelait aussi *varlets*, nom que par désuétude on a avili, ainsi que celui de *librée*, dont par corruption on a fait *livrée*. Le mot *librée* désignait une union d'hommes libres engagés seulement par honneur sous les bannières d'un leude; les paladins les plus fameux avaient été, dans leur jeunesse, varlets de quelque baron: la maison des grands était une école où les jeunes bacheliers venaient s'instruire, et recevoir du maître les leçons de chevalerie; ce noviciat durait ordinairement sept ans.

Après les bacheliers venaient les *servientes* ou sergents; c'étaient les soldats des nobles: il y en avait de deux classes, les *servientes* proprement dits, gentilshommes pauvres, entretenus aux frais des barons, et les *satellites*, serfs affranchis qui s'étaient attachés à leurs anciens maîtres; leur dévouement aveugle est passé en proverbe; ils avaient existé dans l'ancienne milice romaine. Chaque chevalier se faisait suivre ordinairement de 25 hommes d'armes: un *homme d'armes* était un écuyer accompagné de deux *servientes*; de sorte que le chevalier avait à sa suite 75 soldats, dont le signe de ralliement était une bannière appelée *pennon*. Le banneret, dont le rang était plus élevé, amenait un nombre

bien plus considérable de gens de guerre ; la quotité en était fixée d'après l'étendue de ses domaines : il était distingué de son inférieur par un étendard carré ; l'écuyer banneret avait avec lui vingt hommes, et le simple écuyer deux *servientes*. Ces degrés de chevalerie ont donné l'idée de nos grades militaires ; ils devinrent héréditaires sous Louis-le-Jeune ; les rois les donnaient ensuite comme récompense. On disait d'un *banneret* héréditaire *il déploie bannière*, et d'un banneret institué par le roi, *il entre en bannière* ; la richesse, le luxe dans les habits et dans les armes étaient proportionnés au rang de chaque noble. Les armes défensives des nobles étaient un bouclier taillé en pointe, un vêtement triple dont l'épaisseur garantissait des coups les plus violens, espèce de pourpoint bourré de crin, nommé *gambesson*, recouvert d'une cuirasse faite de mailles de fer très-serrées : on appelait cette cuirasse le *haubert* ; plus tard les jambes et les bras furent également couverts de mailles ; mais à l'époque dont nous parlons les chevaliers les avaient nus (1) ; ils portaient par-

(1) « Je connais l'usage des Français fanfarons, bomban-  
ciers, couvrant leur corps mais dédaignant de garnir leurs

dessus la cuirasse une tunique de cuir sans manche appelée *cotte d'armes* ; celles des grands et des barons étaient de drap d'or ou d'argent, ou de fourrure précieuse, et chargées ordinairement de leurs armoiries : la tête était couverte d'un bonnet de mailles sur lequel on mettait le *heaume*, qu'il faut bien distinguer du casque : le *heaume* avait la forme d'un chaperon très-haut dont les bords couvraient les épaules. Du temps de Philippe-Auguste le heaume était grossièrement fait ; dans la suite il eut plus d'élégance ; enfin il céda la place au casque, dont l'usage devint général, et qui, pendant long-temps, ne fut qu'une coiffure de parade, que l'on quittait lorsque l'on allait au combat. Les chevaliers se faisaient raser la tête, soit pour que, dans la mêlée, on ne pût les saisir par les cheveux s'ils perdaient le *heaume*, soit qu'ils voulussent avoir la tête moins embarrassée sous le bonnet de mailles : cette coutume n'était pas exclusive ; des hauts barons faisaient souvent parade de leur chevelure ; par exemple, le fameux Simon de Montfort, Louis de Clermont, etc.

jambes, et qui vont au combat avec une simple chaussure. »  
(Histoire des Albigeois, écrite en provençal par BOMBARDE.  
Commencement du treizième siècle.)



Les armes offensives étaient la lance , une épée longue, droite, ressemblant beaucoup à celle des anciens Gaulois , une *dague* portée à la ceinture, et une masse dont les chevaliers se servaient pour frapper les chevaux à la tête; souvent ils les abattaient d'un seul coup; les troupes communales n'avaient que l'arbalète, un léger bouclier, le bonnet de mailles et une tunique de cuir qui enveloppait le cou ; les habitants des pays montagneux se couvraient de peaux de bêtes fauves et se servaient de la fronde, arme primitive de bien des peuples. Nous ferons observer que les possesseurs de terres et châteaux avaient seuls le droit d'aller à la guerre avec les *armes pleines*; l'armure des petits nobles se bornait à la lance, à l'écu, et au bonnet de mailles : le temps fit disparaître cette distinction.

Outre les nobles et les milices provinciales , il existait encore trois sortes de soldats bien distinctes : les *sergens d'armes*, institués par Philippe - Auguste en Palestine pour sa garde ordinaire; ils avaient une armure complète, et observaient une sévère discipline; venait ensuite la compagnie des *cottereaux*, tirant leur nom de *cotterel*, espèce de couteau dont ils se servaient avec beaucoup d'adresse; ils étaient presque tous Brabançons, et formaient un corps

très-redoutable sous un chef qui vendait aux différens princes de l'Europe le service des compagnies; celui qui traita avec le roi quelque temps avant la bataille de Bouvines se nommait *Cadoc*; il recevait mille livres par jour, somme considérable pour cette époque; d'anciens comptes de solde font croire que les cottereaux étaient au nombre de huit mille; la noblesse, regardant alors comme un déshonneur de recevoir de l'argent, leur avait donné par mépris le nom de soudoyés; après les cottereaux venaient les *ribauds*, troupe indisciplinée formée de vagabonds de tous les pays: ces soldats, méprisés mais redoutables, menaient une vie dissolue; leur nom est resté pour exprimer un homme sans mœurs; leur chef prenait le titre de *roi des ribauds*, *rex ribaldorum*. Les cottereaux et les ribauds mettaient peu de soin à se garantir le corps; mais ils étaient très-agiles et très-bien armés.

Le roi fit procéder, les 22, 23 et 24 juillet, à la *montre*; c'était la vérification du contingent de chaque seigneur; cette opération se faisait avec le plus grand appareil, à l'issue de la messe que l'on disait sur un autel de gazon; la force de l'armée se trouva être de 59,000 hommes, savoir: 5,000 bannerets ou chevaliers, 15,000 hom-

mes de moyenne noblesse, 28,000 communaux et 11,000 ribauds et cottereaux; les 20,000 bannerets ou soldats de moyenne noblesse étaient tous à cheval et formaient la principale force de l'armée; on comptait parmi les grands vassaux, non-seulement beaucoup d'évêques possesseurs de terres seigneuriales, mais encore un grand nombre de dames châtelaines, veuves ou filles majeures jouissant de fiefs, et qui avaient mené au roi leur contingent; elles demeurèrent à Arras avec les dernières divisions formant la réserve. Les ecclésiastiques tenant fief qui, admonestés pour le service personnel d'après la teneur des lois féodales, négligèrent de se rendre à l'appel, furent privés de leur temporel: le nombre en fut très-borné.

Les troupes communales avaient pour enseigne la bannière de saint Denis, dite l'oriflamme; on ne s'en servait que dans les occasions solennelles; elle était faite de soie rouge; il ne faut pas la confondre avec la bannière royale; celle-ci, faite également de taffetas rouge, marchait constamment devant le roi et jouait un grand rôle dans les batailles; elle donnait les signaux généraux à toute l'armée, l'instruisait de la position du prince, de ses revers ou de ses succès, et servait principalement à guider les

deux ailes sur le mouvement du centre ; pendant les marches le chapelain du roi portait, roulée et suspendue au cou, la soie de cet étendard ; un écuyer tenait la lance ; on ne déployait la bannière qu'au moment d'engager l'action.

Nous avons déjà dit que le fils de Philippe-Auguste contenait les Anglais dans le Poitou à la tête de 30,000 hommes, et que les milices des provinces méridionales, au nombre de 35,000 soldats, furent distribuées dans les garnisons de la Guienne ; 15,000 hommes gardaient les places de la Loire, 20,000 autres soldats occupaient Paris, la Normandie et la Picardie ; ainsi le roi avait sur pied plus de 200,000 combattans.

Voici quels étaient, après Mathieu de Montmorenci, les principaux vassaux servant dans l'armée de Philippe.

*Eudes III*, duc de Bourgogne, âgé de quarante-neuf ans ; il descendait de Robert, créé duc de Bourgogne en 1031, par son frère le roi Henri I<sup>er</sup> : c'était un prince magnanime et le vassal le plus fidèle de la couronne ; il se croisa, en 1209, contre les Albigeois et se comporta dans cette guerre avec humanité ; il gagna l'estime des peuples ; et après la conquête des états de Raymond, il en refusa la souveraineté, que les chefs des croisés lui offraient.

*Robert II*, comte de Dreux, petit-fils de Louis-le-Gros ; il accompagna , en 1190, Philippe-Auguste en Palestine, et ne s'y distingua point; il aida merveilleusement le roi dans son divorce avec Ingelburge, et rendit à Philippe des services obscurs, devant lesquels d'autres vassaux auraient reculé. Fanatique au dernier degré, il avait poursuivi les hérétiques avec une fureur que les princes ses contemporains ne montrèrent point; il fit brûler un peintre célèbre de cette époque, nommé Nicolas, convaincu d'hérésie; accablé sous le poids du mépris public, Robert se hâta de joindre l'armée de Philippe, guidé par le désir de servir le monarque et dans l'espoir de laver sa vie par quelque exploit. Son fils aîné, Robert *Gâte-Bled* (1), venait d'être fait prisonnier auprès de Vannes dans un combat livré contre les Anglais. Pierre, son second fils, avait été reconnu duc de Bretagne, en épousant l'héritière de cette principauté.

*Philippe*, évêque de Beauvais, petit-fils de Louis-le-Gros et frère de Robert II, comte de Dreux, avait été pourvu de son évêché en 1175,

(1) Ce surnom lui venait de ce que, dans son enfance, il avait l'habitude de sortir du château de son père avec de jeunes varlets, et abîmait les blés au moment des moissons.

à l'âge de dix-huit ans : on n'avait pas consulté son goût en le mettant dans les ordres sacrés ; aussi se montra-t-il décidé à suivre l'inclination naturelle qu'il avait pour les armes ; il passa deux fois dans la Palestine , fut fait prisonnier à Bagdad. Étant sorti de sa captivité , il fit la guerre contre les Anglais , et livra , en 1195 , un combat fort opiniâtre à Richard-Cœur-de-Lion , auquel il fut obligé de se rendre , après une lutte de six heures ; son vainqueur indigné le jeta dans un cachot : le pape Célestin III écrivit au roi d'Angleterre pour lui demander la délivrance de *son cher fils l'évêque de Beauvais*. Richard , pour réponse , lui envoya la cotte d'armes du prélat teinte de sang , et avec laquelle Philippe de Dreux avait été pris ; Richard chargea son ambassadeur de répéter les paroles adressées à Jacob par ses enfans au sujet de Joseph , *Reconnaissez-vous à ces marques la tunique de votre fils ?* Le roi ne voulut pas briser les fers de son captif , qui resta prisonnier pendant cinq ans ; cette disgrâce ne ralentit pas son ardeur martiale , il se croisa contre les Albigeois en 1210. Toutes les chroniques s'accordent à dire que durant la campagne de 1214 , ce prélat se servit dans la mêlée d'une massue , persuadé , dit-on , qu'assommer n'était pas verser le sang : ce scrupule était bien tardif ,

car depuis vingt ans qu'il faisait la guerre il ne s'était jamais servi que du glaive ; Philippe de Dreux avait trente-neuf ans.

*Robert de Châtillon*, évêque de Laon, n'avait point, comme le précédent, quitté l'autel pour les combats, mais il ne le cédait à aucun baron en zèle patriotique ; il venait de déployer la plus grande activité dans la levée des troupes, et s'était servi auprès des peuples de tout l'ascendant que lui donnait sur leurs esprits son caractère sacré ; grâce à ses soins, les troupes communales de la Picardie furent réunies avec célérité ; il les conduisit à Péronne ; et craignant que leur résolution ne fléchît, il voulut les accompagner pendant toute la campagne. Robert de Châtillon était dans sa cinquantième année, et passait pour un des prélats les plus savans du royaume.

*Pierre de Courtenay*, comte d'Auxerre, petit-fils de Louis-le-Gros : Philippe-Auguste lui avait fait épouser, en 1185, l'héritière de la maison de Nevers ; veuf d'Agnès, en 1192, Pierre de Courtenay épousa l'année suivante Yolande, qui lui apporta le comté de Namur ; il avait été choisi par le roi, en 1194, pour traiter de la paix avec Richard ; des démêlés très-vifs qu'il eut avec l'évêque d'Auxerre vinrent troubler le cours de ses prospérités. Le prélat ayant re-

•

fusé la sépulture à un des officiers de la maison du comte, celui-ci fit enterrer le cadavre dans la chambre basse où couchait l'évêque (1204); ce fait attira sur lui les foudres de l'Église; tout le clergé se liguait contre ce seigneur; ses vassaux ne voulaient plus reconnaître son autorité; Pierre de Courtenay, pour ne pas être chassé de ses états, fut obligé de faire amende honorable; on lui prescrivit de déterrer le corps de ses propres mains; et de le porter sur les épaules, nu-pieds et en chemise, au cimetière public, pendant la procession des rameaux.

*Guillaume de Ponthieu* : ce seigneur s'était mal comporté dans la croisade des Albigeois; il avait fui au siège du château de Thermes (1209); le désir de se réhabiliter auprès de la noblesse de France, le fit sortir de son apathie ordinaire; il se rendit avec beaucoup d'empressement à l'appel de Philippe-Auguste, dont il avait épousé la sœur, Alix; son gendre, Simon de Dammar-tin, servait dans l'armée des alliés.

*Gauthier III*, de la maison de Châtillon, frère de l'évêque de Laon; il avait épousé, en 1196, Élisabeth, héritière du comté de Saint-Paul, et fille de Hugues IV, le même qui avait frappé de son gantelet Renaud comte de Boulogne; Gauthier prit le titre de comte de Saint-Paul, sous



lequel il est plus connu dans l'histoire ; c'était le guerrier le plus franc et le plus résolu de son temps ; il se signala au siège de Saint-Jean-d'Acre, seconda puissamment Philippe-Auguste dans la conquête de la Normandie ; se trouvant dans le Languedoc, en 1209, il imita le refus généreux du duc de Bourgogne, et ne voulut pas s'approprier les dépouilles de Raymond ; d'injustes soupçons existaient sur son compte ; il passait pour entretenir des liaisons secrètes avec les princes alliés, et il savait qu'on se défiait de lui, mais dédaignant de se justifier, il désirait ardemment que les combats pussent lui fournir l'occasion de prouver sa bonne foi.

*Enguerand III*, sire de Couci, possédait des terres immenses ; son aïeul avait soutenu la guerre contre le roi Louis-le-Gros ; loin de suivre cet exemple, le petit-fils ne cessa de donner des preuves de dévouement à Philippe - Auguste, qu'il accompagna en Palestine et dans les expéditions les plus difficiles ; la faveur dont il jouissait auprès du monarque lui faisait beaucoup d'envieux ; il employait ses richesses à des objets de magnificence ; il fit bâtir un superbe château dont on voit encore la haute tour à six lieues de Laon ; Enguerand avait quarante ans ; une tendre amitié l'unissait à Mathieu de Montmorenci.

*Arnoul*, comte de Guines, jadis fort dévoué à l'Angleterre, avait changé de parti pour des raisons très-légitimes; ayant eu des démêlés avec Ferrand (1212), au sujet de quelques empiétements faits sur ses terres, il fut très-maltraité; son ennemi ravagea ses domaines et prit un château qu'habitait Béatrix de Bourbourg, comtesse de Guines, la personne la plus accomplie de son temps. Ferrand se saisit de cette jeune femme et ne voulut jamais la rendre à sa famille, malgré l'offre d'une forte rançon. Béatrix gémissait encore dans la plus dure captivité, en 1214. Ainsi le comte Arnoul en embrassant les intérêts de Philippe-Auguste servait sa propre querelle; il brûlait de briser les fers de celle qu'on lui avait ravie d'une manière si cruelle.

*Thomas de Saint-Valeri*, sire de Dommart, seigneur riche, valeureux, et très-dévoué à Philippe: il avait conduit 2,500 hommes du Ponthieu et de ses domaines; il était un des plus vieux vassaux, et beau-frère du comte de Ponthieu, dont nous venons de parler. Les chroniques d'Abbeville racontent à son sujet un événement déplorable qui décolora le reste de sa vie. Thomas de Saint-Valeri avait épousé Édèle, fille de Jean I<sup>er</sup>, comte de Ponthieu. Un jour il allait, en 1189, rendre visite à son beau-

père, avec sa femme et une suite de quelques écuyers, lorsqu'il fut assailli par des bandits, qui le depouillèrent et assouvirent sur Édèle leur brutalité; après cet horrible événement, les deux époux continuèrent leur route vers le château de leur père, qui était un peu éloigné. Le vieux comte de Ponthieu, de mœurs sévères, apprit avec le plus grand désespoir les malheurs de sa fille; il dit à son gendre : « Partez pour Saint-Valeri, réunissez vos gens, courez après les bandits, votre injure ne peut être lavée que dans le sang, laissez-moi votre femme. » Thomas de Saint-Valeri obéit : quelques jours après, le comte de Ponthieu conduisit sa fille au Crotoi, et lui proposa une promenade sur mer; lorsque la barque fut à deux lieues de la côte, le vieux baron se leva, donna la bénédiction à sa fille, et d'une voix terrible, prononça cette sentence : « Dame de Dommart, recommandez votre ame au ciel, car il faut que votre mort efface incontinent la vergogne que votre malheur a faite à notre race. » D'après ses ordres, les matelots saisissent la victime, l'enferment dans un tonneau, et la précipitent dans les flots; heureusement un vaisseau hollandais aperçut ce tonneau porté par les vagues, et le recueillit; les gens de l'équipage trouvèrent Édèle qui n'avait

qu'un souffle de vie, elle découvrit sa condition; quelques jours après les matelots, cédant à ses prières, la mirent à terre sur la côte de Saint-Valeri, si connue des nautonniers. Édèle attendit qu'il fit nuit, et alla frapper ensuite à la porte du château de son mari, qui instruit déjà de l'action de son beau-père, pleurait la perte de sa femme; on juge bien que leur réunion dut être fort touchante; depuis lors, Thomas de Saint-Valeri vécut avec sa femme dans la plus entière continence (1). Deux ans avant cette catastrophe ils avaient eu une fille, Aliénor, qui fut leur seul enfant et qui épousa, en 1210, Robert *Gâte-Bled*, fils du comte de Dreux et frère du duc de Bretagne.

*Henri*, sire de Grand-Pré: il fut estimé de Philippe-Auguste; était vaillant guerrier et surtout *fin coutumier* (légiste). Tous les seigneurs ses voisins, les évêques et même le roi, le prenaient souvent pour arbitre dans leurs contestations. Ordile, fille du sire de Grand-Pré, épousa le sire de Joinville (l'historien).

*Adam*, vicomte de Melun: ce feudataire des-

(1) Histoire des Mayeurs d'Abbeville, 1641, in-4. Cet ouvrage fut fait par un moine fort savant nommé Ignace, qui le composa sur des pièces authentiques dont les originaux n'existent plus.

cevait, par les femmes, de Hugue Capet; on le regardait comme l'un des plus braves et des plus riches vassaux de la couronne. Il se signala en 1207 par une victoire qu'il remporta sur Emery VII, comte de Thouars, commandant les forces anglaises.

*Simon*, sire de Joinville : c'était le père de l'historien; il se montra le seigneur le plus intraitable de son temps; il eut de vifs démêlés avec les comtes de Champagne; il fallut souvent que le roi de France intervînt dans ces querelles.

*Henri*, comte de Bar, jeune prince brillant que la chronique de Flandres (Albéric) appelle *vir juvenis cetate, animo senex et formá venustus*; son neveu le duc de Lorraine, plus âgé que lui, servait dans l'armée des alliés.

*Barthelemi de Roye*, l'un des plus dévoués serviteurs de Philippe-Auguste: accompagna ce prince dans la conquête de la Normandie; il se distingua dans le cours de cette expédition, et principalement au siège de Rouen. Le roi, voulant récompenser ses services, le nomma, en 1209 chambrier de France.

Les autres bannerets les plus marquans étaient *Guillaume de Garlande*, allié à la famille des Montmorenci, possesseur de riches domaines dans la Brie; *Pierre de Mauvoisin*, *Gérard de*

*Trie* du Vexin, parent de Renaud, comte de Boulogne; *Étienne de Longchamps*, *Dieudonné Tristan* ou *Destaing*, *Guillaume Desbarres*, banneret picard déjà célèbre par ses exploits en Normandie; *Raoul de Clermont*, devenu seigneur de Nesles par son mariage avec l'héritière de cette maison; les deux *Mareuil* du Ponthieu et *Pierre de la Tourrette*, bannerets du pays Chartrain (1).

Après avoir parlé de tous ces preux, nous ne devons point passer sous silence le nom d'un personnage illustre qui, après Mathieu de Montmorenci, joua le plus beau rôle dans cette mémorable campagne : *Guérin*, né d'une famille obscure, originaire de Pont-St.-Maxence, s'était fait admettre fort jeune parmi les chevaliers hospitaliers de Jérusalem, ordre religieux et militaire; il fit en Palestine l'apprentissage de la guerre; doué d'une perspicacité précoce, il fut envoyé, à l'âge de vingt-huit ans, en 1188, vers le roi de France, dans les intérêts de son ordre; Philippe, démêlant dans le chevalier de précieuses qualités, le retint en France, le nomma

(1) Voyez, à la fin du volume, la liste en latin et en français de tous les chevaliers à bannière qui assistèrent à la bataille de Bouvines; la liste est faite par province.

conseiller-d'état en l'adjoignant au cardinal de Champagne, son premier ministre; et lorsqu'il partit pour la Terre-Sainte, en 1191, il laissa à sa mère la régence, et à Guérin le soin de diriger les affaires. Malgré ses fonctions administratives, ce ministre s'occupait toujours du militaire; la campagne de Normandie de 1205 et celle de 1206 se firent d'après ses plans. Philippe-Auguste choisit Guérin pour son ami de cœur comme Louis-le-Gros en avait fait à l'égard de Suger; il le nomma garde-des-sceaux et premier ministre après la mort du cardinal de Champagne; le roi voulait lui faire donner le chapeau comme à son prédécesseur, mais pour devenir prince de l'église romaine il fallait exercer préalablement l'épiscopat; Guérin fut nommé évêque de Senlis à la place de Geoffroy qui, ne pouvant continuer ses fonctions à cause de son énorme corpulence, se démit de son siège (1). Guérin n'était point encore sacré en 1214, aussi l'appelait-on *electus*, élu. Malgré ses hautes dignités, il se faisait appeler frère Guérin, et conservait pour le métier des armes une prédilection particulière; il portait toujours sur sa cote de mailles l'empreinte de la croix blanche, signe

(1) Gallia christiana, Ste-Marthe, in-f. t. x, p. 1045.

distinctif de l'ordre hospitalier de Jérusalem. Philippe-Auguste voulut que le prélat l'accompagnât dans la campagne qui allait s'ouvrir, et qu'il remplît auprès de lui les fonctions de major-général ; Guillaume-le-Breton dit qu'il était *le premier après le roi*. Quoique d'une humeur guerrière, Guérin différait d'opinion avec Philippe de Dreux, évêque de Beauvais ; il ne voulut pas servir dans la croisade des Albigeois, et il ne dépendit pas de lui que cette malheureuse querelle ne fût promptement terminée. Bien d'autres faits attestent la supériorité de sa raison.

Dix chapelains accompagnaient le roi dans ses voyages et dans ses guerres. Le premier chapelain, lors de la bataille de Bouvines, était ce Guillaume-le-Breton qui a laissé un poème latin intitulé *Phillipidos*, Phillipides, plus une chronique latine, qui est la continuation de celle de Rigord, son prédécesseur dans la charge de premier chapelain (1).

Le roi partit de Lille le 25 juillet, passa la Marque, et laissa une forte division au pont

(1) Les historiens modernes citent Rigord pour la bataille de Bouvines ; c'est une erreur ; Rigord, médecin et chapelain de Philippe-Auguste, commença à écrire en 1179, et mourut en 1209, cinq ans avant la bataille de Bouvines.



de Bouvines (1), deux lieues et demi sud - est de Lille et trois lieues sud-ouest de Tournai, point très-important, car la rivière était bordée de marais dont une partie existe encore, et qui formaient un obstacle invincible; la Marque a changé son cours, le lit a incliné vers la route de Lille; le pont existant en 1214 était en bois, et se trouvait cent pas plus rapproché de Cysoing; il avait fait beaucoup d'orages dans le mois qui précéda la bataille de Bouvines, de sorte que la Marque était fort enflée, quoique l'on fût au milieu de l'été.

Philippe-Auguste poussa jusqu'à Tournai; six mois auparavant il avait laissé une forte garnison dans cette place, mais le gouverneur, Érard de Montfaucon, gagné par Ferrand, ouvrit ses portes aux alliés. Les Flamands pénétrèrent dans l'intérieur et pillèrent plusieurs églises, ce qui irrita tellement les habitans, qu'ils se soulevèrent lorsqu'ils virent approcher l'avant-garde des Français, et forcèrent les soldats étrangers à baisser les ponts-levis; Philippe-Auguste arriva avec toute son armée; il avait suivi la route de

(1) Mézerai place Bouvines sur la Meuse, et fait jouer à ce fleuve un rôle dans cette circonstance; cependant la Meuse se trouve à plus de vingt lieues.

Bouvines, car le chemin direct de Lille à Tournai que l'on tient aujourd'hui n'existait pas alors; il fit son entrée dans Tournai aux acclamations de la population, qui était fort dévouée à la France, et que Philippe traita toujours avec distinction (1). Mathieu de Montmorenci et le comte de Saint-Paul avaient précédé le roi à la tête d'une forte division, et s'emparèrent des postes principaux, de manière à rester maîtres des passages de l'Escaut. L'intention de Philippe, en portant son quartier-général à Tournai, était de connaître la véritable position de l'ennemi, et d'éloigner de la France le théâtre de la guerre; il savait que l'empereur occupait déjà Valenciennes, mais il ignorait sur quel point il dirigerait toutes ses forces; dans la nuit du 26 au 27 juillet, ses espions l'informèrent que ce prince, ayant laissé ses bagages à Valenciennes, était arrivé le matin à Mortagne, petite ville située au confluent de la Scarpe et de l'Escaut, à

(1) On trouva en 1806, dans le jardin d'une maison de Tournai, une médaille d'or de grande dimension représentant Philippe-Auguste assis sur son trône; cette médaille se trouve aujourd'hui entre les mains de la famille de Wanderburk, habitant Bruxelles. On peut croire qu'elle fut donnée par Philippe-Auguste à la ville de Tournai pendant son séjour dans cette cité.

trois lieues sud-ouest de Tournai; un poste français occupait ce point intéressant, mais Érard de Montfaucon entraîna avec lui le commandant et la garnison de Mortagne, de manière que les alliés ne trouvèrent aucune résistance. Othon avait suivi la chaussée de Saint-Amand, en cotoyant la rive gauche de la Scarpe; il fit prendre position à son armée en avant de la ville, se fortifia dans ce lieu en annonçant l'intention d'y attendre la totalité de son armée, dont plusieurs divisions, qui marchaient sur ses flancs, n'avaient point encore fait leur jonction; à leur arrivée, il devait marcher sur Tournai pour enfermer dans cette place les Français et leur roi.

Aussitôt que Philippe eut recueilli ces renseignements il assembla le conseil, où furent appelés les grands vassaux et les principaux barons. Il y fut reconnu que la position de Tournai n'était pas tenable, mais on se partagea sur la question de savoir si on battrait en retraite vers Lille, ou si l'on irait droit à Mortagne attaquer l'empereur: c'était l'opinion particulière de Philippe, ce prince voulait aller fondre incontinent sur son rival, il devait trouver peu d'opposans parmi cette bouillante noblesse de France: en effet chacun se rangea de cet avis. Il ne s'agissait plus que de statuer sur

les moyens d'exécution, lorsque l'on introduisit, dans la salle du conseil, un émissaire envoyé secrètement par le duc de Brabant. Ce prince, entraîné trop légèrement dans la querelle de Ferrand, éprouvait du regret de se battre contre Philippe-Auguste, son beau-père, dont il estimait le caractère et dont il redoutait l'énergie; soit reste d'affection, soit désir de calmer le ressentiment du roi, il voulut lui prouver son dévouement en lui donnant un avis important; il lui fit dire par un clerc de sa maison qu'il n'eût pas à s'engager dans les chemins de Mortagne parce que le terrain n'était pas propre à la cavalerie, la principale force de l'armée française, et que les alliés avaient fortifié leur position de manière à faire échouer l'attaque le mieux combinée.

Des informations prises sur les localités vinrent donner plus de poids à cet avis bienveillant; le roi et son conseil abandonnèrent leur première résolution, et l'on décida de partir de très-bonne heure de Tournai et de gagner la plaine de Lille par le pont de Bouvines, afin d'engager les Impériaux à sortir de leur position et à les amener sur un terrain non coupé, dans lequel on pût se servir avec avantage de la cavalerie française plus nombreuse que celle des Allemands; on fit les dispositions néces-

saires pour mettre ce plan à exécution dans le plus court délai.

Le camp fut levé dans la nuit et l'armée se forma en colonne de marche par division ; les milices communales se trouvaient en tête avec l'oriflamme et précédées d'un corps de noblesse commandé par Mathieu de Montmorenci ; le reste de la noblesse , formant à peu près 18,000 hommes de cavalerie , devait servir d'arrière-garde et couvrir la marche de l'infanterie ; on se mit en route à cinq heures du matin , le roi cheminait avec ses clercs et ses chapelains sur le flanc des communes. Mais l'on n'avait pu cacher ces préparatifs de départ aux espions de Ferrand , qui allèrent en toute hâte annoncer à l'empereur l'intention que les Français avaient de gagner Lille ; et comme en courant , le trajet de Tournai à Mortagne pouvait se faire en moins de deux heures , Othon fut averti assez à temps pour prendre de nouvelles mesures ; il réunit les principaux alliés , et leur annonça que les Français , effrayés de l'approche de l'armée impériale , venaient de battre en retraite rapidement sur l'Artois , et qu'il fallait se mettre à leur poursuite sans perdre un seul instant ; cet avis fut accueilli avec transport , une joie imprudente régnait dans ce conseil sans que

le langage de la raison pût s'y faire entendre. Othon prononça un discours dans lequel l'animosité qu'il avait conçue contre Philippe parut dans toute sa force : « Jurez, dit-il, aux princes alliés, que si dans le cours de la campagne qui va s'ouvrir vous vous trouvez en présence de Philippe, vous ne lui ferez aucun quartier et que sa mort sera pour chacun de vous l'exploit le plus envié ; pour moi, je jure sur ce fer, ajouta-t-il en tirant son épée, de ne reparaître en Allemagne que lorsque je serai entré dans Paris et que j'y aurai fait le partage du royaume de France. »

Ces paroles exaltèrent tellement les esprits, que les princes coalisés ne voulurent pas attendre que l'on fût réuni dans la capitale des Gaules pour démembler l'empire des Francs, et l'on procéda aussitôt au partage, comme si la conquête en était déjà faite. Othon s'adjudgea le pays de Metz et une partie de la Champagne ; Ferrand, Paris et l'Ile-de-France ; Renaud, la Picardie ; Salisbury, le pays de Dreux ; le Palatin du Rhin, le Gatinois ; Hugues de Boves, la Brie ; Conrad de Spolette, le Beauvoisis ; le duc de Lorraine, la Touraine ; Hervé de Donzi, le Soissonnais ; on abandonnait au roi d'Angleterre la Normandie et toutes les provinces conquises

sur ce prince par Philippe-Auguste ; et comme Othon était excommunié et qu'il détestait le clergé, il voulait que l'on partageât tous les biens des abbayes entre les capitaines et les soldats. Cependant Renaud, comte de Boulogne, était loin d'avoir la même confiance, il laissa évaporer cette fougue et voulut éclairer les autres vassaux : « Soyez persuadés, leur dit-il, que si les Français quittent Tournai ce n'est pas pour fuir, et au lieu de ne songer qu'à les atteindre dans leur retraite, disposez-vous plutôt à les combattre de front ; ne doutez pas que pour les vaincre aussi facilement qu'on le dit, il faudrait les trouver plongés dans le sommeil et privés de leurs armes ; je pense qu'il faut se contenter de les suivre dans leur mouvement rétrograde et d'observer leur attitude sans chercher à engager une action générale. »

Albert, duc de Saxe, piqué d'entendre prodiguer des louanges aux Français, interrompit vivement le comte de Boulogne en objectant que les Français n'étaient point aussi redoutables qu'on voulait bien l'annoncer : « et bientôt, dit-il, mes Saxons leur apprendront à se battre, et le plus important c'est qu'ils ne nous échappent point. » — « Soyez sûr qu'il ne fuiront pas, reprit Renaud avec impétuosité ; je persite à

dire qu'il ne faut pas se presser pour engager l'action, voilà mon avis.» — « Cet avis est dicté par la crainte, » s'écria Hugues-de-Boves, ennemi de Renaud, quoique servant sous les mêmes enseignes ; cette apostrophe blessa singulièrement le comte de Boulogne. « La crainte ! répliqua-t-il en courroux ; nous verrons lequel de nous deux aura le plus de peur. » En disant ces mots il sort du conseil, fait monter à cheval ses hommes d'armes, et sans attendre aucun ordre, se met en marche en prenant la direction de Tournai (1).

Cependant les discours de Renaud avaient fait sensation sur l'esprit de l'empereur Othon, dont la faiblesse égalait la jactance ; il aurait suivi les conseils du comte de Boulogne si on lui en eût laissé le loisir ; mais, n'étant pas le maître d'en imposer aux passions tumultueuses de ses grands vassaux, il se vit obligé de suivre le mouvement.

L'armée alliée se forma en trois grandes colonnes qui marchèrent à la même hauteur ; celle du centre ne trouva point d'obstacle, mais les

(1) Le récit de cette scène se trouve fort au long dans la chronique de l'abbé de Senones. (Collection de Brial, tome xviii.)



deux autres s'avancèrent fort difficilement aux travers des bois du pays d'Orchies et de Tournai ; on laissa à Mortagne les varlets et les bagages ; toutefois, Othon n'oublia point d'amener quatre chariots chargés de cordes, lesquelles devaient servir à lier les chevaliers français que l'on allait prendre.

Des rapports successifs apprirent à l'empereur que Philippe était en tête des divisions d'avant-garde, et qu'il passerait le pont de Bouvines le premier : les propos des principaux chefs alliés confirmèrent Othon dans cette croyance ; dès lors le plan de la journée fut modifié, et l'on se décida à prendre en queue l'armée française, à lui faire éprouver ce jour même un échec notable, puis se mettre le lendemain à la poursuite de Philippe pour l'immoler au milieu de sa noblesse. Ces rapports manquaient d'exactitude, et l'ennemi s'abusa sur la situation des choses : Philippe était loin de reculer devant l'occasion de combattre, et s'il n'eût écouté que son humeur martiale il serait allé au-devant des Allemands ; la raison, puissante sur son ame, lui fit une loi de ne point s'exposer à un grand revers par trop de précipitation ; les espions l'instruisirent si bien, que deux heures après il sut ce qui se faisait à Mortagne, et même ce que l'on avait

dit dans le conseil ; il ordonna à Guérin et au vicomte de Melun de s'avancer dans le chemin de Mortagne avec 2,500 hommes de cavalerie , afin de découvrir un peu d'avance la marche de l'ennemi ; quant à lui , il s'arrêta à deux cents pas du pont de Bouvines pour voir filer les troupes : Guérin et le vicomte de Melun ne furent pas long-temps sans apercevoir les alliés ; l'empereur s'avancait difficilement au travers d'un pays de tourbière , coupé par de petits ruisseaux ; son armée avait bannières déployées comme pour commencer l'action ; la cavalerie brabançonne marchait en tête avec le comte de Boulogne : si Othon fût parti quelques heures plus tôt il serait venu tomber au milieu de la colonne de Philippe , car le chemin de Mortagne coupait à angle droit celui de Tournai : Guérin n'eut pas plus tôt aperçu ces épaisses divisions qui s'étendaient à perte de vue dans le pays de Mortagne , que , laissant le vicomte de Melun à l'embouchure de la chaussée avec la cavalerie , il revint en toute hâte auprès de Philippe pour lui faire son rapport.

Guérin trouva le roi assis sous un frêne , désarmé , la tête nue et même un peu assoupi (1) ;

(1) Toutes les chroniques.

la chaleur commençait à se faire sentir fortement; le monarque ne fut point troublé de ce qu'on vint lui apprendre, et il ne changea point de résolution; il laissa les milices passer le pont de Bouvines, en ordonnant à Mathieu de Montmorenci de suivre la chaussée de Lille; Guérin fit déployer en ligne parallèlement à la Marque les troupes de la noblesse formant à peu près 18,000 hommes tous à cheval, afin de masquer et de protéger à la fois la marche de l'infanterie; un chevalier envoyé par le vicomte de Melun vint annoncer que l'armée impériale, abandonnant le dessein de s'engager dans la plaine de Bouvines, venait de faire un mouvement sur son flanc droit pour prendre la direction de Tournai : en effet, à la hauteur de Vèze l'ennemi avait trouvé des obstacles qui l'obligèrent d'obliquer; il avait essayé inutilement de percer au travers du pays d'Orchies pour arriver à la Marque sans faire aucun détour, et couper ainsi la retraite aux Français : deux divisions engagées dans ces bois ne purent opérer leur jonction avec le corps principal; ce nouvel avis engagea Philippe à presser le passage du pont, bien persuadé qu'il n'y aurait pas d'engagement ce jour-là, 27 juillet (dimanche), parce que dans les mœurs du temps il était de règle de ne point combattre

un jour sanctifié; l'arrivée d'un nouveau messager lui prouva qu'il avait mal calculé; un second chevalier de la division du vicomte de Melun, accouru à toute bride, annonça au roi que la cavalerie flamande et allemande en était venue aux mains avec l'arrière-garde française, et que le vicomte de Melun s'était vu obligé de se replier sur le gros de l'armée pour ne pas être accablé; à cette nouvelle Philippe se lève, va droit à sa noblesse, en criant d'une voix éclatante : *aux armes, barons, aux armes*; il réunit aussitôt autour de lui les principaux vassaux, et met en délibération ce que l'on doit faire; le duc de Bourgogne fut d'avis de passer la Marque avec toute l'armée, de couper le pont de Bouvines, et d'aller attendre l'ennemi dans les plaines de Lens; la majorité des barons adopta cette opinion, mais Philippe-Auguste, Guérin, et surtout Pierre de Courtenai, s'y opposèrent en objectant que les alliés ne leur donneraient pas le temps d'exécuter ce mouvement, et qu'il valait mieux présenter à l'ennemi une ligne de bataille pour le contenir; que dans cette position on serait à même d'effectuer la retraite pendant la nuit.

Cette opinion prévalut, et Philippe envoya incontinent l'ordre à Montmorenci de revenir sur

ses pas, et de repasser la Marque avec les milices et l'oriflamme. De son côté, Guérin rangea en bataille la cavalerie en la formant sur son arrière-garde qui venait de se replier; toutes les chroniques s'accordent sur ce point, que Guérin dit aux nobles, en les plaçant sur huit lignes simples: « Il faut que dans ce jour tout homme d'armes puisse voir l'ennemi; et d'ailleurs, il n'est pas juste que l'un serve de bouclier à l'autre. » Ce discours ferait croire qu'il disposa les lignes à rangs ouverts; ce prélat chevalier avait l'instinct de la guerre; doué d'un bel organe (*voce clarissimâ*), il transmettait ses commandemens avec rapidité; pendant qu'il faisait les dispositions matérielles, en général expérimenté, le roi ne négligeait rien pour exalter le moral de ses soldats; il se plaça au centre de la ligne; il réunit les principaux vassaux, les entretint de l'honneur de la France, des intérêts de la patrie; ces mots faisaient alors bouillonner le sang dans les veines des Français: il fallait songer à un soin bien important, celui de choisir un chevalier pour porter la bannière royale, qu'il ne faut pas confondre avec l'oriflamme. Nous avons dit que pendant les marches un chapelain la portait suspendue au cou, mais on la déployait au moment du combat; il fallait donc

la confier à un brave, car cet étendard précédait le roi, qui s'enfonçait toujours dans la mêlée; ce choix se faisait sur le terrain (1).

Philippe cherchait à qui il devait donner la charge honorable de porte-bannière, lorsque le duc de Bourgogne lui dit : « J'ai dans ma chevauchée un chevalier nommé Galon de Montigni, pauvre mais valeureux (pas riche hors d'avoir mais riche de proëce); il a engagé son dernier morceau de terre pour se procurer des armes neuves et un bon dextrier propre à faire cette campagne. » Le roi agréa Galon de Montigni, qui sortit aussitôt des rangs des nobles bourguignons. « Je te confie, avec l'étendard royal, dit le monarque au chevalier, l'honneur de la couronne. » Le preux reçut avec respect le précieux dépôt : « Quelle sera ma tâche au milieu des combats? » demanda-t-il. — « Elle se bornera à te tenir constamment devant moi sans concevoir la moindre crainte, quelque pressant que paraisse le danger. » — « Rien n'est plus facile, reprit le guerrier; cependant, je vois à sa couleur rouge que la bannière est altérée de

(1) Cette coutume changea le siècle suivant, et sous Charles VI la bannière royale restait toujours entre les mains du chevalier choisi à cet effet en entrant en campagne.

sang humain, et je pense qu'avec l'aide de Dieu, je pourrai aujourd'hui lui faire éteindre sa soif dans le sang ennemi (1). » Cette heureuse repartie courut bientôt dans tous les rangs, et transporta ces preux de France, qui frémissaient d'impatience à la seule idée de combattre. Philippe, que ces dispositions martiales flattaient si bien, sut les entretenir par ses actions ; il fit placer à terre, au milieu du groupe qui l'entourait, un vaste bassin d'argent ; y fit verser du vin et couper des tranches de pain ; il en prit une, et dit : « Amis, voici peut-être le dernier repas que je ferai ; je n'invite à le partager avec moi que ceux qui sont bien décidés à partager également mon sort, qui est de vaincre ou de périr. » A peine lui laissa-t-on le temps de prononcer la phrase ; tous les preux se précipitèrent sur le bassin d'argent et le vidèrent en un instant ; dans ce moment des tourbillons de poussière annoncèrent l'approche de l'ennemi ; à cette vue Philippe-Auguste quitta ses vassaux ; et, suivi de ses chapelains, il entra dans une

(1) Sed ut video quia auriflamma ista humanum sitit sanguinem, Deo mihi vires præstante, hodie eam sanguine adversariorum potabo. (Chronica Senoniensis. Brial, t. XVIII, p. 68.)

petite chapelle consacrée à saint Pierre (1), qui se trouvait, quelques pas en arrière de son aile droite, sur une légère éminence; il fit une courte prière, et en sortant de la chapelle il sauta légèrement à cheval, et s'élança vigoureusement dans la plaine pour aller se placer au centre de la ligne « aussi gai, dit la chronique, que s'il eût été aux noces, » *lætus ceu nuptiale convivium peteret.*

L'empereur Othon ne montrait pas la même confiance que Philippe; sa principale colonne ayant débouché sur le chemin de Tournai, fut attaquée avec impétuosité par le vicomte de Melun; la cavalerie allemande fut obligée de se déployer pour repousser les Français; ceux-ci, contraints de céder à la supériorité du nombre se replièrent vivement sur le gros de l'armée; cette escarmouche ayant retardé la marche des Impériaux, donna le temps à Guérin de faire les dispositions convenables. Othon arriva dans la plaine avec la cavalerie, et fut singulièrement surpris lorsqu'il découvrit cette ligne de noblesse semblable à un mur de fer; il put même

(1) Cette chapelle n'existe plus depuis trois siècles; mais les habitans du pays assurent que l'église actuelle de Bouvines fut bâtie sur son emplacement.



distinguer au centre Philippe-Auguste, qu'on disait avoir passé le premier le pont de Bouvines : « Voilà donc ces Français qui selon vous étaient en pleine retraite ? dit l'empereur aux généraux alliés ; voyez au milieu d'eux leur roi que l'on m'assurait être sous les murs de Lille. » Dans ce moment un chevalier français traversa rapidement la plaine, et apporta à Othon un message de la part de Philippe qui demandait de remettre le combat au lendemain, regardant comme un sacrilège de combattre le dimanche ; avant même que l'empereur eût dit un mot de sa réponse, les princes alliés s'écrièrent brusquement que c'était une ruse, que Philippe ne demandait un jour de retard que pour avoir le temps de passer la Marque pendant la nuit et s'échapper par le pays de Sens ; ainsi, au milieu d'un tumulte inexprimable, on répondit que le roi eût à se tenir prêt à combattre. Il est à propos de faire observer que, dans le moyen âge, les lois de la guerre prescrivaient de ne jamais attaquer l'ennemi à l'improviste (excepté les infidèles), et de lui donner le temps de faire les dispositions nécessaires à sa défense ; c'est ainsi qu'on peut expliquer comment les alliés laissèrent échapper l'occasion d'accabler les Français au milieu de la confusion

qu'amène toujours le passage d'une rivière (1).

Othon, en quittant la chaussée de Mortagne, dut nécessairement déployer sa colonne en ligne, en faisant *un à gauche en bataille*, car Renaud, qui était en tête, se trouva former l'aile droite; dans ce moment ce seigneur s'approcha de Hugues de Boves, qui l'avait accusé de pusillanimité quelques heures auparavant : « Nous voilà maintenant, lui dit-il, sur le champ de bataille, que selon toi je voulais éviter; nous allons voir lequel de nous deux le quittera le plus tôt; je pense que tu pourrais bien l'abandonner en fuyant; pour moi, je jure d'y rester mort ou victorieux. » En disant ces mots il alla joindre la tête de l'aile droite afin de presser la formation des lignes, car il fallait beaucoup de soin et bien du temps pour ranger une armée aussi forte que celle d'Othon; les alliés étaient entrés en campagne avec 150,000 hommes, mais

(1) Nous dirons aussi que l'horizon n'étant pas obscurci par des tourbillons de fumée comme de nos jours, les hommes se voyaient mieux et de plus près; de là ces rencontres entre les héros de la fable, entre les paladins de l'histoire, et même entre les monarques; rencontres, défis, discours qui nous paraissent tenir de la fiction quand nous comparons la manière de combattre d'alors à celle d'aujourd'hui.

ils avaient laissé deux forts détachemens à Valenciennes et à Mortagne, deux autres divisions, formant ensemble 20,000 hommes, s'étaient égarées dans les bois d'Orchies, de sorte que l'empereur avait avec lui 100,000 combattans; cependant il avait encore sur les Français une supériorité numérique bien notable; mais son armée, formée d'étrangers amalgamés, manquait d'ensemble.

Avant d'aller prendre leur place respective dans la ligne de bataille, les principaux chefs alliés, à l'exception de Renaud, se réunirent autour d'Othon, et jurèrent de nouveau de ne point faire quartier à Philippe, de s'attacher à sa personne et de ne l'abandonner que lorsqu'ils l'auraient vu mort; bien plus, Othon choisit parmi ses Allemands cinquante hommes déterminés qui promirent de percer à travers la foule des combattans et de massacrer le roi de France au milieu des siens. Malheureusement pour les princes alliés, la haine violente qu'ils portaient à Philippe ne pouvait pas leur tenir lieu d'habileté, ils ne cessaient de commettre des fautes; ils venaient d'en faire une qui devait leur être très-préjudiciable : on a vu que l'armée impériale, en débouchant dans la plaine de Cysoing, s'était formée à gauche en bataille; elle eut alors

le visage tourné au midi, et les soldats ne pouvaient éviter d'avoir le soleil dans les yeux pendant toute l'action, car l'on était en juillet, le mois le plus chaud de l'année, et à peine avait-on atteint la onzième heure de la journée, par conséquent le soleil devait encore darder avec force pendant cinq heures; cet inconvénient était grave à une époque où les hommes s'abordaient corps à corps, les alliés y auraient remédié en prenant leur front dans un sens oblique, mais la règle générale dans ce siècle voulait que l'on opposât ligne contre ligne et d'une manière symétrique.

Le comte de Boulogne, qui avait débouché le premier dans la plaine avec sa cavalerie, devint naturellement l'aile droite, et servit de base à la formation de toute l'armée (1); il avait avec lui des masses d'infanterie brabançonne et anglaise, divisées en bataillons ronds qui devaient résister à la cavalerie, en présentant un triple rang de lances, ce qui est la véritable figure du porc-épic; quoique fort grand, Renaud voulait

(1) Meyer et Buzelin placent le comte de Boulogne à l'aile gauche, mais les chroniques contemporaines, et principalement celle de Guillaume-le-Breton, le mettent à la droite, et les détails de l'action prouvent que ces derniers ont raison.

le paraître davantage; il ajouta à son heaume des barbes de baleine. Othon se mit au centre, formé d'infanterie divisée en bataillons carrés, et dont les soldats étaient accoutumés à se battre au milieu des chevaux; les Allemands avaient pour arme principale une lance dont le fer se terminait par un double crochet qu'ils introduisaient dans l'armure du cavalier, ils le désarçonnaient et l'entraînaient à terre en tirant vivement à eux; ils avaient conservé plusieurs anciennes formations des Romains, notamment le *coin*, *cuneus*; c'était un corps formé sur une profondeur considérable, dont le front, très-étroit d'abord s'élargissait progressivement vers la base; les Romains le tenaient des Grecs, et s'en servaient pour enfoncer les lignes; toutes les chroniques signalent cette formation, qu'elles appellent le *triangle*, comme elles appellent *eschelle*, *scalla*, chaque section commandée par un vassal ou un chevalier; la section d'infanterie allemande avait une enseigne surmontée de l'aigle romaine, désignée dans le moyen âge sous le nom d'*alarions*. Albert duc de Saxe occupait avec seize mille des siens les dernières lignes du centre. Othon se plaça sur le troisième rang; il était revêtu des habits impériaux, et avait fait mettre devant lui un char attelé de quatre che-

vaux blancs couverts de magnifiques draperies, et dans ce char était planté sur un pal haut de vingt pieds l'étendard de l'empire germanique; le fer de la lance se terminait par un aigle déployant ses ailes et terrassant un dragon, emblème anticipé d'une victoire que le prince allemand regardait comme assurée; beaucoup de chroniques font une description pompeuse de ce char et de ces deux figures, mais le manuscrit de Tramecourt dit que ce groupe, de fort mauvais goût, était loin d'égaliser ce que les Français faisaient alors en sculpture et en dorure : huit cents gendarmes du pays de Brunsvick, commandés par le baron Ostermal, servaient de garde particulière à l'empereur et à l'aigle. Othon, persuadé qu'avec la multitude de soldats qu'il traînait à sa suite, il envelopperait aisément l'armée française, regarda comme inutile de former un corps de réserve, chose que les Allemands n'oubliaient jamais de faire, car c'était le grand principe de la tactique romaine, dont ils avaient plus de tradition que les autres peuples. Othon excommunié, rejeté de l'Église, affectait l'impiété; il s'abstint de faire dire des prières pendant que l'on rangeait l'armée, comme cela se pratiquait au moment du combat; la plupart des principaux alliés avaient également encouru la colère

du Saint-Siège. Philippe-Auguste sut mettre merveilleusement à profit l'excommunication qui pesait sur Othon et l'obstination que les princes alliés mettaient à vouloir combattre un dimanche; le roi parcourait toutes les lignes, et comme les rangs étaient ouverts il pouvait passer partout, se faire voir aux troupes et se faire entendre; on sait quel pouvoir magique les paroles d'un chef ont sur l'esprit des soldats dans ces momens solennels; Philippe disait aux nobles: « Vous avez à défendre aujourd'hui votre honneur, votre patrie, et la couronne de France; n'ayez point de répugnance à combattre un dimanche, car on vient nous attaquer, et le ciel se servira de nos bras pour frapper des impies qui ne craignent pas de profaner un jour consacré à la prière. » Il disait aux communes: « Le ciel nous livre des hérétiques, des excommuniés; vous voyez, ils viennent à nous, ce ne sera pas vous qui combattrez, ce sera Dieu lui-même qui lancera les traits; et dans ce moment, à cette heure même vos femmes, vos filles et tous vos parens sont réunis dans les églises de France et prient Dieu pour le succès de nos armes. » Aucun autre langage ne pouvait être plus propre à échauffer les cœurs à une époque où les hommes tenaient si fortement aux principes religieux.

Pendant que Philippe s'acquittait si bien du rôle de roi en exaltant l'esprit des Français, Guérin remplissait avec une grande habileté l'office de général en chef. Au fur et à mesure qu'une division d'infanterie communale avait repassé le pont de Bouvines, il la faisait couler par demi-peloton entre les intervalles de la cavalerie; les chroniques précisent si bien ce mouvement, qu'on ne peut douter que ce ne fût le passage des lignes bien circonstancié: de cette manière, la cavalerie de la noblesse devint seconde ligne, à l'exception des deux extrémités, qui furent occupées en saillie par les ribauds et les gendarmes de Bourgogne d'un côté, et les gendarmes picards de l'autre; l'ordre de bataille représentait ainsi une espèce de croissant; Guérin voulait-il imiter en cela les Turcs contre qui il avait long-temps fait la guerre, et dont la tactique passait pour être supérieure à celle des autres peuples? Le front des Français s'étendait d'abord sur un développement de 2,040 pas; mais Guérin l'élargit progressivement au moyen de l'arrivée des communes, ce qui empêcha les impériaux de déborder la gauche, car l'ennemi chercha long-temps à filer entre les Français et la Marque: l'armée de Philippe occupait des champs de blé prêt à être coupé, et celle des alliés un terrain vague en grande



partie. Le duc de Bourgogne prit le commandement de l'aile droite, formée des nobles de Bourgogne, de Champagne, du Soissonnais, et des milices communales de ces provinces; ce grand vassal avait avec lui le comte de Saint-Paul et le sire de Beaumont; ils se trouvaient ainsi opposés à Ferrand comte de Flandres; la place de Mathieu de Montmorenci était aussi marquée à la droite, mais il arriva un des derniers sur le terrain, il ne put venir l'occuper au commencement de l'action.

Le comte de Dreux reçut le commandement de l'aile gauche, quoique sa réputation de valeur fût bien équivoque, mais il était prince du sang royal, et d'ailleurs le roi lui donna pour lieutenant le vaillant évêque de Beauvais et les deux Mareuil; le comte de Dreux avait sous ses ordres les nobles et les communales de Picardie et 3,000 Bretons commandés par les sires de Chateaubriand, de Vitré, de Château-Girons et de Beaumanoir. Philippe-Auguste se mit au centre, dans un endroit où le terrain était bombé, derrière les deux premières lignes des milices de l'Ile-de-France et de la Normandie, commandées par le sire de Nesles et le sire de Couci; il avait choisi vingt-quatre preux pour sa garde particulière; les principaux étaient Sargine, Diendoné,

Destaing ou Tristan, Guillaume des Barres, Rouvrai, Étienne de Long-Champs, Guillaume de Garlande, Gérard de Trie, et le jeune comte de Bar; Galon de Montigni, monté sur un haut dextrier, et tenant la bannière royale, se plaça immédiatement avant le monarque; le terrain sur lequel l'action allait se passer s'étendait sur un plan incliné du sud au nord, il n'existait entre les deux armées aucun obstacle intermédiaire; nous devons faire observer que les Français avaient pris une position fort périlleuse; car ayant derrière eux la Marque et des marais, ils n'avaient pour retraite, en cas de revers, que le pont de Bouvines fort étroit, construit en bois et fort peu solide; Philippe-Auguste voulait d'abord qu'on le coupât, afin d'ôter à ses troupes toute idée de retraite; mais il changea d'avis, et il plaça même à ce poste, afin de le défendre, la compagnie des sergens d'armes qu'il avait formée en Palestine pour sa garde particulière.

Il était dix heures du matin lorsque l'empereur Othon déboucha dans la plaine de Cysoing; il passa deux heures à se développer et à ranger son armée en bataille; enfin, vers midi, une vive rumeur se manifesta au centre des Allemands; Philippe savait que ces peuples avaient coutume de pousser des grands cris au moment du com-

bat; et pour couvrir ces clameurs, qui pouvaient effrayer les milices, il ordonna aux trompettes de sonner toutes à la fois, et lui-même dominant l'armée du haut de son grand dextrier, étendit la main en signe de croix, donna la bénédiction aux guerriers prosternés; Guillaume-le-Breton et les autres chapelains entonnèrent les cantiques sacrés, et le combat commença.

Suivant leur coutume, les Français attaquèrent les premiers; le duc de Bourgogne lança sur les gendarmes nobles de Flandres les ribauds, bien distincts des chevaliers à cause de leur armure incomplète; aussi les gendarmes flamands, indignés qu'on les fit attaquer par des vilains, dédaignèrent de faire le coup de lance avec eux, se bornant à tuer les chevaux sans vouloir toucher aux hommes; les ribauds démontés se jetèrent à pied dans les rangs ennemis, et y portèrent le désordre en coupant avec leurs dagues les jarrets des dextriers; mais ce désordre fut bientôt réparé, et les chefs principaux des Flamands, Jean Guistall, Gilles de Saint-Aldégonde, Jean Buridand et Eustache de Malines, se précipitèrent sur les nobles de Champagne commandés par le sire de Saint-Remi, et qui présentaient en seconde ligne un front impénétrable aux coups; les Flamands furent repoussés, battus; la plupart

d'entre eux tombèrent au pouvoir des Français, notamment Guistall et Buridand; Pierre d'Henin, sénéchal de Hainaut, Gilles de Saint-Aldegonde, Pierre de Béthune et le palatin d'Harsbruck éprouvèrent un peu plus tard le même sort, après avoir fait des traits de valeur remarquables; Raso-Gauvin, châtelain de Termonde, fut tué avec ses trois fils; Eustache de Malines, ralliant les gendarmes, revient à la charge en criant, à *mort les Français*; mais ceux-ci repoussent encore cette attaque, et un chevalier fort grand se jette sur Eustache de Malines, le prend par le heaume, déboucle sa cuirasse, et lui enfonce son épée dans le flanc en disant : *Reçois la mort que tu voulais nous donner*. Cet avantage remporté au début de l'action inspira aux Français une ardeur surnaturelle; le comte de Saint-Paul, profitant habilement de cette disposition, s'avança avec ses hommes d'armes contre l'aile gauche ennemie déjà entamée; il savait qu'on soupçonnait sa fidélité : « Allons, dit-il, montrons aujourd'hui que je suis un bon traître. » Et il se précipita sur les gendarmes hollandais, qui appuyaient les Flamands, et les renversa; Michel de Harmes, commandant cette troupe, tomba avec son cheval atteint d'un coup de pique qui le traversa de part en part et le cloua sur sa selle; Guillaume

comte de Hollande, s'étant avancé avec les dernières troupes hollandaises pour secourir les siens, fut battu et pris par le valeureux comte de Saint-Paul. Ferrand voyant cette déroute, se mit en mouvement avec toute la gauche, et l'engagement devint général sur ce point; le comte de Flandres, animé de fureur, pousse à son tour les Français, regagne le terrain perdu, et d'après le plan arrêté entre les chefs alliés, il cherche à obliquer sur le centre afin de faire sa jonction avec Othon et d'écraser Philippe, qui n'avait pas encore été abordé; Ferrand aurait effectué ce mouvement important sans l'arrivée de Mathieu de Montmorenci; ce preux ayant repassé le pont de Bouvines avec l'extrême avant-garde, composée des nobles de l'Ile-de-France, accourut à la droite, qui était le plus près de lui, et ralliant sur son passage les milices de Corbie, de Beauvais et de Laon, il forma avec ses forces une colonne serrée, et arriva au moment où le duc de Bourgogne pliait devant les Flamands; ce prince, fort replet, venait d'être jeté à terre; on lui avait même pris son destrier richement caparaçonné. Mathieu le releva, et lui donna un autre cheval; il fond ensuite sur l'ennemi avec une telle impétuosité, que rien ne peut l'arrêter; la chronique de Tramecourt nous le représente

monté sur un grand coursier, tenant un fossart (un large sabre) et commandant à la victoire ; il fut dignement secondé par le vicomte de Melun et Arnoul de Guines ; les Flamands, obligés de reculer, forment une troisième fois leurs escadrons et reviennent à la charge ; le combat recommence avec un nouvel acharnement ; le comte de Saint-Paul reconnaît dans la mêlée un chevalier de sa maison qui seul tenait tête à une foule d'assaillans ; à cette vue, Hugues se courbe sur l'encolure de son cheval et serre les éperons ; le cheval s'enlève, renverse tout sur son passage et tombe au milieu du groupe des Flamands ; alors le comte se met droit sur ses étriers, et de sa redoutable épée il frappe les plus acharnés et délivre son chevalier ; il reçut dans ses armes quantité de coups de lance, mais la trempe de l'acier était tellement supérieure, que la cuirasse de mailles ne put être traversée ; elle fut faussée en douze endroits ; la maison de Saint-Paul a conservé long-temps cette cuirasse.

Cependant, le duc de Bourgogne ne pouvait se consoler que son cheval fût resté entre les mains des Flamands ; il rallie ses hommes d'armes, et se joint à Mathieu, qui tenait toujours en échec la gauche de l'ennemi. Guérin avait vu fléchir la droite des Français ; il guide vers ce

point des renforts tirés du centre, à l'aide desquels Montmorenci parvient à redresser l'aile droite, regagne tout le terrain perdu, et, à la suite de plusieurs charges brillantes, il perce la ligne ennemie; le jeune Roberoi, un des bacheliers de sa maison, traversa seul deux fois les épais bataillons des Flamands, et ouvrit ainsi un passage aux Français, qui s'y précipitèrent avec leur furie accoutumée. L'avantage remporté par Mathieu de Montmorenci fut le premier indice de la victoire; il rendit impossible la jonction d'Othon et de Ferrand; ce dernier, privé de ses plus braves soldats tués sous ses yeux, fut abordé corps à corps par les nobles de l'Ile-de-France, deux fois il fut jeté à terre, deux fois il se releva plus terrible encore; enfin, entouré de toute part, atteint de plusieurs blessures graves, dépouillé de toute son armure, il tombe une troisième fois, et reste au pouvoir de la chevauchée de Montmorenci; la prise de Ferrand fit pousser aux Français des cris de joie: malgré la perte de leur chef, les Flamands ne prirent point la fuite, ils reculèrent lentement vers le duc de Brabant; mais ce prince, chargé de les appuyer, abandonna le combat et détermina le premier le mouvement de retraite. L'habile Guérin, dont le coup d'œil rapide embrassait

toute la scène, fit suivre les Flamands par les milices du Vermandois, afin de ne pas leur laisser la faculté de se bien rallier; en même temps il envoya Mathieu de Montmorenci et le gros de l'aile droite au secours de Philippe, qui était aux prises avec tout le centre des alliés : Mathieu arriva au moment où le roi courait le danger le plus imminent. Othon avait poussé contre Philippe des masses énormes d'infanterie allemande, la meilleure de l'Europe; les premières lignes de milice française furent brisées par ce choc; elles se redressèrent, et soutinrent cette attaque avec une opiniâtreté fort remarquable; mais enfin, accablées par le nombre, ces communales furent obligées de battre en retraite, et s'échappèrent au travers des divisions de la cavalerie noble; alors le roi, se trouvant à découvert, fut abordé par les Allemands, que les hommes d'armes ne purent arrêter : les vingt-quatre chevaliers commis à la garde du monarque, opposèrent long-temps une résistance héroïque. Étienne de Longchamps, qui combattait devant la tête du cheval de Philippe, reçut plusieurs coups d'épée qui, pénétrant par les ouvertures de son casque, lui percèrent les yeux et le crâne; il tomba tout armé : la secousse fut telle, que la cervelle s'épancha



par les trous de la visière. Peu à peu le cercle se retrécissait autour de Philippe, et l'acharnement des assaillans ne pouvait être comparé qu'à la vigueur de ceux qui le défendaient ; un soldat à pied, du pays de Brunswick, parvient à se glisser entre les chevaux, frappe le roi avec une demi-lance ; l'arme s'engage entre la visière et le collier du roi, et comme la lance formait un crampon, le soldat, à force de tirer, désarçonne le monarque et l'entraîne à terre ; alors une foule d'ennemis se jetèrent sur le prince, qui n'avait pour le défendre que quelques chevaliers ; Rouvrai, Tristan, Sargines, Garlande, le jeune comte de Bar, lui firent un rempart de leurs corps, mais des flots de combattans les écartaient ou les abattaient. Philippe était foulé aux pieds des chevaux ; Galon de Montigni, resté auprès de lui, d'un bras agitait le bannière royale, pour avertir l'armée du danger que courait le prince, et de l'autre écartait à coups d'épée ceux qui osaient approcher ; ce vaillant guerrier fut quelques instans seul pour défendre son roi et l'étendard de la patrie ; dans ce moment critique apparaît Renaud, comte de Boulogne ; ce vassal avait pénétré dans le centre des Français, en faisant un mouvement brusque sur son flanc gauche ; guidé, soit par la

haine qu'il portait au roi, soit par le désir de se signaler, il abandonna ses escadrons, s'enfonça dans la mêlée, et arriva sur Philippe la lance en arrêt; mais à la vue de ce prince, son ancien bienfaiteur, qui se défendait avec peine contre une multitude d'ennemis, il fut saisi d'un frémissement involontaire, il tourna bride, et regagna l'aile droite, en portant ses redoutables coups sur des ennemis plus obscurs; la retraite de Renaud changea la situation des affaires, c'est alors que Montmorenci arriva; stimulé par les mouvemens précipités de la bannière royale, qui lui annonçaient le danger du roi, il serre les rangs, forme de ses chevaliers une épaisse colonne, prend à revers l'infanterie allemande, la renverse, et dégage le monarque. Guillaume Desbarres, attiré également par les oscillations de la bannière royale, arrive en même temps; il s'était arraché de la mêlée pour presser la marche des milices qui repassaient le pont de Bouvines; la jonction de ces deux chefs permit à Philippe de reprendre l'offensive; Destaing lui donna son cheval, et arracha des mains des Allemands le bouclier qu'ils avaient enlevé au roi de France.

Philippe sut mettre à profit cette impétuosité française, souvent aveugle, mais toujours redoutable; il fondit avec sa noblesse sur le corps

de bataille de l'empereur; Pierre de Mauvoisin s'élança le premier dans les rangs de l'infanterie allemande; et comme il était d'une taille colossale, il s'ouvrit un chemin en prenant les lances dans ses mains; il se jeta dans cette ouverture et entraîna avec lui une foule de chevaliers; ils parvinrent ainsi au centre de la troisième ligne, où se tenait Othon; dès le premier choc l'empereur est culbuté, son cheval est tué sous lui, et le prince est renversé; le baron Ostermall, commandant la garde du monarque, lui donne son propre cheval et veut le défendre contre ces hardis assaillans, mais Ostermall tombe percé de coups sous les roues du char impérial; Othon se trouve à son tour dans le plus grand danger; un chevalier picard, nommé Gérard de Trie, se précipite sur lui et cherche à le percer de sa dague; mais les pièces de l'armure sont si bien jointes qu'il ne peut trouver une ouverture. Ces jeunes preux, qui venaient de sauver leur roi, voulaient tous avoir la gloire de faire prisonnier un empereur; les plus ardens sont Mauvoisin, Sargines, Gérard, Garlande, et le comte de Bar; la querelle qui s'éleva entre eux devint le salut d'Othon en lui donnant le temps de s'échapper de leurs mains, et de fuir en gagnant la plaine. Guillaume Desbarres se trouva sur le

passage de ce prince ; son cheval venait d'être tué ; il arrête par la bride celui de l'empereur, et comme ce chevalier était fort grand, il saisit le monarque à bras-le-corps, et pensait l'entraîner à terre, mais le cheval ayant reçu au même instant un coup d'épée dans l'œil, fit un effort extraordinaire et enleva son maître ; l'intrépide Français, quoique armé pesamment, le suivit à pied au milieu des escadrons alliés ; il se vit bientôt entouré, et allait être victime de son audacieuse valeur, lorsqu'il fut dégagé par le sire de Couci, qui conduisait les milices de Laon.

Othon, blessé gravement à la tête et au bras droit, abandonna précipitamment le champ de bataille, quoiqu'il eût pu trouver un refuge dans les dernières lignes allemandes ; celles-ci, voyant le monarque éperdu cherchant son salut dans la fuite, durent être ébranlées par cet exemple ; Albert, duc de Saxe, malgré la jactance qu'il avait fait paraître dans le conseil, se battit mollement, et, ne songeant pas à la gloire, il détermina son mouvement de retraite avec les 16,000 hommes formant les dernières lignes. Mathieu de Montmorenci se mit alors à le pousser, afin d'empêcher les Saxons de revenir sur leurs pas ; en effet, leur nombre était tel qu'ils auraient pu recommencer l'action avec quelques

chances de succès; mais le héros français les harcela sans cesse et les entama plusieurs fois; il se battit long-temps contre eux loin du premier champ de bataille, et prit de sa main douze enseignes surmontées de l'aigle impériale: la défaite du centre et la retraite des Saxons avaient laissé à découvert les deux ailes, qui se trouvaient ainsi isolées; elles furent tournées entièrement; et cependant, quoique enveloppées et privées de leurs chefs, elles voulaient encore disputer la victoire, mais il n'existait entre elles ni ensemble ni liaison; l'aile gauche, qui avait perdu le plus de monde, dont le commandant supérieur, Ferrand, venait de tomber au pouvoir des Français, se trouvait dans une désorganisation totale; le roi chargea Thomas de Saint-Valeri et le sire de Mareuil d'achever sa défaite avec les milices de Ponthieu et quelques troupes de noblesse; quant à lui, il tourna tous ses efforts contre Renaud, qui résistait toujours avec l'aile droite, laquelle avait conservé son terrain; les soldats anglais, excellente troupe réglée, avaient opposé une impassible raideur à la fougue des Français; depuis trois heures que durait l'action ils n'avaient point reculé d'un seul pas; le sire de Nesle, qui voulut charger sur eux, tomba criblé de coups et fut enlevé par les siens avec

beaucoup de peine; l'évêque de Beauvais prit le commandement des milices de la Picardie après le sire de Nesle, et s'élança de nouveau sur les Anglais à la tête des communales, qu'il avait exaltées au dernier degré. Il abattait, avec sa massue de frêne, les chevaliers, laissant à ses écuyers le soin de les saisir et de les faire prisonniers; le prélat, après avoir rompu plusieurs rangs, se trouva en présence du comte de Salisburi; celui-ci fond sur Philippe de Dreux et veut le frapper avec sa longue épée, dont il avait pris le surnom, mais l'évêque la lui brise dans les mains, l'atteint de plusieurs coups de sa massue, et le précipite de cheval; Hugues de Boves, effrayé du sort de Salisburi, voyant sa droite tournée par les Bretons, abandonne lâchement le combat et prend la direction de Camphain, le seul point resté libre, et entraîne avec lui les Anglais, tant l'exemple est puissant même sur les hommes valeureux. Le comte de Boulogne cherche en vain à les retenir; il avait formé, derrière la ligne du comte de Salisburi, quatre bataillons ronds de piquiers, dans le dessein de résister à la cavalerie; en effet, pendant long-temps les charges des nobles de Bretagne et de France vinrent échouer contre ce triple rang de lances; souvent aussi ces bataillons

s'ouvraient, et le comte de Boulogne en sortait à la tête d'un gros de gendarmes, tombait sur les assaillans et les repoussait; toutes les chroniques ont décrit cette manœuvre; la formation de ces bataillons ronds était toute naturelle, et aujourd'hui encore, lorsque les tirailleurs de l'infanterie légère sont poussés trop vivement, ils se pelotonnent par sections autour de leurs chefs et croisent la baïonnette pour résister à la cavalerie.

Guillaume, comte de Ponthieu, qui avait à rétablir sa réputation, se distingua dans cette occasion par l'ardeur qu'il mit à rompre ces bataillons; se trouvant presque seul au milieu d'une de ces phalanges, il eut son cheval tué sous lui; sa lance, son épée et sa dague furent brisées; alors il se battit à coups de gantelet et à coups de pieds (*brachiis et manibus loricatis*); les chevaliers de sa bannière, forçant tous les obstacles, parvinrent à le dégager au moment où il allait succomber sous tant d'efforts réunis; le péril auquel il venait d'échapper ne fit que l'enflammer davantage; il se joignit au comte de Dreux pour forcer Renaud dans sa dernière phalange; bientôt le comte de Boulogne eut contre lui les forces réunies du centre et de l'aile gauche de Philippe; bientôt ces bataillons de piquiers

furent brisés, anéantis ; bientôt il se trouva avec une poignée de cavaliers aux prises avec les gendarmes de France ; dans ce moment difficile il déploya le courage le plus héroïque ; ses chevaliers, enflammés par son exemple, se firent hacher sous ses yeux ; enfin, un écuyer de la chevauchée du comte de Dreux, nommé Pierre de la Tourrette, qui combattait à pied, s'élance vers Renaud, et plonge son épée dans le poitrail du cheval de ce prince ; un chevalier brabançon, voyant le coursier chanceler, enlève Renaud des arçons, le place sur un nouveau destrier, et l'entraîne avec lui dans sa fuite ; mais pressé par les Français, ce généreux guerrier s'arrête et fait tête à l'ennemi afin de donner le temps au comte de Boulogne de rejoindre un gros de gendarmes belges qui combattait encore avec acharnement ; la fortune trahit les efforts du chevalier, il fut culbuté et foulé aux pieds des vainqueurs, à qui Renaud lui-même ne put échapper ; un des écuyers du comte de Ponthieu coupa d'un coup de dague le jarret de son cheval, qui tomba en tenant le comte de Boulogne engagé sous lui, alors Hues et Gauthier, Desfontaines et Jean de Roberoi, nobles picards, se jetèrent sur ce prince se disputant l'honneur de le faire prisonnier, mais leur querelle s'échauffa tellement



qu'ils allaient le tuer pour se mettre d'accord lorsque Guérin survint et l'arracha de leurs mains, en interposant son autorité; il fit monter Renaud sur un nouveau destrier, dans le même instant on vit s'avancer un escadron de gendarmes brabançons, commandé par Arnoul d'Oudenarde, qui accourait pour délivrer le comte de Boulogne; à cette vue, celui-ci se laisse glisser de cheval, afin de ne pas être emmené par les vainqueurs, mais Guérin rallie plusieurs centaines de Français qui combattaient en tirailleurs, il les pousse contre les Brabançons, qui sont obligés de chercher leur salut dans une prompte retraite; Guérin reprend Renaud, qui reste son prisonnier.

Après la défaite du comte de Boulogne, le champ de bataille ne présentait que l'aspect du désordre; des masses privées de leurs chefs fuyaient dans toutes les directions; toutefois, au milieu de cette confusion générale, on distinguait un corps de 700 cavaliers flamands et brabançons armés pesamment qui se tenaient serrés et qui cherchaient à gagner la grande chaussée de Willien; ils se battaient en marchant, et leur contenance était propre à rassurer les fuyards qui venaient se rallier à cette phalange: Philippe-Auguste, craignant que cette division fla-

mande ne devint le noyau d'un nouveau corps, lança contre elle le comte de Ponthieu et Thomas de Saint-Valeri avec 3,000 hommes, le choc des Français fut si terrible que ces derniers escadrons de l'armée alliée furent anéantis en un instant; après leur déroute la plaine n'offrit plus à tous les regards que des bandes de fuyards, c'est alors que commença le carnage, car à cette époque ce n'était pas durant le combat qu'il périssait beaucoup de monde; les fortes armures rendaient les hommes impénétrables aux coups, mais lorsque la bataille était décidée, c'est-à-dire que l'une des deux armées avait gagné le terrain de l'autre, que celle-ci privée de ses chefs avait déterminé son mouvement de retraite, alors les vaincus poursuivis étaient écrasés ou étouffés sous le poids des chevaux, ou culbutés dans les rivières et dans les fossés, personne ne songeait à sauver les débris de tant de bataillons. Les nobles, à qui la fuite était interdite, périssaient sous des monceaux de cadavres, après avoir vainement essayé d'arrêter les flots de fuyards; voilà pourquoi les vaincus perdaient tant de monde, et les vainqueurs si peu.

Telle fut la bataille de Bouvines; nous avons recueilli, au sujet de ce mémorable événement,

les détails contenus dans plus de cent chroniques écrites par des contemporains, et nous avons étudié, pendant plusieurs jours, le terrain sur lequel l'action eut lieu : malgré l'obscurité des historiens du moyen âge, on trouve dans leurs relations des faits assez précis pour ne point laisser de doute sur les mouvemens principaux des deux armées ; ainsi il est évident que Philippe dut son triomphe à des manœuvres savamment combinées, qui consistèrent à faire de fausses attaques sur les flancs de l'ennemi pour le tenir en haleine, et à diriger le poids de toutes ses forces sur le centre, afin de l'enfoncer, et d'isoler les deux ailes, manœuvre reproduite dans les siècles modernes par les généraux les plus expérimentés, ce qui prouve que les règles générales de la guerre n'ont jamais varié et qu'elles sont dictées par l'instinct plutôt que par la science acquise. Montmorenci eut la plus grande part au succès, en perçant le centre de l'ennemi ; le sort de la journée dépendait de l'exécution de ce mouvement : dans cette grande bataille de Bouvines, la fougue française eut à lutter contre le flegme des Allemands, et sa supériorité ne fut pas un seul moment douteuse ; le courage et l'opiniâtreté de la noblesse sup-

pléèrent au nombre; l'acharnement fut tel, que les hommes s'abordèrent plusieurs fois corps à corps; le champ de bataille était couvert, disent toutes les chroniques, de débris d'armes, de cuirasses brisées et de heaumes fendus; les chevaliers étaient tellement couverts de sang, qu'on ne distinguait plus sur leurs cottes d'armes les emblèmes féodaux; les milices des provinces se battirent avec une intrépidité que l'on n'avait pas droit d'attendre de nouvelles levées, ce qui prouve que le génie martial distinguait particulièrement la nation française. Du côté des alliés, les Anglais et les Flamands déployèrent une grande valeur, les Allemands se battirent sans passion et ne secondèrent pas les Belges.

Philippe tint une conduite au-dessus de tout éloge, il paya de sa personne comme le plus simple écuyer; il eut à défendre non-seulement l'honneur de la couronne, mais encore sa vie contre laquelle tant de haines s'étaient conjurées: en voyant fuir Othon, ce rival si vindicatif, il dit aux siens avec une heureuse gaieté: « Amis, nous ne le reverrons plus aujourd'hui que par le dos. » Guérin, plus fidèle observateur des convenances de l'état ecclésiastique que l'évêque de Beauvais, ne tira pas une seule fois l'épée, et ne porta pas un seul coup de sa

propre main, mais il dirigea tous les mouvemens avec une supériorité qui attestait une étude profonde de la science militaire.

Philippe-Auguste, craignant que les Français ne tombassent dans quelques pièges en poursuivant trop chaudement les vaincus, ordonna aux trompettes de sonner le ralliement ; il fut se placer auprès de la chapelle Saint-Pierre, et se fit amener les prisonniers ; ils étaient déjà au nombre de deux mille, parmi lesquels on distinguait Ferrand, comte de Flandres ; Renaud, comte de Boulogne ; Guillaume, comte de Salisburi ; le comte de Hollande et Gilles de Saint-Aldegonde ; il les accabla de reproches. « Vous méritez tous la mort, leur dit-il, vous Renaud, vous Ferrand, pour avoir levé l'étendard de la rébellion contre votre suzerain, et vous, princes étrangers, pour avoir fait le serment de m'immoler au milieu des miens sans me donner quartier, serment homicide, défendu par les lois de la guerre et de la chevalerie ; je devrais vous en punir tous, en vous envoyant au supplice, mais je vous fais grace de la vie : nonobstant vous expierez votre crime au fond des cachots. » En effet, il les fit charger de chaînes et il les distribua dans les prisons des différentes villes de l'Artois et de la Picardie.

On amena également au roi le char sur lequel était plantée la bannière de l'empire Germanique ; Philippe-Auguste déchira lui-même la soie de la bannière, et en fit jeter les lambeaux dans le feu ainsi que le dragon ; l'aigle brisé par mille coups, attestait qu'il avait été attaqué et défendu avec courage : le roi en envoya les débris à Frédéric, compétiteur d'Othon. Déjà la nuit commençait lorsque Mathieu de Montmorenci revint sur le premier champ de bataille conduisant 1,500 prisonniers ; ce général avait poursuivi chaudement tout le centre des alliés et l'avait mis dans une entière déroute, il déposa aux pieds de Philippe les douze enseignes surmontées de l'aigle impériale, qu'il avait prises ; le roi le combla de caresses et d'éloges : selon les idées reçues à cette époque, les récompenses les plus précieuses étaient des distinctions particulières qui pussent rappeler à la postérité les belles actions qui les avaient méritées ; le roi fit donc ajouter dans les armes de Mathieu douze aigles ou alarions ; elles en avaient déjà quatre, parce que sous le règne de Lothaire, dans une bataille gagnée en 978 sur un autre Othon, un Bouchard de Montmorenci ayant enlevé quatre aigles, Lothaire avait voulu qu'il les fit graver sur son bouclier, distinction d'autant plus flat-

teuse qu'elle était nouvelle, car les armoiries n'existaient point encore. Depuis Bouvines l'écusson de Montmorenci de la branche d'Écouen fut chargé de seize alarions tel qu'on le voit aujourd'hui.

Pour récompenser Philippe de Dreux des services rendus par le prélat dans cette circonstance, le roi lui permit de dire à l'avenir la messe avec la cuirasse et les éperons chaussés, privilège dont les évêques de Beauvais usèrent jusqu'au dix-septième siècle. Le sire de Mareuil, qui avait pris Ferrand, reçut en don la seigneurie de Villebois en Anjou.

Le lendemain, 28 juillet, des rapports successifs apprirent au roi que les alliés avaient perdu au moins 25,000 hommes, plus 3,500 prisonniers; la perte des Français s'éleva à 1,500 hommes et 100 bannerets ou chevaliers, parmi lesquels on distinguait Étienne de Longchamps et le sire de Nèlle qui mourut de ses blessures dans le courant du mois; les morts furent enterrés à Orchies, à Cysoing et à Camphin. Pendant que le roi recueillait ces renseignements il reçut un message de la part du duc de Brabant qui le félicitait de sa victoire; ce prince, toujours incertain dans sa conduite, avait abandonné le premier le champ de bataille et

s'était retiré à Mortagne; c'est de ce lieu qu'il fit parvenir à Philippe ses félicitations qu'il ne doutait pas devoir être bien reçues après l'avis bienveillant qu'il avait fait parvenir dans la nuit du 26 juillet, mais il est dans la destinée des traîtres d'encourir le mépris de ceux mêmes qu'ils servent : le roi lui envoya un clerc de son palais avec deux lettres revêtues du sceau royal et placées l'une sur l'autre. Le duc de Brabant prit la première, l'ouvrit, et la trouva toute blanche; surpris, il brise le cachet de la seconde, qui ne renfermait que ces mots, *la première lettre manquait d'écriture et de sens, comme le duc de Brabant manque de loyauté et de franchise* (1).

Les chroniques contemporaines parlent dans le plus grand détail des fêtes données à l'occasion de la victoire de Bouvines, et nous représentent la population de la France ivre de bonheur; et cette joie était d'autant plus légitime, que les succès remportés par le roi dans le nord ne furent pas les seuls dont on eut à remercier le ciel; la veille du jour où Philippe battit les Flamands et les Germains, son fils Louis avait mis en déroute dans l'Aujou, près de la Roche-

(1) *Historia Leodiensium episcoporum.*



aux-Moines, l'armée anglaise forte de 30,000 hommes et commandée par le roi Jean en personne. Ce monarque, ainsi qu'Othon, ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval; les deux vainqueurs, le père et le fils, s'envoyèrent simultanément des messages pour s'informer de ce qu'ils avaient fait; les deux courriers se rencontrèrent auprès de Senlis; cet incident singulier fit concevoir la pensée d'élever en ce lieu un monument commémoratif; on fonda une église en l'honneur de la Vierge, et on la nomma *Notre-Dame de la Victoire*; le roi voulut laisser à Guérin, qui l'avait si bien servi, l'honneur de poser la première pierre de cette église, ce qui n'eut lieu qu'en 1215 (1).

Le retour de Philippe-Auguste dans ses états ne fut qu'une marche triomphale depuis Lille

(1) Guérin se démit de son évêché après la mort de Philippe, et se retira dans l'abbaye de Chaulieu pour y goûter le repos; il y écrivit des mémoires sur l'histoire des règnes de Philippe-Auguste et de Louis VIII; ces précieux documents furent brûlés avec les Mémoires de Suger pendant les guerres civiles de Charles VI, dans le château de Winchester (Bicêtre), appartenant au duc de Berri, frère de Charles V. (Histoire des Chanceliers, par Duchesne, in-folio, p. 217. — Histoire des ministres-d'état, par d'Auteuil, p. 382. In-folio, ann. 1642.)

jusqu'à Paris ; les habitans des campagnes quittaient leurs moissons et venaient former la haie sur les routes, saluant de leurs acclamations le monarque vainqueur ; les Parisiens et les étudiants vinrent au-devant du roi et lui servirent d'escorte jusqu'à St.-Denis ; pendant huit jours ce ne fut que réjouissances, et l'on abandonna toute espèce d'occupation pour ne songer qu'au plaisir ; ces transports d'allégresse suffiraient pour prouver qu'il existait alors un esprit public très-établi, si d'autres circonstances plus sérieuses n'attestaient encore mieux que le gros de la nation ne vivait pas isolé et ne voyait pas avec indifférence les incidens majeurs, comme on a voulu le faire croire ; il est vrai que nul événement n'était plus propre à frapper l'imagination des peuples que le succès remporté par Philippe dans les plaines de la Flandres ; la coalition d'Othon, de Jean-sans-Terre, de Ferrand et de Renaud, avait ébranlé la monarchie française jusque dans ses fondemens ; la victoire de Bouvines la raffermir sur sa base, et sauva la nation d'une invasion imminente : aussi, le merveilleux qui s'attachait alors aux circonstances un peu extraordinaires, se mêla-t-il à ce triomphe ; personne ne doutait qu'on ne dût en être redevable qu'à la protection spéciale

du ciel; on racontait des prodiges; on assurait que saint Lambert, patron de la ville de Liège, et dont les châsses avaient été brisées par l'empereur Othon, était sorti de sa tombe tout armé le 27 juillet, et qu'il avait annoncé aux fidèles prosternés la défaite des alliés; d'autres disaient qu'on avait entendu, pendant la nuit du 27 au 28, des chants éclatans de victoire dans l'église de St.-Denis, quoiqu'il n'y eût personne dans le temple; bien du monde attestait que les blés foulés par la cavalerie française dans la plaine de Bouvines, loin d'avoir été détruits, avaient produit une récolte quintuple; et ce bruit s'accrédita si bien, que pendant nombre d'années on fut persuadé que ces terrains rapportaient dix fois plus que les autres; le temps, loin de détruire ces impressions, ne servit qu'à les fortifier, car chaque jour des événemens singuliers venaient étonner le vulgaire, et donner plus de poids à ces prétendus prodiges; en effet, il semblait qu'un Dieu vengeur poursuivait les ennemis de la France; le jour de la bataille de Bouvines il y eut des orages épouvantables dans toute l'Europe; plusieurs villes d'Allemagne et d'Angleterre furent anéanties par des torrens de pluie; outre cela, tous les chefs de la coalition formée contre Philippe périrent misérablement : Jean-

sans-Terre, dépossédé du trône, proscrit par ses sujets, abandonné de sa famille, mourut de chagrin quinze mois après; Othon, échappé avec peine des mains des barons français, avait quitté, en fuyant, le champ-de-bataille; il coucha à l'abbaye de St.-Sauveur, près Valenciennes, et en sortit de grand matin pour se rendre à Bruxelles; à peine fut-il dans cette ville, qu'il apprit que Mathieu de Montmorenci courait à sa poursuite avec un corps de cavalerie; Othon quitta précipitamment Bruxelles; et comme il avait perdu tous ses équipages, il fut trop heureux que les habitans voulussent bien lui prêter six cents marcs d'argent; enfin il se sauva avec l'impératrice sa femme, qui s'était déguisée en homme afin de pouvoir mieux suivre à cheval son époux; il rentra en Allemagne, où la nouvelle de sa défaite l'avait précédé. Il y trouva les esprits fort mal disposés en sa faveur; les électeurs, ses anciens partisans, abandonnèrent sa cause et se déclarèrent en faveur de Frédéric; il ne resta plus à Othon qu'à chercher un asile dans ses états héréditaires, il se retira dans le château de Hartffort, près de Brunswich; il venait de s'y établir, lorsqu'il apprit que les électeurs l'avaient déclaré déchu de l'empire; le même jour un autre courrier lui apporta la nouvelle

que le duc de Brabant, son beau-père, après avoir fait sa paix avec Philippe-Auguste, venait de reconnaître Frédéric pour empereur; ne sachant point contenir la violence de son caractère, Othon accabla de reproches Marie de Brabant sa femme, et la répudia sur-le-champ; l'impératrice épousa quelques mois après Guillaume de Hollande, qui venait de racheter sa liberté en payant une forte rançon au roi de France; cette alliance de Marie avec un prince naguère l'allié d'Othon, mortifia singulièrement ce dernier, qui, se voyant abandonné de tout le monde, tomba dans le marasme; il chercha des consolations dans les secours de la religion; il demanda au pape pardon de ses impiétés; et pour expier les fautes que lui avait fait commettre cette fierté de caractère, l'unique source de ses malheurs, il se soumit à des actes d'une humilité dégradante; il se faisait fustiger par ses domestiques; il exigeait même qu'ils le foulassent à leurs pieds; enfin, après quelques mois de langueur, il expira entre les bras de Jean Syphride, évêque d'Heidlberg, en 1218; quelques instans avant de mourir, il supplia son frère Henri, palatin du Rhin, de faire bouillir son corps et de porter ses os à Rome pour qu'ils pussent recevoir l'absolution du pape Honorius;

ses intentions furent exactement remplies (1).

Ferrand orna le triomphe de Philippe à son entrée dans Paris; cette solennité se fit à la manière des anciens; le prince vaincu était attaché sur un char traîné par quatre chevaux; les autres prisonniers le suivaient à pied, chargés de chaînes; Philippe-Auguste, à cheval, couronné de lauriers, précédait le char; les grands vassaux formaient, en avant du cortège, un bataillon nombreux. Le comté de Flandres fut incarcéré au Louvre: malgré les mauvais traitemens que Jeanne, comtesse de Flandres, avait éprouvés de la part de son époux, elle fit les plus grands efforts pour calmer la colère du vainqueur, et obtenir la liberté de Ferrand; le roi se laissa fléchir et consentit à briser les fers de son captif moyennant une somme de quarante mille livres; mais les états de Flandres refusèrent de payer une somme aussi forte pour un prince qu'ils n'estimaient point; le Lusitanien languit treize ans dans sa prison, et n'en sortit que sous la régence de la reine Blanche; il mourut l'année suivante, de la pierre, dans les douleurs les plus atroces; il ne laissa pas d'enfans.

(1) Chronique de Ursperg, moine contemporain, mais imprimée seulement en 1569. In-folio, p. 319, 320.

Philippe, dominé par un reste d'affection, voulut un moment pardonner à Renaud, qui était renfermé dans Bapaume; il manifesta même l'intention de lui rendre une partie de ses états, mais il apprit que, du fond de sa prison, le comte de Boulogne entretenait des relations avec plusieurs princes, anciens chefs de la coalition; il surprit des lettres dans lesquelles Renaud engageait Othon, le duc de Saxe, le duc de Lorraine, à reprendre les armes et à fondre une seconde fois sur Philippe; le roi, irrité au dernier point, le fit transférer au château de Peronne, et par ses ordres on attacha Renaud à une énorme boule de fer, qu'il pouvait à peine traîner; le comte de Boulogne mourut de désespoir dans sa captivité, à l'âge de cinquante-sept ans, en 1226; Ide, sa femme, ne lui survécut que de quelques mois.

Guillaume *Longue-Épée*, comte de Salisburi, obtint sa liberté en payant une forte rançon; il mourut du mal de mer, en rentrant dans son pays.

Hugues de Boves, en fuyant de Bouvines, avait emporté les fortes sommes qu'on lui confia pour solder la division anglaise; il se les appropriâ; mais ayant voulu quitter le continent, il fut accueilli par une violente tempête;

son vaisseau se brisa contre les rochers de Sandwick ; Hugues et tout l'équipage trouvèrent la mort dans ce naufrage, en 1215.

Thibaut, duc de Lorraine, rentra dans ses domaines couvert de honte, parce qu'il s'était mal conduit dans la bataille de Bouvines ; l'empereur Frédéric, le regardant comme le plus chaud partisan de son rival Othon, lui déclara la guerre, le battit et le fit prisonnier ; il ne lui donna la liberté qu'au prix de tout l'argent de son duché ; à peine Thibaut fut-il revenu dans ses états, qu'il y fut empoisonné, en 1220, par sa concubine Sodorica.

Avant de terminer cet article nous croyons, dans l'intérêt de la vérité, devoir rétablir un fait important ; Mezerai et Vely assurent qu'au moment de commencer l'action, Philippe-Auguste ôta la couronne qui surmontait son casque, et que, la plaçant sur un autel, il dit aux grands vassaux qui l'entouraient : « Vous allez combattre pour la défense de cette couronne ; si l'un de vous se croit plus digne de la porter que moi, qu'il vienne la prendre ; je suis prêt à le servir. » Ce trait, qui est d'un effet dramatique, a été répété par les écrivains modernes ; il a même servi de sujet de composition à nos peintres ; cependant il n'est rien moins que certain ; sur



cent chroniques contemporaines, une seule en parle (Richerius, religieux de l'abbaye de Senones dans les Vosges) (1); son auteur, fort éloigné de la scène, a probablement été induit en erreur; Buzelin lui a donné quelque crédit, en le répétant quatre cents ans après; il faut faire observer que Guillamme-le-Breton, chapelain du roi, et qui entonna les cantiques sacrés au moment du combat, n'en parle pas dans sa Philippide; et certainement il n'aurait point passé sous silence un fait aussi majeur; Meyer, qui met un grand esprit de critique dans ses récits, ne mentionne pas cet incident; le père Daniel, qui montre beaucoup de perspicacité, n'adopte pas cette opinion; d'ailleurs Philippe était trop sage pour tenter une pareille épreuve; de plus il avait devant les yeux un exemple récent capable de le retenir; Othon, ce même empereur battu à Bouvines, avait réuni, en 1213, les électeurs dans la diète de Nuremberg; et afin d'échauffer leur zèle pour sa querelle, il avait déposé entre leurs mains l'autorité du gouvernement pour les laisser libres dans leur choix; cette démarche généreuse ne fit qu'enhardir les mécontents; un grand nombre d'entre eux la regardant

(1) Recueil de Brial, t. XVIII, p. 692.

comme l'abdication de l'empereur , ils abandonnèrent sa cause : nous ne doutons point, d'après les observations que nous avons faites sur le caractère des grands de cette époque, que si Philippe leur eût offert sa couronne dans ce moment solennel, l'un d'eux ne se fût avancé pour la prendre (1).

(1) Voyez ci-après la note.

---

**LIVRE III.**

Mathieu va à la croisade des Albigeois. — Il accompagne Simon de Montfort dans toute cette expédition. — Il est rappelé à Paris et reçoit l'épée de connétable. — Il commande l'armée des Croisés contre le comte de Toulouse. — Il reçoit les derniers soupirs de Louis VIII. — Il protège la minorité de Louis IX. — Il dissipe par la force des armes les seigneurs mécontents. — Il soumet le duc de Bretagne. — Sa mort.

---

LE lendemain de la bataille de Bouvines, Mathieu de Montmorenci, à la tête d'un corps de cavalerie, se mit à la poursuite des Allemands, et les poussa dans la direction de la Meuse; il s'arrêta ensuite, rallia deux divisions, et revint joindre à Beauvais Philippe-Auguste, dont la conduite après son triomphe fut encore plus digne d'éloge que le courage qu'il avait montré pendant la bataille. Précédé par la terreur de ses armes, ce monarque pouvait franchir ses frontières, pénétrer au cœur de l'Allemagne, et

changer la face de l'empire; mais plein de modération dans le succès, il préféra une paix glorieuse et solide à des conquêtes éventuelles et temporaires; dégoûté des expéditions lointaines, dont la gloire trompeuse l'avait séduit un moment, il conçut, à son retour de la Palestine, le projet beaucoup plus sage de former le royaume de France de tout ce que les Romains appelaient la Gaule, d'en devenir l'unique souverain, comme l'avait tenté Clovis, et comme y était parvenu Charlemagne, et de lui donner les limites que la nature avait elle-même posées; il n'avait cherché depuis lors qu'à faire des conquêtes en dedans de ce vaste cadre; il en avait fait déjà de très-grandes avant 1214; ainsi, au lieu de poursuivre les ennemis dans la Germanie, il se hâta de faire la paix; il tira de Jean-sans-Terre de fortes sommes dont il avait besoin, acquit des terres considérables en Flandres, consolida et étendit ses conquêtes dans le midi et dans l'ouest. Une conduite si habile, si sage, inspira à tous les peuples une haute estime pour Philippe; Frédéric, successeur d'Othon, lui jura une amitié éternelle, conclut avec lui un traité qu'il ne rompit jamais; les Anglais appelèrent son fils au trône; le pape même voulut l'investir du comté de Toulouse; et ces leudes impatiens

du joug, et dont la fidélité était journalière, comme le dit Velly, se soumirent; enfin, la France acquit une prépondérance qu'elle n'avait pas encore eue, et il fut permis alors à Philippe de tourner ses vues vers la nécessité d'intervenir dans les désordres qui affligeaient le Languedoc.

Aussitôt que la ligue formée contre la France eut été anéantie, Montmorenci partit avec Louis, fils du roi, pour le pays des Albigeois. On pourrait être étonné que Montmorenci, à qui l'histoire a donné le titre de *grand*, ait consenti à faire une guerre qui a laissé des souvenirs pénibles; Mathieu, en y prenant part, ne fut point guidé par un aveugle fanatisme, mais bien par des considérations de la plus haute politique; nous avouons même avec franchise qu'il servit, dans cette occasion, les vues secrètes de Philippe-Auguste.

De tout temps les sectes dissidentes ont dû leur naissance à des hommes turbulens, qui voulurent sortir de l'obscurité à laquelle le sort semblait les avoir condamnés; en conséquence ils attaquèrent violemment la religion qui, dans cet âge, était l'objet de la vénération publique; l'Église, toujours indulgente, nomma ces attaques des erreurs, les combattit en les déplorant, mais ne parla jamais de la cause perfide

qui les avait fait naître ; alors le vulgaire, guidé par la modération des conciles, ne vit dans ces attaques que de simples erreurs, de légères différences d'opinion et de discipline ; voilà pourquoi les hérésies ne nous paraissent pas aussi coupables qu'elles le sont en effet. La secte des Albigeois dut sa naissance à des causes bien plus criminelles encore ; eh ! que l'on ne croie pas que nous ayons l'intention de justifier les cruautés exercées contre elle : des cruautés ne sont pas justifiables, même quand elles sont des représailles.

L'hérésie avait commencé à être prêchée à Paris par Amauri de Chartres, tout au commencement du treizième siècle ; Philippe-Auguste en fut vivement alarmé. Les premières institutions de la France, dictées par l'esprit de religion, avaient, quoique bien imparfaites, fait prendre à l'administration une marche plus ou moins en harmonie avec les mœurs ; les rois se trouvèrent donc par état les défenseurs naturels de la religion, base de l'ordre social.

Philippe avait chassé les sectaires, et les Juifs qui les soutenaient ; presque en même temps l'Allemagne était infectée par les erreurs des *bogomites*, l'Espagne par les *priscillianistes*, l'Italie par les *patarins* ; toutes ces sectes diffé-

raient entre elles d'opinions, mais elles s'accordaient toutes pour renverser l'autorité légitime; elles trouvèrent dans les souverains de la chrétienté la même rigueur. Les hérétiques de France et d'Allemagne, forcés de sortir des pays qu'ils voulaient bouleverser par des opinions nouvelles, s'étaient réfugiés en Languedoc, contrée déjà remplie de sectaires; Alphonse, comte de Toulouse, avait vu ses états dépeuplés par une peste; dans cette circonstance, menacé par ses voisins, il imagina, pour combler le vide de la population, d'appeler de l'Espagne 20,000 Castillans, Aragonais et Maures, qui professaient tous les erreurs des Manichéens; les Juifs et les novateurs chassés par Philippe s'étaient réunis à eux: cet amalgame forma la secte des Albigeois. Leur croyance fut un mélange de judaïsme, de matérialisme, et d'une superstition extravagante (1); quelque ridicules et impies que fussent ces doctrines, elles furent accueillies dans un pays dont les habitans avaient une imagination ardente; elles s'y répandirent avec une effrayante rapidité. Les sectaires affectaient en

(1) Fleuri, Histoire ecclésiastique, tome xvii. — Bossuet, Histoire des variations, etc. — Vaissette, Histoire du Languedoc.

public la plus grande austérité. « Ne croyez rien de bon, dit Bossuet, de ceux qui outrent la vertu. » Ces dangereux enthousiastes avaient adopté une vie errante, sans jamais vouloir se fixer dans aucun lieu ; et comme ils marchaient par bandes, ils portaient la confusion dans les contrées qu'ils parcouraient ; ils forçaient les habitans à embrasser leur croyance ; la résistance était dangereuse ; souvent même ils se battaient entre eux. Dans tous les temps, la présence de pareils hommes ferait naître le trouble et la discorde ; quels désordres n'avaient-ils pas dû engendrer dans un siècle où les lois étaient sans vigueur !

Les évêques, voyant que le mal augmentait d'une manière effrayante, avaient voulu l'arrêter ; la tolérance était le seul moyen que l'Église eût employé jusqu'alors ; ces évêques prêchèrent pendant dix ans avec un grand zèle, et poussèrent l'indulgence jusqu'à permettre aux novateurs de défendre leurs doctrines dans une infinité de conciles. Les discussions religieuses ont toujours été la source des plus grandes calamités ; l'amour-propre se mêla aux disputes des conciles et les rendit interminables ; la secte gagna des partisans au lieu d'en perdre ; les défenseurs de la morale ne furent point écoutés ,



ils furent même persécutés, sans que Raymond VI, comte de Toulouse, cherchât à mettre un terme à ces excès. L'histoire nous peint ce prince sous des couleurs peu favorables ; il joua dans ces malheureuses circonstances un rôle fort équivoque ; brave à la guerre, timide après le combat, il ne cessa de montrer dans sa conduite de l'irrésolution et de la faiblesse ; il protestait de son amour pour la religion, et protégeait secrètement les hérétiques. Castelnau, légat du pape, lui remontra avec force, dans une assemblée générale, que son irrésolution et sa mauvaise foi étaient les seules causes de tous les maux qui pesaient sur son pays, et le menaça des foudres de l'Église. Le comte de Toulouse, naturellement haineux, mais trop craintif pour braver ouvertement le légat, dévora son injure ; il attaqua sourdement Castelnau ; celui-ci se vit entouré de périls ; il fut en butte à toute sorte d'outrages ; il demanda en vain au pape la permission de se retirer dans son monastère ; poussé à bout, voyant tous ses soins infructueux, sachant que Raymond ne cessait de protéger les hérétiques, il l'excommunia et quitta ses états, en 1208. Il dirigea sa marche vers Lyon en remontant le Rhône ; il descendait un soir de sa barque, lorsqu'il fut attaqué par

plusieurs inconnus ; l'un d'eux le frappa par derrière d'un coup de poignard ; Castelnau tomba , il releva sa tête pour regarder son assassin : « Je souhaite, lui dit-il, que Dieu vous pardonne comme je vous pardonne. » ( Vaissette , Histoire du Languedoc. )

Innocent III fut outré de la mort de Castelnau ; toutes les circonstances de ce meurtre se réunissaient pour faire croire que Raymond VI n'y était pas étranger ; il excommunia ce prince, et prêcha contre lui une croisade comme il l'aurait prêchée contre Saladin, et en promettant les mêmes indulgences. Il arriva de tous les pays de la chrétienté une foule de croisés ; le nombre en fut si considérable qu'il effraya Philippe-Auguste ; le roi craignit un débordement dans les provinces ; il avait toujours été en querelle avec les papes ; il avait défendu avec la plus grande vigueur la dignité de sa couronne contre les prétentions du Saint - Siège ; aussi n'envoya-t-il une armée dans le Languedoc que pour être à même de profiter des fautes de Raymond VI, et non pour céder aux instances d'Innocent III. D'ailleurs l'armée française n'entra pas dans le comté de Toulouse, et tous les historiens s'accordent à dire que ce fut contre la volonté du roi que son fils Louis, emporté par

un zèle religieux alors si ordinaire chez les princes, fut joindre les croisés. Mathieu de Montmorenci, qui connaissait mieux que l'héritier du trône les intentions du monarque, n'alla point à la croisade, et resta avec l'armée à l'entrée du Languedoc.

Le pape offrit les états de Raymond à Philippe; mais celui-ci se garda bien de les accepter: il aurait par là reconnu la suprématie du Saint-Siège, et en serait devenu en quelque façon le vassal. Il est à présumer que la politique d'Innocent III n'avait eu pour but dans cette offre que de tendre un piège au roi de France; il fallait bien de l'habileté pour résister à ce que cette proposition avait de séduisant, puisqu'elle remplissait les vues secrètes d'aggrandissement du monarque.

Raymond crut long-temps qu'il n'avait à faire qu'à des pèlerins croisés, qu'il appelait les *bourdonnais*, parce qu'ils portaient un bourdon; il comptait s'en défaire promptement, et ne cacha plus son attachement aux nouvelles doctrines, et protégea de tout son pouvoir les sectaires. L'exemple d'un prince est bien puissant sur ses sujets; la plupart des habitans du Languedoc adoptèrent l'hérésie, qui, suivie par tout un peuple, se régularisa et prit plus de consistance;

mais lorsque Raymond VI vit que le roi de France, dont il était vassal, se déclarait contre lui, et qu'un grand nombre de chevaliers se croisaient, sa jactance se changea en faiblesse ; cet homme orgueilleux se soumit, en 1209, à toutes les réparations qu'on avait exigées de lui, il fit amende honorable entre les mains du légat, et fut battu de verges devant l'église de Saint-Gilles ; il supporta ce traitement honteux plutôt par crainte que par repentir, et fut en cela d'autant plus méprisable, qu'un prince peut toujours se soustraire à l'ignominie. Le comte finit par se joindre aux croisés pour combattre les sectaires, ses sujets, qu'il avait encouragés et dont il avait embrassé publiquement les erreurs. Malgré sa soumission, la guerre n'en continua pas moins ; Simon de Montfort fut déclaré, en 1209, chef de la croisade, sur le refus des ducs de Bourgogne et de Nevers ; il conduisit à sa suite Raymond comme un prisonnier, l'associant à ses exploits et aux rigueurs qu'il déployait contre les habitans du Languedoc ; il le fit assister au siège de Béziers, dont la relation fait horreur ; la ville fut prise d'assaut, et les Ribauds massacrèrent une partie de la population ; le comte de Toulouse, abreuvé de dégoûts, se rendit à Rome, en 1210 ; il s'y plaignit de

Montfort, dont il découvrit au pape la secrète ambition, et se soumit de nouveau à des pénitences aussi humiliantes que celle de Saint-Gilles; enfin, il fit une profession de foi qui ne laissa rien à désirer. Innocent III le renvoya dans ses états, en lui promettant de faire cesser la guerre. Au lieu d'aller directement en Languedoc, le comte courut à Aix-la-Chapelle, où se trouvaient réunis Othon, les comtes de Flandres et de Boulogne; ces princes se concertaient dans ce moment pour attaquer la France, mais, redoutant le courage et l'activité de Philippe, ils hésitaient à former une si grande entreprise, lorsque Raymond vint les raffermir dans leurs projets hostiles, en leur promettant de faire une diversion dans le midi, et d'entraîner le roi d'Aragon, son beau-frère. Après un séjour d'une semaine à Aix-la-Chapelle, il rentra dans ses états; et, au mépris de ses sermens, fort de l'alliance qu'il venait de conclure avec l'empereur, il embrassa de nouveau la défense des sectaires; il fut excommunié une seconde fois. Alors il implora l'assistance de Pierre III, roi d'Aragon, qui franchit les Pyrénées et vint à son secours avec une armée innombrable; ce roi d'Aragon, qui semblait prendre la défense des sectaires, les avait chassés

de son royaume, en avait fait brûler un grand nombre, et avait comprimé l'hérésie par une sévérité qui tenait de la cruauté; mais il espérait se faire payer de ses services, ou se rendre maître d'une partie des dépouilles du comte, et augmenter d'autant les domaines qu'il avait dans le midi de la France. (La vicomté de Montpellier lui appartenait déjà.) Raymond VI, avec le secours de Pierre III, avait enlevé à Simon de Montfort la plupart de ses conquêtes, et l'avait repoussé vers la Garonne. Le général des croisés voulut tenter un dernier effort; il avait trouvé un puissant auxiliaire dans Guy de Levis, appelé *le maréchal de la foi*, à cause du zèle ardent qu'il montrait pour la religion; Simon se jeta dans Muret, en 1213, l'année qui précéda la bataille de Bouvines; il espérait échapper aux ennemis qui le harcelaient, et avoir le temps de réunir de nouvelles forces. Il fut assiégé dans cette ville par une armée que plusieurs historiens disent avoir été de 100,000 hommes; on doit être toujours en garde contre de pareils récits: cette armée était commandée par Pierre III; dans une sortie Montfort porta une telle épouvante dans le camp ennemi, que les Aragonnais furent défaits entièrement; cet exploit a paru une fable, parce qu'on n'a pas observé que Pierre III

n'avait point de cavalerie, arme alors si précieuse; son armée n'était qu'un ramas tumultueux de fantassins, mal équipés et presque nus, exténués de fatigue. En sortant de Muret, le général croisé ne s'était pas flatté de battre complètement les Aragonnais, il voulait se faire jour à la tête de 3,000 hommes d'excellente cavalerie, l'élite de ses troupes, qu'il divisa en trois corps, pour sortir à la fois par trois portes; Pierre III fut tué dès le commencement de l'action; la mort du chef déconcerte toujours les soldats les plus aguerris, à plus forte raison des gens comme les Aragonnais; en effet, saisis d'une terreur panique, ils se précipitèrent dans le fleuve, où il en périt un nombre prodigieux; le reste fut exterminé par les habitans des campagnes, qui n'avaient point vu sans mécontentement leur contrée couverte d'étrangers féroces et avides; après ce succès inespéré, le vainqueur ne trouva plus de résistance. Ses progrès furent si rapides, que Philippe-Auguste, qui craignait l'ambition de Montfort, songeait à les arrêter, lorsqu'il fut attaqué du côté de la Flandres. Nous voici revenus au triomphe de Bouvines; cette victoire assura au roi de France la paix dans le nord; il tourna alors toutes ses vues du côté du Languedoc.

Maître de presque toute l'ancienne Gaule, il convoitait les belles provinces du midi ; il craignait ou de les voir passer dans les mains du roi d'Aragon, ou qu'elles ne tombassent au pouvoir de Montfort, qui, impatient du joug de la France, se serait déclaré souverain sous la protection du Saint-Siège, protection très-puissante, point incommode à supporter, et que les papes accordaient volontiers moyennant des dîmes et de vaines démonstrations de respect ; à de si puissantes considérations venait se joindre le désir de se venger d'injures personnelles sur le comte de Toulouse ; ce prince avait répudié avec éclat Constance, sœur de Louis-le-Jeune, et tante de Philippe, il avait en outre par ses promesses déterminé Othon et les alliés à fondre sur la France, dont il était vassal. Ainsi, en considérant bien les choses, on se convaincra que la religion ne fut que le prétexte et non la cause de cette malheureuse guerre ; il est rare de voir du premier coup d'œil les événemens politiques sous leur véritable jour.

En 1215, Philippe-Auguste envoya son fils dans le Languedoc à la tête d'une puissante armée ; il mit auprès de lui Mathieu de Montmorenci pour l'aider de ses conseils et de sa valeur. Montfort vit avec peine l'arrivée du prince fran-



çais, qui cependant, d'après les instructions de son père, laissa au chef des croisés le commandement général. Raymond, et le jeune roi d'Aragon son allié, firent de nouveaux efforts pour résister à leurs ennemis; la lutte devint terrible. Les habitans de ce malheureux pays ne cessaient de reprocher aux hérétiques *d'avoir provoqué le meurtre et le pillage par le meurtre et le pillage.*

Les croisés auraient suivi les préceptes de la sainte religion, dont ils croyaient défendre la cause, s'ils avaient rendu le bien pour le mal; Montmorenci essaya inutilement de faire observer ces préceptes en s'efforçant d'adoucir les maux d'un pays victime de la fourberie des uns et de l'ambition des autres; en nous racontant les horreurs qui signalèrent cette affreuse querelle, les historiens nous montrent ce grand homme se faisant distinguer autant par son humanité que par son courage.

Innocent III, dans le quatrième concile de Latran tenu à la fin de 1215, dépouilla Raymond de ses états, et les donna à Simon de Montfort; Philippe n'ayant pas assez de pouvoir pour faire tourner à son avantage la décision suprême du Saint-Siège, flatta le caractère ambitieux de Simon; il sut lui persuader qu'il ne devait sa haute fortune qu'à ses pressantes solli-

citations; il est vrai que le pape avait chargé Philippe de l'exécution de ses volontés; le monarque, par un acte passé à Melun en avril 1216, avait investi le général des croisés du comté de Toulouse; celui-ci se reconnut solennellement vassal du roi de France, et de plus déclara tenir de lui ses nouveaux états; cette dernière clause choqua beaucoup Innocent III.

Les Anglais, toujours courroucés contre leur roi Jean, appelèrent au trône le fils de Philippe. Louis quitta la croisade avec presque tous les croisés français; Montmorenci resta dans le Languedoc par ordre du roi, afin d'aider Montfort à conserver ses conquêtes ou à les augmenter. Ces deux hommes firent des choses surprenantes avec très-peu de troupes : la conduite modérée et uniforme que Mathieu fit adopter à Simon adoucit les maux de la guerre, et parut légitimer aux yeux d'une partie de la population la cause de Montfort; mais quelques avantages que celui-ci retirât des conseils et du courage de Montmorenci, cependant il ne pouvait s'empêcher de voir d'un mauvais œil sa présence en Languedoc; il ne se dissimulait plus que ce guerrier n'était resté auprès de lui par ordre du roi que pour veiller sur ses démarches, et le tenir dans une espèce de tutelle; le caractère

sévère de Montmorenci II avait pris un tel ascendant sur l'esprit de l'impétueux Montfort, que celui-ci s'en indignait; et malgré la prudence de l'un, le mécontentement de l'autre augmentait tous les jours : une rupture paraissait inévitable et Raymond se promettait d'en profiter, lorsqu'en 1218 Montmorenci fut rappelé pour être fait connétable, après la mort de Dreux de Mello. Ici les historiens sont tombés dans une erreur manifeste; ils disent que Mathieu II reçut l'épée de connétable pour ses exploits dans la croisade des Albigeois; il serait triste de penser que cette dignité, qui ne commença à être militaire que depuis Montmorenci, lui eût été conférée pour le récompenser de sa conduite dans une guerre d'opinion qui fait gémir l'humanité; d'ailleurs la charge de connétable (primitivement comte de l'étable) était purement civile et même héréditaire; les rois ne la confiaient qu'à des hommes d'un attachement éprouvé; elle leur donnait le gouvernement et la nomination des principaux officiers de la maison du monarque. Philippe ne l'accorda pas à Montmorenci pour ses services à la guerre, mais parce qu'il s'était toujours montré très-zélé pour les intérêts particuliers de la couronne, et parce que Dreux de Mello était

mort sans enfant : cette dignité n'avait pas la même splendeur qu'elle eut depuis, ce fut de Mathieu qu'elle reçut son premier éclat.

En 1219, Montmorenci partit une seconde fois avec le fils du roi pour le Languedoc; les choses y avaient bien changé de face depuis la mort de Montfort; ce prince, après s'être fait un parti très-puissant dans le pays des Albigeois, avait voulu porter le dernier coup à Raymond VI en lui enlevant sa ville capitale; il vint mettre le siège devant Toulouse et cerna si bien la place, qu'elle était prête à se rendre, lorsque les assiégés, voulant tenter encore une fois la fortune, firent une sortie un matin; ils parvinrent dans le camp ennemi; tout céda à leurs efforts. On vint avertir Simon, qui entendait la messe dans sa tente; mais quelque grand que fût le péril, on ne put l'arracher du pied de l'autel avant la fin de l'office divin; sa présence valait seule une armée; dès qu'il parut, les Toulousains prirent la fuite; il les tailla en pièces, les poursuivit jusqu'au pied des remparts, et sans s'arrêter il voulut donner un assaut; il s'approcha trop près des murs, fut atteint et renversé d'un coup de pierre lancée par une machine appelée *manigonneau*. Les assiégés, le voyant étendu, firent pleuvoir sur lui une grêle de

traits ; il mourut percé de cinq flèches , le 25 juin 1218 (Vely se trompe en disant en 1219.) Les écrivains albigeois n'ont pas honte de dire qu'il fut tué par une femme , par un nain , etc.

Simon de Montfort fut un des hommes les plus remarquables de son siècle ; il aurait encore été bien plus grand , si ses talens et son courage n'eussent été employés qu'au service de son roi et de son pays ! Une taille gigantesque , une voix terrible , le rendaient l'effroi des ennemis ; il était doué de cette beauté martiale si nécessaire alors dans un chef. De longs cheveux qui s'échappaient de son casque à la manière des anciens rois chevelus , donnaient à toute sa personne quelque chose d'extraordinaire , et le faisaient distinguer au milieu des combats ; on voyait en lui un mélange de cruauté et de bonté ; féroce avec l'ennemi , bienveillant avec le plus simple chevalier , il passait alternativement de la rage à la douceur ; sa piété était si simple , si sincère , que l'on n'ose l'appeler fanatisme ; il était regardé comme le général le plus expérimenté de la chrétienté ; la confiance qu'il inspirait à ses soldats était telle , qu'ils le regardaient comme un être surnaturel ; et il répandait une si grande terreur parmi les Albigeois , que ces sectaires le croyaient sorcier. Montmorenci de-

vint son rival de gloire, et fut chargé d'enchaîner son ambition, qui aurait été dangereuse si elle n'avait pas trouvé d'obstacles. L'habileté que ce dernier mit à remplir sa mission, la crainte qu'il sut inspirer à Montfort, portent à croire que Mathieu, son égal en courage, lui était supérieur par l'élévation de son caractère.

Après la mort de Simon de Montfort, le comte de Toulouse voulut profiter du découragement des croisés; il trouva de puissans secours dans le zèle des sectaires du Languedoc; d'ailleurs, les longues infortunes, quelque méritées qu'elles soient, finissent par inspirer de l'intérêt, et les Languedociens, en général, secoururent leur comte sans embrasser ses erreurs religieuses.

Louis de France et Montmorenci ne furent pas heureux dans la campagne de 1219; ils quittèrent ces contrées pour aller attaquer les Anglais dans la Guyenne. Le siège de Marmande signala cette expédition; le comte de Newmann vint au secours de la place; Louis resta devant la ville pour contenir les alliés, et Mathieu II se porta au-devant du général anglais, le battit, et dispersa totalement cette nouvelle armée; après ce triomphe éclatant, Marmande se rendit, et une trêve mit fin à la guerre pour le moment.

Montmorenci revint dans ses domaines; il y

épousa, en 1221, Emme de Leval, et pour mieux s'allier à cette illustre maison, et mettre ses immenses biens dans sa propre famille, il fit épouser la sœur d'Emme à son fils aîné Bouchard VI. Il eut de sa nouvelle femme, Guy de Laval, qui commença la branche des Laval, dont une des petites-filles, Jeanne de Laval, épousa Louis de Bourbon, comte de Vendôme, trisaïeul de Henri IV.

Philippe - Auguste mourut à Mantes, le 14 juillet 1223; ce prince avait créé son siècle; comme tous les grands rois, il avait fait naître autour de lui une foule de héros et d'hommes remarquables, qui vinrent se grouper auprès de son trône. Sous son règne l'état militaire commença à sortir de l'enfance; il fit venir des ingénieurs grecs et italiens, qui apprirent aux Français à défendre et à attaquer régulièrement une place; à ses obsèques Mathieu de Montmorenci remplit, en qualité de connétable, les fonctions de sénéchal, charge abolie depuis le règne précédent; il régla toutes les cérémonies, honneur que les princes du sang auraient pu lui disputer: il s'éleva à cette occasion un débat très-vif entre le légat résidant à la cour de France et l'archevêque de Reims; chacun de ces prélats voulait avoir l'honneur d'officier ce jour-

là ; on usa , pour les mettre d'accord , d'un moyen qui les satisfit . Il fut convenu qu'ils diraient une messe dans la même église , en même temps et sur le même ton .

Louis VIII , d'après les conseils de Montmorenci , se hâta de terminer une affaire importante que son père avait commencée ; ce fut de recevoir d'Amauri de Montfort , fils de Simon , la cession du comté de Toulouse ; Philippe l'avait refusée plusieurs fois , mais enfin il s'était décidé à l'accepter ; cette cession n'offrait pour le moment que des avantages illusoires . Après la mort de Simon de Montfort , le jeune comte de Toulouse avait reconquis tous les états de son père , qui s'était retiré auprès du roi d'Aragon ; il fallait d'abord régler les droits du cédant pour décider si la cession était valide ; en conséquence une assemblée des grands de la couronne avait été indiquée à Melun par Philippe , pour examiner la proposition d'Amauri ; le monarque allait s'y rendre , lorsqu'il fut atteint de la maladie qui le mit au tombeau . Les droits d'Amauri sur le comté de Toulouse n'étaient fondés que sur la décision prise par Innocent III , dans le quatrième concile de Latran , en 1215 ; mais le pouvoir du Saint-Siège était encore si grand , que cette décision balançait , et même surpas-



sait, aux yeux des peuples, les droits héréditaires du fils de Raymond. Le jeune Montfort demanda, en échange de ses faibles droits, plusieurs villes et la survivance de la charge de connétable. Louis VIII accorda sans difficulté les villes ; mais il refusa la survivance, ne voulant pas priver de cette dignité les enfans de Montmorenci, héros dont il avait reçu les premières leçons de valeur. Montmorenci, trop grand pour préférer ses intérêts personnels au bien de l'État, déclara au roi, en pleine assemblée, qu'il abandonnait au nom de ses enfans la survivance de la charge de connétable : « Ils sont jeunes, dit-il, ils la gagneront par leur courage et leur dévouement. » Louis VIII persista quelque temps à ne pas vouloir dépouiller les enfans de Mathieu II d'une dignité que leur père avait ennoblie par ses brillantes qualités, mais enfin le traité fut conclu, à la fin d'août 1223. Le pape Honoré III tenait, comme tous ses prédécesseurs, à ce que l'on ne crût pas qu'il était étranger aux affaires temporelles des princes chrétiens ; aussi écrivit-il au roi, le 14 décembre, pour l'inviter à accueillir la proposition d'Amauri ; l'affaire était terminée depuis cinq mois avec Amauri, mais ce n'était pas sans retour. Presque tous les historiens, et même le prési-

dent Hénaut, ont fait d'une manière inexacte l'histoire de la cession du comté de Toulouse; les uns la mettent sous le règne de Philippe-Auguste, et d'autres sous Louis IX, en 1330, parce que ce ne fut qu'à cette époque qu'Amauri reçut l'épée de connétable, après la mort de Montmorenci. Nous ferons observer ici, combien les monarques français mettaient de soin à observer religieusement la foi des traités; ils ne profitèrent point de la cession du fils de Montfort: ce ne fut que par suite d'un autre traité, fait avec Raymond VII, légitime héritier des anciens comtes de Toulouse, que la France fit définitivement l'acquisition du Languedoc; et cependant le roi n'en fut pas moins exact à remplir les engagements pris avec Amauri.

A peine Louis VIII était monté sur le trône, que les grands vassaux essayèrent de ressaisir ce qu'ils avaient perdu sous Philippe-Auguste. Pour parvenir à leur but, ils voulurent diminuer l'influence de Montmorenci, dont ils redoutaient la loyauté; en conséquence ils demandèrent que les grands dignitaires civils de la couronne fussent exclus du parlement: ils éloignaient par là Mathieu II, qui était connétable.

Le parlement, nullement sédentaire à cette époque, n'était qu'un conseil formé des sei-

gneurs les plus puissans, qui accompagnait le roi partout et décidait des affaires majeures ; non-seulement Louis VIII ne se rendit pas à leurs vœux, mais encore, suivant les conseils de Montmorenci, il affranchit, d'après son exemple, les serfs dans les pays conquis par son père.

Henri III, roi d'Angleterre, somma le nouveau roi de France de lui rendre la Normandie et les autres provinces que Philippe avait confisquées sur Jean-sans-Terre. C'était une déclaration de guerre ; on s'y prépara avec ardeur. Louis VIII, craignant d'être attaqué par l'Empire, demanda à Frédéric II de renouveler le traité d'alliance fait après la bataille de Bouvines ; Mathieu de Montmorenci fut chargé de cette mission délicate ; il se rendit à Vaucouleurs dans les derniers jours de 1223, et s'y aboucha avec les envoyés de l'empereur. Il agit si habilement dans cette occasion, qu'il détacha entièrement le monarque allemand des intérêts de l'Angleterre ; il obtint même des gages de la foi jurée.

Certain de ne pas être attaqué par Frédéric, Louis VIII entra en campagne avec la ferme résolution de chasser entièrement les Anglais de la France. Montmorenci reçut le commandement de l'armée sous le roi, par commission, et non à

titre de connétable, cette dignité étant purement civile. Les Français entrèrent dans le Poitou, où les Anglais avaient des places fortes et beaucoup de partisans. Ils défirent les ennemis auprès de St.-Maixent, en 1224; on ne donne aucun détail sur cette bataille. Après ce triomphe, le connétable assiégea Niort, place très-bien fortifiée. Les ingénieurs que Philippe avait fait venir de la Grèce et d'Italie déployèrent à ce siège tous leurs talens; la ville était défendue par Mauléon de Savari, chevalier français qui s'était mis au service de l'Angleterre; il passait pour très-grand capitaine; mais il fut forcé de capituler; il lui fut permis, en sortant de la ville, d'aller se renfermer dans une autre. Montmorenci confia le commandement de Niort à Guillaume Janvre, sire de la Bouchetière, capitaine expérimenté.

Mauléon s'était jeté dans La Rochelle, c'était la place la plus importante qu'Henri III possédât dans le royaume. Mathieu vint l'y assiéger après avoir pris St-Jean-d'Angély. Cette expédition fut si meurtrière, que les trois reines Ingelburge, veuve de Philippe, Blanche de Castille, et sa mère Bérengère de Jérusalem, firent à Paris des processions pour demander l'assistance de Dieu. Un jour que le roi avait trop approché sa tente des remparts, les assiégés lancèrent une si grande

quantité de pierres, que le prince fut à demi étouffé sous leur poids. Le siège durait depuis huit mois ; les assiégés murmuraient, Mauléon demandait à grands cris des secours et surtout de l'argent, pour satisfaire les troupes soldées qu'il avait avec lui. Le roi d'Angleterre, persuadé que ce chevalier était secrètement attaché aux intérêts de la France, se défiait de lui ; il ne doutait pas que les Rochellois, qui étaient très-dévoués à l'Angleterre, sauraient bien se défendre sans le secours du gouverneur ; il envoya seulement quelques vaisseaux chargés de vivres. Les écrivains favorables à Mauléon disent que le prince joignit à cet envoi plusieurs coffres remplis de pierres, au lieu d'argent. Ce fait paraît peu vraisemblable ; quoi qu'il en soit, Savari se montra très-irrité contre les Anglais ; Montmorenci l'apprit, et voulant profiter de son mécontentement, il pressa la place, donna l'assaut, et fit faire des propositions avantageuses aux soldats : cette troupe voulait se rendre de suite, mais les habitans faisaient quelques difficultés ; ils craignaient de perdre les prérogatives que le roi d'Angleterre leur avait accordées ; le connétable leur fit annoncer que Louis VIII respecterait ces privilèges ; la ville capitula, le traité fut conclu ; Mathieu de Montmorenci jura sur

l'ame du roi d'en observer les conditions. Tous les traités se faisaient ainsi ; le prince choisissait pour jurer sur son ame le seigneur qu'il affectionnait le plus. La capitulation de La Rochelle fut le premier acte public auquel Mathieu mit son nom en qualité de connétable ; on en conserve l'original dans les archives de la ville (août 1824, (1)).

Après cette conquête, le roi revint à Paris ; Montmorenci resta à la tête de l'armée, afin de poursuivre les avantages que l'on avait déjà obtenus. Sur ces entrefaites, le pape, qui avait déjà fait des instances auprès de Louis VIII pour l'engager à signer une trêve avec Henri III, en fit de nouvelles. Le pontife avait en vain essayé d'empêcher les hostilités entre la France et l'Angleterre ; quelque pressantes qu'eussent été ses prières, le roi avait jugé devoir lui résister.

Il arrive souvent que les historiens jugent trop légèrement la conduite des princes ; ils ont signalé comme une faute capitale la trêve que Louis VIII conclut après la conquête du Poitou. Ils l'accusent d'avoir sacrifié les intérêts de l'état à une piété mal entendue, en tournant ses armes contre les Albigeois au lieu de chasser les An-

(1) Arcere. Histoire de La Rochelle.

glais de la Guyenne. Mais ces écrivains n'ont pas pris garde que Louis VIII s'était attaché à suivre les projets que son père avait formés sur le Languedoc, projets qui furent réalisés et dont le résultat fut la réunion à la couronne des vastes états du comte de Toulouse; ils n'ont point fait attention que l'hérésie des Albigeois était un foyer perpétuel de troubles, dont l'influence se faisait sentir dans tout le royaume; que la crainte de voir passer les belles provinces du midi dans les mains du roi d'Aragon existait toujours dans le conseil du monarque français; que le pape, piqué des premiers refus de Louis VIII, négociait secrètement avec Raymond pour obtenir de lui une partie de ses domaines en échange d'une absolution pleine et entière; et qu'au contraire, essayer de chasser les Anglais de Bordeaux, était risquer de perdre les conquêtes que l'on venait de faire, car Henri III avait porté des forces imposantes en Guyenne; qu'enfin la résolution de marcher contre les Albigeois était dictée par la politique et non par le fanatisme.

Louis VIII quitta de nouveau Paris en 1226. Il rassembla dans le Nivernais de nouvelles forces dont il confia le commandement à Mathieu de Montmorenci. Les machines de guerre furent embarquées sur le Rhône. Avignon se trouvait

sur le chemin du Languedoc; cette ville était infectée de l'hérésie, mais elle était sous la protection des empereurs d'Allemagne; en conséquence il fut décidé que l'on n'agirait pas hostilement envers elle; on lui demanda seulement le passage, qu'elle accorda; mais au moment où les soldats étaient près d'entrer dans les murs, les Avignonnais, changeant brusquement de résolution, levèrent le pont-levis. Le roi, irrité de ce procédé, demanda une réparation; il ne reçut qu'une réponse inconvenante; il se décida à assiéger la place: la situation de cette ville sur les rives du Rhône et près de la Durance, la rendait très-importante et difficile à soumettre. Montmorenci, comme général en chef, fit tous les apprêts du siège et le poussa avec vigueur. Mais l'armée n'était composée en grande partie que de cavalerie qu'il fallut mettre à pied, ce qui commença à mécontenter les chevaliers. Les chevaux mouraient de faim, car le comtat produisait peu de fourrages; les obstacles augmentaient tous les jours. Le comte de Toulouse voyait l'orage prêt à fondre sur lui, et pour le conjurer il se ménagea des intelligences parmi les principaux seigneurs; cela mit dans les opérations des assiégeans un défaut d'ensemble. Thibaut, comte de Champagne, quitta le camp malgré les ordres



du roi, en disant qu'il avait servi les quarante jours d'usage. Les maladies affligèrent les troupes, de grosses mouches noires, provenant de la putréfaction des chevaux morts, s'introduisaient partout, jusque dans les alimens, et les empoisonnaient. Le roi, épouvanté de tant de maux, voulait lever le siège; Mathieu II et le comte de St.-Paul le détournèrent de cette résolution, lui montrant de quelle conséquence elle pouvait être non-seulement pour le reste de l'expédition, mais encore pour toutes les affaires du royaume; sur ces entrefaites, les assiégés trouvèrent moyen d'inonder le camp des Français, qui se voyaient au moment d'être obligés de lever le siège; mais avant de mettre à exécution cette détermination, le connétable voulut livrer un dernier assaut.

Le roi et les principaux chevaliers, pour exciter l'ardeur des soldats, se précipitèrent les premiers vers les remparts. Le valeureux comte de Saint-Paul fut tué d'un coup de pierre à côté de Montmorenci. Un javelot blessa à mort Guillaume Janvre, sire de la Bouchetière, l'un des braves de l'armée française. Enfin, après un combat terrible, la ville fut forcée de capituler, ce qui sauva l'armée française : le roi, irrité, fit raser les fortifications, et traita sévèrement les habitans; ce succès inespéré produisit un effet

extraordinaire sur toutes les provinces méridionales. Les seigneurs, qui certainement se seraient déclarés contre Louis VIII s'il avait échoué, accoururent en foule lui offrir leurs services. Le roi poursuivit ses avantages, et se rendit maître de Nîmes, de Carcassonne, de Béziers et de beaucoup d'autres places; mais, se trouvant affaibli par les fatigues de la guerre, il quitta le Languedoc, laissant, pour garder ses conquêtes, Humbert de Beaujeu, élève de Mathieu, et reprit le chemin de sa capitale. Il tomba malade en Auvergne, de l'épidémie qui avait fait tant de ravages dans son armée, et dont il avait emporté le germe. Sentant que la mort ne tarderait pas à le frapper, il fit appeler les seigneurs et les évêques qui l'avaient suivi; il leur annonça qu'il avait nommé régente Blanche de Castille, et leur fit jurer de reconnaître pour roi Louis son fils aîné, qu'il n'avait pas eu le temps d'associer à la couronne; tous le jurèrent et signèrent leur serment, qui fut revêtu du sceau royal. Cette pièce intéressante était conservée dans le trésor des chartres. Le prince recommanda particulièrement à Montmorenci la reine et ses enfans; sa main débile pressa celle du connétable, ses derniers regards se fixèrent avec ravissement sur ce vieux guerrier, qui ju-

rait sur son épée de défendre les objets de sa sollicitude.

Louis VIII expira à l'âge de trente-neuf ans, dans le mois de novembre 1226. Ce prince était doué de cette véritable piété, source des plus grandes vertus, et qui s'allie à toutes les qualités guerrières; ardent, impétueux, avide de combats, il eut le courage d'un soldat et même les talens d'un général, mais il n'eut pas toujours la sagesse si nécessaire dans un roi; Mathieu de Montmorenci et le chevalier Guérin, devenu chancelier, y suppléèrent; on eût dit que le grand Philippe régnait encore.

Afin de les conserver, le connétable fit mettre ses dépouilles mortelles dans un sac de cuir; on ne connaissait pas encore la manière d'embaumer les corps. Il les déposa dans la sépulture royale de St.-Denis; lorsqu'en 1793 on viola les tombeaux de nos rois, ce sac de cuir, contenant le squelette de Louis VIII, fut trouvé intact et bien conservé (1).

Les craintes de Louis VIII étaient bien fondées : dès que les hauts barons qui ne l'avaient point suivi dans son expédition apprirent sa

(1) Procès-verbeaux ordonnés en 1793 par la commune de Paris.

mort, ils se mirent en devoir de profiter de l'enfance de son successeur pour ressaisir les privilèges dont ils avaient été dépouillés par les rois capétiens. Le ton qu'ils prirent pour annoncer leurs intentions fit naître des craintes réelles dans l'ame de Blanche de Castille, qui, au milieu d'une douleur légitime, se trouva dans le plus grand embarras ; mais l'arrivée de Montmorenci à la tête de nombreux vassaux et d'hommes fidèles, fit changer la face des affaires ; Mathieu, secondé par le chevalier Guérin et le cardinal Romain, sut relever le courage de la reine, et lui inspira cette énergie qu'elle déploya depuis avec tant d'éclat.

Les principaux seigneurs mécontents étaient Philippe, comte de Boulogne, oncle du roi, et gendre du fameux Renaud ; on le soupçonnait de porter ses vues ambitieuses sur la couronne ; Pierre de Dreux, comte de Bretagne, Hugues de Lusignan, comte de la Marche, Enguerrand de Couci, les comtes de Ponthieu, de Châtillon, et Thibaut de Champagne, homme singulier et bizarre qui, après avoir joué le rôle le moins honorable dans les troubles de la régence, finit par être un grand prince, un législateur éclairé, lorsqu'il fut devenu souverain de la Navarre. Les historiens anglais ont dit que Thibaut avait été

très-amoureux de Blanche de Castille, qui avait le double de son âge ; sur cette prétendue passion ils ont bâti un tissu de calomnies et de fictions romanesques qui peuvent bien trouver place dans des contes, mais qui ne peuvent trouver grâce devant la sévérité de l'histoire ; malheureusement, beaucoup d'écrivains, oubliant qu'ils étaient Français, ont accredité ces fables en les répétant.

Les mécontents demandaient l'abolition de la justice royale et l'établissement du système communal dans leurs domaines particuliers. Louis-le-Gros, en créant les communes, avait refusé d'accorder ce droit aux premiers feudataires, auxquels il aurait fourni une grande facilité pour lever les troupes ; ils insistaient surtout pour faire donner la régence à l'un d'entre eux, ne voulant pas la laisser entre les mains d'une étrangère ; les seigneurs faisaient ces demandes avec assurance parce qu'ils étaient réunis aux pairs de France ; ils pensaient que sans eux on ne pouvait couronner le jeune prince ; cette cérémonie rendait la personne du monarque sacrée aux yeux du peuple. Mathieu et tout le conseil furent d'avis de la faire sans qu'ils y assistassent ; cette résolution était vigoureuse mais elle n'était pas sans danger, car il était

inouï que le couronnement eût jamais eu lieu sans que les pairs de France fussent présents ou représentés. Le connétable et les barons restés fidèles s'empressèrent de mettre leur projet à exécution ; ils réunirent le plus de chevaliers qu'ils purent, afin de protéger la marche du roi jusqu'à Rheims, où la cérémonie se fit, au milieu d'un appareil de guerre, le 1<sup>er</sup> décembre 1226.

Le couronnement des rois de la troisième race avait été jusqu'alors une espèce d'élection, où souvent on mettait en question les droits du monarque ; depuis celui de Louis IX ce ne fut plus qu'une cérémonie où les disputes ne roulèrent plus que sur les préséances ou sur les droits particuliers des pairs ; en vain ceux-ci voulurent protester, le peuple ne vit en eux que des rebelles.

L'éducation de Louis IX fut confiée au connétable, qui s'adjoignit dans ces nobles fonctions le sire de Nèle. Si Blanche de Castille inspira à son fils ces hautes vertus qui font encore notre admiration, ce fut Mathieu de Montmorenci qui lui donna les premières leçons de cette valeur brillante, de cette haute politique qui plaça toujours les intérêts de l'état avant tout, et qui sut même les défendre contre les ten-

tatives faites sur la piété du monarque. Cependant les seigneurs mécontents étaient toujours en armes, et menaçaient la capitale, demandant à Blanche des cautions pour la régence, et la liberté des chevaliers pris à Bouvines et détenus depuis cette époque : la reine décida, d'après son conseil dont Montmorenci était l'ame, qu'il ne serait fait aucune concession ; que l'on marcherait contre les rebelles sans les laisser respirer un seul instant ; ceux-ci, étonnés de la fermeté que la régente montrait dans toute sa conduite, commencèrent à se désunir. Thibaut, comte de Champagne, offrit de se soumettre ; il entraîna avec lui la plus grande partie des barons ; une assemblée fut tenue à Vendôme ; ils vinrent y rendre leurs devoirs au roi. Cette soumission n'était qu'apparente : au mépris de tous les sermens, ils formèrent, non pas une nouvelle ligue, mais une véritable conspiration, dont le but était de se rendre maîtres de la personne de Louis IX ; ce prince était à Orléans avec sa mère ; il devait revenir à Paris pour recevoir les hommages de la comtesse de Flandres ; les conjurés résolurent de l'enlever ; la cour était en marche et assez loin d'Orléans, lorsque Thibaut de Champagne, qui se trouvait à la tête de ceux qui devaient exécuter le coup de main,

dominé par son irrésolution accoutumée, fit avertir secrètement la régente; cette princesse n'eut que le temps de se jeter dans Montléri, dont le gouverneur lui était très-dévoué; Montmorenci ayant appris le danger que courait le roi, rassembla à la hâte quelques troupes, dispersa tout ce qui se trouva sur la route, et ramena en triomphe la reine et son fils, aux acclamations des Parisiens, qui se signalèrent dans cette occasion; ils allèrent au-devant du prince, et formèrent jusqu'à Montléri, des haies très-serrées, au travers desquelles le cortège royal passa comme entre deux murs impénétrables. C'est au milieu de ces embarras et de ces dangers que fut conclu le traité définitif qui dans la suite réunit à la couronne les vastes états du comte de Toulouse.

Humbert de Beaujeu, laissé dans le Languedoc par Louis VIII, avait poussé si avant ses conquêtes, que Raymond VII en fut effrayé; désirant délivrer ses sujets des maux qui les accablaient depuis si long-temps, il se décida à faire la paix. La principale condition qu'on lui imposa fut le mariage de sa fille unique avec Alphonse frère de saint Louis.

On se rappelle sans doute que Montmorenci avait été chargé sous Philippe-Auguste de suivre



les projets secrets que ce prince avait formés sur le Languedoc; on voit que ses avis servaient de règle à la régente; c'est donc à lui qu'il faut attribuer tout le bien que l'État retira de cette négociation. Ce traité désespéra la cour de Rome, qui se vit frustrée dans l'espoir de posséder les belles provinces méridionales. Honoré III, ne voulant pas rester étranger à cette grande affaire, exigea que Raymond s'engageât à faire une croisade contre les Sarrasins pour expier les fautes dont il s'était rendu coupable envers la religion; il demanda surtout l'établissement d'un tribunal religieux qui jugerait les crimes d'hérésie dans tout le pays des Albigeois. Il était difficile de repousser la demande du pape; on promit l'un et l'on accorda l'autre.

Tout semblait faire espérer que la France était au moment de goûter une paix durable; mais il n'en fut pas ainsi; à la fin de l'année 1228, les seigneurs reprirent les armes; la nouvelle ligue parut plus formidable que la première; elle avait à sa tête l'ambitieux Philippe, oncle du roi, Thibaut de Champagne, Enguerrand de Couci et le comte de Bretagne; ce dernier eut la hardiesse d'envoyer au roi un chevalier, qui entra dans la chambre du conseil, armé de pied en cap, et y déclara de la part de Pierre de Dreux

qu'il ne se reconnaissait plus pour vassal du roi de France. Les mécontents, cherchant à se faire des partisans, s'efforcèrent de mettre Montmorenci dans leurs intérêts; on fit auprès de ce grand homme les mêmes démarches qu'Othon et les alliés avaient faites auprès de lui; on espérait avec son alliance, sinon détruire une autorité mal affermie, du moins l'empêcher de se consolider; il reçut toutes les propositions avec indignation, et se prépara à donner de nouvelles preuves de sa loyauté.

La monarchie se trouvait dans un danger évident; une ligue redoutable était formée au sein du royaume par les seigneurs les plus puissans, qui ne voulaient pas seulement reconquérir des privilèges, mais qui tendaient à s'emparer du trône; car dans leur délire ils avaient élu pour roi le sire de Couci. D'un côté, le roi d'Angleterre annonçait, par des préparatifs hostiles, qu'il voulait profiter de l'embarras dans lequel se trouvait le gouvernement; de l'autre, le comte de Toulouse, voyant avec peine le traité qu'il avait conclu, cherchait à le rompre, et croyait pouvoir le faire facilement (sa fille et Alphonse étant trop jeunes n'avaient pu être unis de suite). La monarchie fut donc, nous le répétons, dans un danger imminent, et nous devons

faire observer l'importance du service que rendit au roi la noblesse restée fidèle, et surtout Montmorenci, en le soutenant contre tant de prétentions; aussi, le vertueux Louis IX eut-il pour Mathieu la plus grande vénération; il honora sa mémoire du plus touchant souvenir.

Le connétable, accompagné du jeune monarque à peine âgé de treize ans, marcha contre les rebelles. Il les harcela sans relâche; son activité, son courage portèrent de rudes coups à cette coalition qui avait paru si formidable; à force d'adresse on sut en détacher une seconde fois Thibaut de Champagne, qui vint joindre l'armée royale avec 300 chevaliers; la mésintelligence se mit bientôt parmi les seigneurs; ils étaient bien d'accord pour renverser l'autorité légitime, mais ils ne s'entendaient pas pour la remplacer, comme cela arrive parmi les rebelles; l'élection du sire de Couci n'avait servi qu'à faire paraître l'ambition démesurée des uns et les prétentions ridicules des autres.

L'hiver ne put arrêter Montmorenci dans ses opérations; après avoir enlevé aux ennemis une infinité de places, il assiégea Belesme, un de leurs boulevards. L'entreprise était hardie, car on ne se battait jamais dans la saison rigoureuse; le connétable, voulant exciter l'ardeur des trou-

pes par la présence de leur souverain, fit partager au jeune prince toutes les fatigues du siège. La reine Blanche, qui ne pouvait quitter son fils, déploya dans cette occasion un courage au-dessus de son sexe; les chevaux, peu accoutumés au froid, mouraient promptement; on arrêta la mortalité parmi ces animaux en les entourant de fagots et de branchages qu'on allumait, et dont on entretenait le feu sans cesse (1). Les chevaliers firent le service d'infanterie; c'était la première fois depuis l'érection des fiefs; la noblesse regardait alors comme un déshonneur de combattre à pied, à force d'audace et d'habileté, la place fut enlevée avant que le duc de Bretagne pût venir à son secours. Le connétable se servit à ce siège de deux énormes machines avec lesquelles on jeta une telle quantité de pierres, que les fortifications en furent couvertes et les assiégés accablés. Les barons mécontents, irrités de la conduite du comte de Champagne, tournèrent tous leurs efforts contre lui; Thibaut se trouva alors dans une position difficile, il aurait certainement perdu tous ses états, si la régente, qui avait eu si souvent à se plaindre de lui, ne fût venue à son secours; le connétable rentra en

(1) La Clergerie. Hist. du Perche.

campagne, tailla en pièces, auprès de Laon, les troupes seigneuriales, et les chassa entièrement de la province. Thibaut fut obligé de payer d'une partie de ses domaines le service que Blanche lui avait rendu dans cette circonstance difficile; après cette expédition, les rebelles vinrent en foule se jeter aux pieds du roi; les chroniques du temps louent la justice que mit la régente dans la répartition des châtimens, des pardons et des récompenses (1).

Le duc de Bretagne, se voyant abandonné de presque tous ses complices, se jeta dans les bras du roi d'Angleterre; tous les Français, et surtout la noblesse, furent indignés de voir un vassal du roi appeler sur le royaume les maux d'une guerre étrangère; on assembla aussitôt une haute cour, le connétable la présida; elle déclara Pierre de Dreux, comte de Bretagne, traître, parjure, méritant la peine capitale, et dépouillé de ses états; c'était la seconde fois, dans l'espace de vingt ans, que le roi condamnait à mort un grand vassal, et prononçait la confiscation de ses biens; on peut voir par là combien la puis-

(1) *Il venerunt dolentes et timentes vindictam reginæ qui remunerare et punire sciebat.* (Grande chronique de St.-Denis.)

sance royale avait fait de progrès depuis Hugues Capet.

Montmorenci étonna l'ennemi par une attaque subite ; il se trouva au milieu des états du comte de Dreux , sans que celui-ci se fût seulement douté de sa marche. Il le força de se renfermer dans Angers ; la place fut prise d'assaut ; Pierre de Dreux s'échappa à la faveur du tumulte. La rapidité de ces succès força le comte de la Marche à faire la paix ; ce seigneur ne demanda pour garant de l'accommodement que la parole de Montmorenci.

Cependant le roi d'Angleterre était débarqué en Bretagne au commencement de l'année 1230 ; au lieu d'entrer de suite en campagne , Henri III donna des fêtes à Nantes pendant tout l'hiver , laissant à ses généraux le soin d'agir contre l'infatigable connétable. Les Anglais, supérieurs en nombre, cherchèrent d'abord à accabler les Français ; ils offrirent la bataille à Montmorenci qui l'évita , les laissa s'engager dans un pays marécageux, les harcela et les attaqua si à propos, et avec tant d'impétuosité, que le monarque anglais, apprenant une défaite au lieu d'une victoire, se rembarqua précipitamment. Cette campagne mit le comble à la gloire militaire de Montmorenci.

Pierre de Dreux n'avait plus qu'à implorer la clémence du roi; il vint, la corde au cou, se jeter à ses pieds; il méritait la mort, on lui laissa la vie par humanité; on avait le droit de prendre ses états, on ne l'en dépouilla pas, mais on ne les lui rendit pas non plus; il fut décidé que la Bretagne serait gouvernée en son nom par un prince français, jusqu'à ce que son fils, qui serait élevé à la cour, fût en âge de régir ses domaines; et que, dans le cas où ce fils mourrait sans enfans, la Bretagne serait réunie à la couronne. On évitait ainsi l'odieux de la confiscation, et l'on s'assurait la possession de vastes états, un nombre d'années suffisant pour bien asseoir l'autorité du jeune roi. On a accusé la politique de ces temps d'être étroite et imprévoyante; cette politique si critiquée a formé, soit par des traités, soit par des acquisitions, un puissant royaume, d'un état qui n'était véritablement qu'un grand fief.

Mathieu de Montmorenci, dont la dernière victoire venait de procurer à la France de si grands avantages, mourut comblé de gloire, le 24 octobre 1230, à l'âge de 64 ans. Il fut enterré dans l'abbaye du Val; on y voyait encore sa statue dans le dix-septième siècle. Sa vie est digne de servir de modèle aux hommes puissans que

leur naissance a placés près du trône , et même à ceux que le mérite a portés dans une sphère élevée; guerrier intrépide , général expérimenté , politique profond , il défendit sa patrie sous Philippe-Auguste; servit Louis VIII de son épée et de ses conseils, devint le soutien de l'enfance de saint Louis, et devança les idées de son siècle en affranchissant les serfs de ses domaines.

Mathieu II de Montmorenci fut grand-oncle , beau-frère, neveu , petit-fils de deux empereurs, de six rois , et allié à tous les souverains de l'Europe. Les princes de la maison régnante descendent de ce grand homme par le mariage de Jeanne de Laval , une de ses petites-filles , avec Louis de Bourbon , comte de Vendôme , trisaïeul de Henri IV.

---





**GAUCHER DE CHATILLON,**

**CONNÉTABLE DE FRANCE.**



# GAUCHER DE CHATILLON,

CONNÉTABLE DE FRANCE.



## LIVRE PREMIER.

Gaucher de Châtillon, à l'âge de vingt ans, passe en Italie avec les nobles de ses domaines pour embrasser la querelle de Charles d'Ajou, prétendant au trône de Naples. — Défaite de Maintfroi. — Châtillon rentre en France, et fait partie de l'expédition d'Aragon; il se porte pour champion de la reine, femme de Philippe III, accusée d'empoisonnement, et fait triompher cette princesse. — Bataille de Courtrai. — Après ce désastre, Châtillon est nommé connétable de France. — Troisième expédition contre la Flandres. — Bataille de Mons-en-Puelle. — Gaucher assure le succès de cette journée par sa bravoure et ses sages dispositions. 18 août 1304.



Nous avons dit, au commencement de cet ouvrage, que les grands capitaines français, dont nous écrivons l'histoire, eurent cela de particulier que presque tous furent non-seulement intrépides dans les combats, mais encore

sages au conseil, habiles en politique, enfin qu'ils furent hommes d'état; Gaucher de Châtillon, dont nous allons tracer la vie, posséda ces qualités; il fut guerrier, mais il peut aussi trouver sa place parmi les grands ministres dont s'honore notre patrie.

Gaucher de Châtillon naquit en 1249, de Gaucher IV et d'Isabeau de Lisignes (1). La maison de Châtillon passait pour une des plus anciennes de la chrétienté; elle tirait son origine de la ville de Châtillon-sur-Marne. L'histoire ne commence à parler de cette famille que dans le dixième siècle; on vit plusieurs seigneurs de Châtillon prendre le parti de Hugues Capet, lorsque la noblesse se divisa d'opinion, après la mort du dernier Carlovingien; et ce fut même au zèle que cette maison montra pour la nouvelle dynastie qu'elle dut son accroissement et sa puissance. Gaucher était sorti d'une branche cadette, dont les enfans étaient distingués par le titre de comte de Porcéan; ayant perdu son père en 1261, il resta sous la garde-noble (2) de sa mère et de Gui de Châtillon, son oncle.

(1) Duchesne, Histoire de la maison de Châtillon.

(2) Selon Montesquieu, ce n'était pas tout-à-fait une tutelle. (Esprit des lois, t. v, in-12, ch. xxxiii.)

Dans le système féodal, que rien n'avait encore mitigé, un homme né dans la classe qui possédait l'autorité sur toutes les autres, ne connaissait jamais l'oisiveté; à peine sortait-il de l'enfance que la guerre, le tumulte devenaient son élément, c'était contre un voisin turbulent qu'il essayait son jeune courage, quelquefois contre le suzerain lui-même; souvent aussi son bras s'armait pour la défense des droits du prince.

Les croisades firent naître le goût des expéditions lointaines, qui offraient plus d'attraits que de misérables querelles particulières, dans lesquelles les périls étaient très-grands et la gloire presque nulle. En armant les hommes pour la défense de la religion, les croisades les réunirent; elles firent sentir à de fougueux guerriers qu'il était plus naturel de s'armer contre un ennemi commun que de se déchirer entre eux; dès lors les passions haineuses s'atténuèrent, les inimitiés commencèrent à s'éteindre. Si l'on veut comparer l'époque des croisades au dixième siècle qui le précéda, et auquel on a donné le nom de siècle de fer, on verra quelle différence il y avait dans les relations de la vie; et, sous ce rapport, les croisades firent beaucoup de bien.

Gaucher de Châtillon, encore dans l'adoles-

cence, se persuada que la discorde ne devait pas régner entre des hommes nés et nourris sur la même terre; son ame généreuse n'aspira qu'à des exploits aussi brillans qu'honorables; c'était dans ces sentimens que son oncle paternel l'avait élevé. Les récits des hauts faits de Louis IX dans la Palestine l'enflammaient d'une noble ardeur; il s'indignait que son âge ne lui eût pas permis de suivre ce prince à la Terre-Sainte; il brûlait de trouver une occasion de se signaler, et il saisit avec avidité celle que son oncle Gui de Châtillon lui offrit. Ce seigneur lui proposa de le mener en Italie, pour défendre les intérêts de Charles d'Anjou, à qui le pape Urbain IV avait donné le royaume de Naples. La France jouissait du calme le plus parfait; Louis IX, revenu de sa première expédition d'outre-mer, s'appliquait à consolider le bonheur de son peuple, rien ne faisait présumer qu'il dût s'arracher de nouveau à des soins si chers. Il venait de raffermir en Provence l'établissement de son frère Charles d'Anjou, qui avait épousé Béatrix, héritière de ce duché. Charles triompha de tous ses adversaires malgré la vive opposition de Boniface V, prince de Castellane, qui pendant trois ans défendit son indépendance les armes à la main; la soumission de ce seigneur permit au frère de saint

Louis de tourner ses vues vers l'Italie. Il partit pour ce pays à la tête d'une armée florissante, et prit pour son premier lieutenant ce même Boniface de Castellane, dont il avait su fléchir l'humeur altière par ses procédés généreux (1). Depuis deux ans, Charles d'Anjou faisait la guerre au-delà des monts, lorsque Gaucher de Châtillon partit en 1267 avec un nombre assez considérable de vassaux, qui l'accompagnaient autant par goût que par dévouement. Il était à peine âgé de dix-huit ans; son ardeur belliqueuse le rendit moins sensible aux larmes d'une mère, qui le voyait avec effroi braver si jeune les hasards de la guerre. Le vieux Gui de Châtillon, jadis *le preux des preux*, mais alors affaibli par l'âge, sentit renaître sa première vigueur; en voyant l'impatience de son neveu, il ne douta pas un seul instant qu'il ne marchât sur les traces de ses devanciers. Ils arrivèrent à Marseille avec Gilles Lebrun, Robert de Béthune, Gui de Montmorenci - Laval, le maréchal de Lévis Mirpoix, Bouchard de Vendôme, Philippe

(1) Moreri a commis une erreur en disant que ce seigneur, dépossédé de la principauté, avait eu la tête tranchée en 1358. Des titres authentiques ont prouvé qu'il vivait encore en 1364.



de Montfort; la flotte de Provence les débarqua en peu de jours sur le théâtre où devait se décider la terrible querelle qui les amenait en Italie.

Mainfroi, fils naturel de l'empereur Frédéric II, avait été nommé tuteur du jeune Coradin son neveu, héritier du trône de Naples et de Sicile. Dévoré d'ambition, Mainfroi fit disparaître cet enfant qui passa pour mort, et s'empara de la couronne; il était accusé d'avoir empoisonné le père; il jouit pendant onze ans du fruit de ses crimes, et ne fut déclaré usurpateur qu'après s'être brouillé avec Innocent IV. La puissance des papes était immense, la voix d'Innocent souleva toute l'Italie contre Mainfroi; il se déclara lui-même souverain des deux royaumes. Tous les moyens parurent légitimes à Mainfroi pour résister à tant d'ennemis, il fit alliance avec les Sarrasins qui occupaient encore l'extrémité de la péninsule; et, avec leur secours, il battit les troupes pontificales, et répandit partout la terreur; sur ces entrefaites Innocent IV mourut; Urbain IV, son successeur, offrit la Sicile à plusieurs princes qui la refusèrent; mais cette offre périlleuse fut acceptée avec empressement par le frère de Louis IX, Charles d'Anjou, prince brave et entreprenant; la possession

d'états vastes et florissans, mais qui ne donnaient pas le titre de roi, ne satisfaisait pas son orgueil; les sommes considérables que lui payaient les commerçans du Levant, auxquels il vendait sa protection, lui fournissaient les moyens d'entretenir sur pied une bonne armée qu'il avait disciplinée avec soin, et à laquelle il avait même enseigné quelques anciennes manœuvres des Romains. Les soldats toujours bien payés lui étaient entièrement dévoués, en sorte qu'il était devenu la terreur de cette foule de petits princes, qui se partageaient la possession de l'Italie et de tout le midi de l'Europe.

Mainfroi avait été excommunié; il venait de former une étroite alliance avec les Sarrasins; Charles d'Anjou, profitant habilement de la disposition des esprits, fit un appel à la noblesse française; celle-ci répondit avec ardeur à cette invitation: c'était une espèce de croisade faite contre un allié des infidèles. Il attaqua Mainfroi qui l'égalait en talent et en courage: il est rare qu'un usurpateur soit un homme ordinaire. Le rusé Italien voulait éviter une affaire générale; mais, malgré tous ses mouvemens, aussi rapides que savans, Philippe l'atteignit dans les plaines de Bénévent en 1266, l'enveloppa, et le défi entièrement; Mainfroi, après avoir fait des prodiges

de valeur, voyant la fortune se déclarer contre lui, se jeta au milieu des escadrons de la noblesse de Picardie, et y trouva une mort glorieuse; nous disons glorieuse, car il est beau pour un guerrier de périr sur le champ de bataille, une pareille fin inspire toujours de l'intérêt, quelque grands que soient d'ailleurs les torts de celui qui sait finir ainsi. Charles d'Anjou paya cher ce succès, car il perdit dans cette journée l'élite de ses soldats et son meilleur lieutenant, Boniface de Castellane, qui se fit tuer sous ses yeux, et dont l'audacieuse valeur avait contribué puissamment au gain de la bataille.

La mort de Mainfroi semblait avoir assuré au vainqueur la possession paisible du trône de Naples, mais le jeune Coradin, le seul, le véritable souverain, accourut de l'Allemagne pour réclamer son héritage. Charles n'était point homme à céder une pareille conquête, son ambition encore plus que la donation du Saint-Siège, lui faisait regarder ses droits comme seuls légitimes; jamais cause ne fut plus juste que celle de Coradin. Les peuples, que l'on trompe souvent par une politique mensongère, ne balancent pas à se déclarer pour la justice, lorsqu'elle est évidente; toute l'Italie, l'Allemagne, la Castille, l'Aragon, se prononcèrent en faveur du fils de Con-

rard ; sa jeunesse, ses infortunes lui firent partout des partisans ; mais il faut plus que des vœux et des acclamations pour faire triompher une cause. Le jeune prince avait pour lui beaucoup de suffrages et point d'armée ; cependant l'opinion générale se prononçait tellement en sa faveur qu'il aurait triomphé, si les Gibelins ne l'eussent pas entraîné dans une démarche aussi imprudente que dangereuse ; par leurs conseils, il accepta les secours des Sarrasins, il en reçut beaucoup d'argent et de soldats ; alors le pape Clément IV, qui ne s'était pas encore déclaré ouvertement, quoiqu'en secret il fût très-attaché au prince français, excommunia Coradin, comme l'allié des ennemis de la religion. Cette excommunication lancée dans l'église de Viterbe, fut un coup terrible pour le prince allemand ; le politique Charles d'Anjou se hâta d'en profiter ; après avoir réuni toutes ses forces, il résolut de décider cette querelle, et d'accabler son compétiteur d'un seul coup ; il employa tous les moyens pour tirer de nouveaux secours de France ; ses nombreux émissaires, en rehaussant l'éclat de ses premiers triomphes, exaltèrent l'imagination des Français, de tout temps susceptibles de vives impressions. Les démêlés de Coradin et de Charles d'Anjou n'étaient point considérés dans le royaume

de France sous le même point de vue que dans les autres pays, l'esprit national se complaisait à voir un prince français occuper le trône de Naples et de Sicile : le propre de la passion est de couvrir les objets d'un voile trompeur, les paladins de France volèrent à la défense de Charles d'Anjou, ils ne virent que de la gloire à acquérir dans cette expédition et ne prévirent pas la haine qu'elle leur attirerait. C'est alors que le jeune Châtillon partit pour l'Italie, il y arriva avec une foule de seigneurs, dont il était le plus distingué par sa naissance, Charles d'Anjou le combla de caresses, et le flatta même d'une alliance avec sa propre famille. Coradin, uni au jeune duc d'Autriche et à Henri de Castille, attaqua son rival avec toute l'impétuosité et l'imprévoyance de son âge; à la guerre le courage ne tient pas lieu de tout; Charles, habile autant que brave, laissa exhaler cette fougue téméraire; il fatigua et affaiblit les alliés par des combats partiels, voyant que cette multitude qui marchait sous les bannières de Coradin commençait à diminuer, il l'attaqua à son tour; il se posta à cet effet, le 23 août 1268, dans un passage très-difficile, auprès de la ville d'Alba et du lac Lucin; ses imprudens ennemis vinrent se jeter dans l'embuscade, Charles divisa son armée en deux parties;

il donna le commandement de la plus faible à Érard de Saint-Valeri, fit prendre à un chevalier, Philippe de Montfort, les insignes de la royauté, c'était le casque surmonté de la couronne et le manteau de pourpre par-dessus la cuirasse; quant à lui, il alla se placer avec le reste de l'armée derrière une montagne qui dominait le lac. Le combat commença avec fureur entre la moitié des forces de Charles d'Anjou et tous les partisans réunis de Coradin. Après trois heures d'efforts, le chevalier français revêtu des habits royaux fut désarçonné et jeté en bas de son cheval; Henri de Castille, croyant que c'était Charles d'Anjou, poussa des cris de joie, et redoublant d'ardeur, il força les Français à plier; emporté par son courage, il les poursuivit, laissant sur le lieu de l'action Coradin, le duc d'Autriche et le reste de l'armée. Alors Charles, sortant de son embuscade, se précipita sur eux et recommença le combat. Le jeune Gaucher de Châtillon se fit remarquer par cette aveugle intrépidité qui ne fait pas seule les héros, mais qui, à l'entrée de la carrière des armes, est d'un très-bon augure; Gui de Châtillon fut tué à ses côtés; Charles avait armé ses soldats d'épées courtes, fortes et tranchantes des deux côtés; il leur avait appris à per-

cer l'ennemi à l'aisselle en lui saisissant le bras : aussi tous les chefs ne cessaient de crier *au bras!* *au bras!* Cette manière étrange de combattre réussit au-delà de toute espérance; le frère de Louis IX remporta une victoire d'autant plus complète qu'elle termina la guerre, on sait qu'il souilla ce triomphe par une cruauté inouïe que la politique même ne peut excuser; Charles d'Anjou fit juger solennellement son ennemi, un tribunal condamna à mort le légitime souverain des deux Siciles; Gaucher de Châtillon vit tomber à Naples la tête de l'infortuné Coradin, héritier de l'illustre maison de Souabe; le souvenir de son oncle qu'il avait vu percer de coups, l'amitié que lui témoignait Charles d'Anjou, la persuasion dans laquelle il était qu'il défendait des droits légitimes, l'empêchèrent de voir dans la mort du jeune prince une action contraire à l'équité, il n'y vit que l'exercice du droit du vainqueur; au reste tous les seigneurs français ne regardèrent pas du même œil la fin malheureuse du jeune Conrad; un grand nombre ayant demandé vainement la vie de ce jeune prince, abandonnèrent en courroux Charles d'Anjou; Robert de Béthune, l'un d'eux, avant de quitter Naples, immola de sa propre main Pierre de

Bari qui avait prononcé la sentence inique, et fit assommer par ses valets le boureau qui l'avait exécutée (1).

Gaucher de Châtillon trouva dans Charles d'Anjou la tendresse d'un père; étant resté avec lui il l'aida à soumettre la Sicile, et se trouva au comble de ses vœux, lorsqu'il vit qu'il allait partager bientôt les périls de son roi. Charles d'Anjou, l'homme le plus extraordinaire, le plus entreprenant de son siècle, toujours occupé de vastes projets, résolut d'unir ses forces à celles de Louis IX, qui venait de commencer son expédition de Tunis. Gaucher monta sur la flotte; mais il n'arriva en Afrique, en 1270, que pour mêler ses larmes à celles des autres chevaliers français; Louis venait d'expirer. Cependant l'arrivée du roi de Sicile avait relevé le courage des croisés; ils reprirent l'offensive; la guerre dura encore trois mois: 200,000 musulmans entouraient l'armée française; la noblesse, revenue de la stupeur dans laquelle l'avait jetée la mort du roi, demanda à grands cris le signal du combat.

(1) Villani, *Summunte*, Hist. de Napoli, liv. III, p. 238. Roseo, *Hist. civile de Naples*, liv. XIX, p. 706. Caraffa, liv. IV. Ces historiens s'accordent à dire que Coradin fut livré par les Frangipanni, qui reçurent en récompense la principauté de Sulmana.



Philippe III était retenu dans sa tente autant par la douleur que par la maladie ; Charles d'Anjou et le comte d'Artois se partagèrent le commandement. Gaucher de Châtillon se battit pour la première fois sous les bannières de France, son ardeur augmenta par le désir d'être enfin utile à son pays. Cette multitude de barbares accourus du fond de l'Afrique pour défendre l'islamisme, ne put tenir contre la furie française ; leur défaite fut sanglante ; mais elle coûta aux vainqueurs un grand nombre de chevaliers, dont les plus marquans furent Fernand de Néelle, Guillaume de Grimouville, St.-Luc des Hayes, Arnaud de Durfort, Renaud de la Guiche, Robert de Lénoncourt. Le chef africain Omar, épouvanté, ne se crut en sûreté que dans les murs de Tunis, les croisés l'y cernèrent ; la place était resserrée de tous côtés, Omar fit des propositions favorables à la chrétienté et honorables pour la France ; Philippe III, impatient d'aller prendre possession de la couronne, les accepta à la fin de 1270, malgré l'impétueux Charles d'Anjou, qui regardait comme facile la conquête de l'Afrique : alors Gaucher de Châtillon abandonna tout-à-fait la fortune du roi de Sicile, pour suivre son souverain, quelque brillantes que fussent les promesses du premier, il

rentra en France avec Pierre I<sup>er</sup>, sire de Kergolai, et se trouva seul héritier de son frère Jean de Châtillon, mort sans enfant. Cet héritage accrut tellement sa puissance, que Philippe III voulut l'allier à la famille royale; il lui fit épouser Isabeau, fille de Robert IV, comte de Dreux, et de Béatrix de Montfort; Yolande de Dreux, belle-sœur de Gaucher, étant veuve de Malcom, roi d'Écosse, épousa en même temps Arthur de Bretagne; la guerre vint bientôt arracher Châtillon aux charmes de sa nouvelle union.

Thibaut de Champagne, mort en revenant de la Palestine, avait eu pour successeur au trône de Navarre son frère Henri, qui mourut ne laissant qu'une fille de quatorze ans. La minorité de l'héritier de la couronne fut de tout temps et dans tous les pays un sujet de discorde; il se forma deux partis ennemis de la princesse, l'un pour le roi d'Aragon, l'autre pour le roi de Castille; Jeanne était petite-fille de Robert d'Artois, frère de saint Louis, mort à Damiette; mais ce qui intéressait plus en sa faveur que sa parenté avec le roi, c'était son âge, son sexe et les périls qu'elle avait courus dans la Navarre; elle s'était sauvée très-difficilement en France avec sa mère Blanche. Une foule de guerriers français demandèrent à marcher au secours de Jeanne; la che-

valerie était alors dans toute sa vigueur ; c'était un exercice constant d'héroïsme et de loyauté, défendre les femmes en était un des préceptes fondamentaux. Philippe III et son conseil voyaient avec peine commencer une nouvelle guerre, après la malheureuse expédition de saint Louis en Afrique ; mais il fallut que toute considération cédât aux cris d'une noblesse impatiente et généreuse. Châtillon, enflammé de l'honneur chevaleresque, vola avec enthousiasme à la défense de Jeanne ; il réunit dans ses domaines 400 chevaliers ou bannerets. Cette expédition se fit d'une manière particulière, en ce que le roi se dispensa d'y appeler les milices communales de tout le royaume, d'après un nouveau système adopté depuis Louis IX, les provinces voisines du pays avec lequel on avait la guerre étaient seules obligées de fournir les soldats nécessaires à l'expédition, souvent la querelle se terminait sans le secours des troupes de l'intérieur, et alors la France n'était pas couverte d'une multitude d'hommes armés qui la traversaient en tous sens, pour se rendre sur le théâtre des hostilités, cependant si ce mode offrait quelques avantages, que d'inconvéniens n'en résultait-il pas ! Le connétable Humbert de Beaujeu pénétra en Espagne à la tête de 20,000 hommes,

par la vallée d'Aspre, il mit le siège devant Pampelune, capitale de la Navarre; cette ville était livrée à toutes les horreurs de l'anarchie; les trois partis des rois d'Aragon, de Castille et de Jeanne s'y déchiraient. L'arrivée des Français devant ses murs vint augmenter les désordres qui régnaient dans l'intérieur de la place. Le connétable détacha Gaucher de Châtillon avec une troupe d'élite pour contenir le roi de Castille, qui était venu camper à sept lieues de Pampelune (1); emporté par son courage et par le désir de se signaler, le jeune héros attaqua avec impétuosité le prince castillan, le força de repasser l'Èbre en désordre, et d'abandonner totalement le dessein d'entrer dans la place. Ce triomphe était d'une telle importance, dans l'état des choses, que le connétable arma chevalier (2) Gaucher de Châtillon, en présence de toute l'armée.

Le parti du roi de Castille se voyant privé du secours de son chef, se réunit à celui de Jeanne, et demanda à capituler. Humbert de Beaujeu fit

(1) Gabriel Chappuis; Histoire de Navarre.

(2) Il faut faire observer que le mot *chevalier* a deux acceptions bien distinctes; on appelait communément *chevalier* un noble qui pouvait faire la guerre à cheval à la tête d'un certain nombre d'hommes d'armes, mais l'ordre

cesser l'attaque, et reçut les ouvertures de paix ; mais, tandis qu'il était en pourparler, les Gascons, qui composaient presque en entier l'infanterie française, pénétrèrent dans la ville, et la livrèrent au pillage ; Robert d'Artois, le connétable, Gaucher de Châtillon et les principaux chefs furent obligés de lutter long - temps contre les Gascons pour arracher les habitans à leur fureur ; la Navarre rentra sous l'obéissance de ses maîtres, et Robert d'Artois resta dans ce pays pour y bien établir la domination de Jeanne sa nièce. Châtillon revint en France où l'appelaient des intérêts particuliers. Sa tante, Mahaut d'Amboise, comtesse de Chartres, était morte sans laisser d'enfans, Gaucher de Châtillon avait les droits les plus légitimes à une partie de ce riche héritage ; mais son oncle, Jean de Châtillon, comte de Blois, éleva des prétentions injustes sur la totalité. Cette affaire était importante à cause des nombreuses alliances de la maison de Porcéan ; le roi voulait en être le médiateur ; mais, quelque puissante que fût l'intervention du monarque, cette querelle n'aurait point fini sans une

de chevalerie n'était conféré qu'à un guerrier déjà célèbre par quelque action d'éclat ; on l'accordait aussi à la haute naissance ; on avait adopté un collier de chaînes d'or pour signe distinctif de la chevalerie conférée.

guerre particulière, si Gaucher de Châtillon n'eût usé de modération et de générosité; il abandonna ses justes prétentions au commencement de 1277 (1) : ce fut sur ces entrefaites que le procès de Labrosse eut lieu. Cet ignoble favori avait été attaché, sous le règne de saint Louis, à la personne de Philippe III en qualité de chirurgien-barbier; il s'insinua si bien dans les bonnes grâces du prince, que lorsque Philippe fut monté sur le trône, il lui accorda toute sa confiance. Une si grande faveur tourna la tête de Labrosse; les grands d'alors, possesseurs d'immenses fiefs, naguère les égaux des souverains, avaient un caractère trop élevé pour s'abaisser à flatter un favori; ils étaient indignés qu'un pareil homme osât se mettre entre eux et le roi. La faiblesse de Philippe pour Labrosse était cependant balancée par l'ascendant qu'avait su prendre sur le prince la reine Marie de Brabant, sa seconde femme; cette princesse joignait à une grande beauté un esprit fin et délicat; elle cultivait les lettres, et surtout la poésie; par sa protection, les poètes troubadours se multipliaient en France. Labrosse, jaloux de toute espèce de préférence, travaillait sans cesse à

(1) Duchesne, Histoire de la maison de Châtillon.

perdre Marie de Brabant ; il en trouva une occasion dans la mort de Louis , fils aîné de Philippe et d'Isabelle d'Aragon , sa première femme. Il est avéré que le jeune prince mourut du poison , mais il n'est pas sûr que ce fut Labrosse qui le lui donna , comme beaucoup d'écrivains veulent le faire croire ; quoi qu'il en soit , celui-ci accusa hautement la reine de ce crime , qu'elle avait commis , disait-il , pour ouvrir à ses propres enfans le chemin du trône. Cette accusation était si grave qu'elle terrifia la cour , et la tint en suspens ; Gaucher de Châtillon s'offrit aussitôt pour défendre Marie de Brabant en champ-clos : les combats judiciaires étaient alors dans toute leur vigueur. « Dans le choix de la preuve par le combat , dit Montesquieu (1) , la nation suivait son génie guerrier ; car , pendant qu'on établissait le combat comme jugement de Dieu , on abolissait les preuves de la croix et de l'eau bouillante. » La conduite de Gaucher de Châtillon , dans cette occasion , était d'autant plus généreuse , que Philippe III , dans un premier mouvement de douleur et de faiblesse , avait menacé la reine du dernier supplice , et lui avait donné des gardes.

(1) Esprit des lois , t. IV , ch. XVIII.

Châtillon , au jour fixé, entra en lice, armé de pied en cap, pour attendre l'accusateur que Labrosse avait lui-même engagé dans cette querelle en lui promettant une grande récompense. Toute la noblesse indignée remplissait le lieu du combat, et comblait de marques d'affection le noble champion de la reine; mais l'accusateur ne parut pas, le courage lui avait manqué; il n'osa pas soutenir par les armes ce qu'il avait avancé publiquement : d'après les termes de la loi, il fut pendu au gibet (1). La lâcheté de l'accusateur devait être, d'après les mœurs du temps, une justification pour la reine, cependant le roi ne fut point encore convaincu de son innocence, et le favori continua à jouir du même crédit. La guerre vint détourner l'attention de cette malheureuse affaire, sans cependant la faire oublier entièrement; Philippe III avait envoyé vers Alphonse, roi de Castille, Jean d'Acre pour défendre les droits de ses neveux, enfans de sa sœur Blanche et de Ferdinand de la Cerda, fils aîné d'Alphonse; ce dernier venait de reconnaître pour son successeur son second fils, au préjudice de ceux de Ferdinand, qui devaient représenter

(1) Dupuis et Baillet, Histoire des Favoris: continuateur de Guill. de Nangis.



leur père. Jean d'Acrc, issu du sang des rois, avait indisposé le prince castillan par un langage fier et des manières hautaines; il en était résulté une rupture; l'expédition ne fut point heureuse: l'armée française, trahie, mal servie, fut obligée de battre en retraite en 1274. Philippe III, que la moindre résistance rebuttait, quitta les frontières d'Espagne, et revint à Paris, laissant le soin de terminer la guerre à Robert d'Artois, son cousin germain. Celui-ci négocia avec le prince castillan, fit cesser les hostilités, et revint en toute hâte auprès du roi, apportant les preuves incontestables de la trahison de Labrosse; c'était un paquet de lettres scellées du sceau du favori, adressées à Alphonse, et qu'une méprise avait fait tomber dans les mains du général français. On n'a jamais su ce que contenaient ces papiers; mais on peut présumer qu'ils attestaient que Labrosse avait vendu les intérêts de l'État au roi de Castille, afin de s'en faire un appui contre les nombreux ennemis qu'il avait à la cour. Philippe, ne consultant que son indignation, fit arrêter aussitôt son favori; c'est le cas de rendre justice au caractère de ce prince; dès qu'il se fut bien assuré de la culpabilité de l'homme qui l'avait captivé si long-temps, il ne balança pas à s'en détacher: pendant qu'on instruisait le procès,

Gaucher de Châtillon fut chargé de la garde de Pierre Labrosse. Il l'enferma dans le château de Janville qu'il possédait dans le pays Chartrain; le favori fut pendu, en 1276, au gibet. Si l'on en croit les chroniques du temps, le duc de Bourgogne, le comte d'Artois, le duc de Brabant, que le favori avait desservis auprès du roi, s'oublèrent au point d'assister à l'exécution du criminel, pour avoir la honteuse jouissance de contempler ses souffrances; mais ces chroniques ne disent pas que Châtillon ait poussé la vengeance jusque-là, il était trop magnanime pour se laisser dominer par cette passion. Le peuple vit avec surprise la ruine du favori, sans partager l'indignation de la noblesse, parce qu'il ignorait ce qui l'avait causée, se mêlant alors fort peu des affaires de la cour; Mézerai et d'autres écrivains semblent douter de la culpabilité de Labrosse, et attribuent sa fin tragique à l'envie que sa haute fortune avait fait naître; ce qu'il y a de certain, c'est que l'on n'a jamais pu savoir par qui le fils de Philippe avait été empoisonné; on n'a pu approfondir cet événement: il en est ainsi de beaucoup de faits signalés par l'histoire.

Gaucher de Châtillon trouva bientôt après l'occasion d'employer son courage, dans la guerre que la France venait de déclarer au roi d'Aragon.

Philippe III, surnommé le *Hardi*, n'aspirait qu'à goûter le repos, et se trouvait sans cesse entraîné, malgré lui, dans des querelles qui ne lui étaient point personnelles. Les soldats de Charles d'Anjou, les Provençaux surtout, s'étaient livrés en Sicile à la licence la plus effrénée; ils avaient fait aux Siliciens des offenses que tous les peuples regardent comme plus cruelles que la perte des biens et même de la liberté. La vengeance fut proportionnée à l'outrage; elle ne se borna pas à l'affreuse journée appelée les vèpres siciliennes: pendant trois ans on fit main-basse sur tous les Français que l'on trouva dans l'île; ce massacre fit jeter un cri d'indignation en France où l'on ne voyait que des représailles et nullement l'offense. Charles d'Anjou revenu dans ses états de Provence, fit un nouvel appel à la noblesse française; les plus impatiens chevaliers volèrent à sa voix, mais Châtillon préféra suivre Philippe III en Espagne. L'armée chargée de cette expédition pénétra en Roussillon et prit d'assaut la ville d'Elne. Après cet avantage important, elle chercha inutilement un passage pour traverser les Pyrénées; elle se consumait en vains efforts, et déjà on entendait des murmures parmi les chevaliers français, plus accoutumés à braver des périls que des difficultés locales, lors-

que deux religieux, dont le monastère était sur la montagne de la *Mançana*, se présentèrent au roi pour lui offrir de lui indiquer un passage (1). Gaucher de Châtillon et le comte d'Armagnac furent choisis pour cette opération délicate; ils partirent avec mille cavaliers et un grand nombre de pionniers; ils parvinrent avec peine à travers des précipices, vers le haut de la montagne, qui n'était défendu que par une centaine d'hommes d'élite; l'intrépide Dampieras les commandait; il se défendit en désespéré; en vain Châtillon voulut sauver la vie à lui et aux siens, ils se firent tous tuer; le point que gardait Dampieras était l'entrée d'un chemin qui conduisait à la grande route d'Aragon. Châtillon employa les pionniers à l'élargir considérablement; par ce moyen l'armée passa commodément, et se trouva peu de jours après dans les états de dom Pèdre, à l'instigation de qui les Siciliens avaient massacré les soldats de Charles d'Anjou. Dom Pèdre accourut pour arrêter la marche des Français; le sénéchal de Toulouse le battit dans les plaines du Lampourdan; Gaucher de Châtillon, à la tête de la cavalerie seigneuriale, écrasa les archers aragonais. Après ce

(1) Favin, Chappuis, Hist. de Navarre.

triomphe, Philippe III assiégea Girone, défendue par Raymond de Cardonné, général d'une grande réputation. Le roi d'Aragon s'approcha de la place, à la tête d'une troupe de cavalerie choisie, qui ne cessa de harceler l'armée française; ce prince ayant une connaissance parfaite des localités, disparaissait lorsque des forces supérieures venaient l'attaquer. Le connétable Raoul de Nesle avait cherché inutilement à l'attirer au combat; n'ayant pu y parvenir, il eut recours à une ruse bien nouvelle et digne d'un homme de cœur. Il résolut de poursuivre le roi d'Aragon avec une troupe peu nombreuse, mais composée de tout ce qu'il y avait de plus brave et de plus déterminé dans l'armée; il prit avec lui Châtillon, dont l'intrépidité était admirée des soldats. L'Aragonais voyant s'avancer un détachement assez faible, vint fondre dessus avec sa cavalerie, croyant l'anéantir facilement; on vit dans cette occasion ce que peut le courage contre le nombre : les Français, enveloppés de toute part, résistèrent à des flots d'ennemis. Châtillon s'attacha à la personne du roi d'Aragon, le combattit corps à corps, brisa ses armes, le blessa à plusieurs reprises, et saisit les rênes de son cheval pour faire prisonnier dom Pèdre; mais ce prince, réunissant toutes ses forces, as-

séna un coup de hache d'armes, qu'il destinait à Châtillon afin de l'abattre; celui-ci sut l'éviter, et le coup tombant sur les rênes qui se trouvaient tendues, les coupa; le cheval espagnol, se sentant libre, emporta son maître, qui, quelques jours après, mourut des blessures que lui avait faites le paladin français; Girone se rendit le surlendemain. Philippe III attaqua ensuite la place de Roses; mais sa fortune vint échouer devant ces murailles; son armée fut en proie aux maladies; la mésintelligence se mit parmi les chefs; sous prétexte d'économie, la flotte des Génois, à la solde de la France, fut renvoyée; après son départ, celle des Siciliens amena aux ennemis des secours de toute espèce; et pour comble de malheurs, l'épidémie se mit dans les troupes. Philippe épouvanté se hâta de repasser les monts, et mourut de la peste à Perpignan en 1285.

Nous avons vu Gaucher de Châtillon ne jouer jusqu'ici qu'un rôle secondaire : Philippe III ne le laissa jouir que de la considération que l'on devait à sa naissance; une trop grande franchise, des formes un peu acerbes avaient déplu au monarque, aussi ne fut-il jamais appelé au conseil ni à la direction des affaires comme les d'Armagnac, les d'Harcourt et les Longueval, qui, depuis la mort de Labrosse,

avaient toute la confiance du prince; à cette époque on n'éprouvait pas généralement le désir d'amasser des richesses, comme dans des temps plus récents; les fortunes étaient faites; riches et puissans, les seigneurs n'ambitionnaient que de s'illustrer par de grands services; ils voulaient de la gloire, et les rois seuls pouvaient fournir les occasions d'en acquérir; voilà pourquoi la noblesse se pressait autour du trône: jamais les hommes n'ont été animés de sentimens plus nobles, ce genre d'ambition avait pour base l'honneur, qui est l'essence du gouvernement monarchique. Châtillon s'était donc vu, sans chagrin, éloigné du maniement des affaires publiques, mais Philippe-le-Bel le devina, et comprit qu'il pourrait tirer parti d'un tel homme pour l'aider à supporter le poids du gouvernement. Philippe avait été reconnu roi de Navarre du vivant de son père, à l'occasion de son mariage avec Jeanne, héritière non-seulement de ce royaume, mais encore de la Champagne et de la Brie; il avait nommé, en 1284, Châtillon connétable de Champagne; c'était une charge civile qui attachait Gaucher à sa personne et le faisait gouverneur de cette province; devenu roi de France, Philippe ne voulut point élever de suite aux premières digni-

tés (1) un seigneur puissant il est vrai, mais qui n'avait point encore fait assez de ces grandes actions qui commandent l'admiration; il savait, quoique jeune, que ce qui indispose le plus une nation contre un roi, c'est l'élévation subite d'hommes que d'éclatans services n'ont point recommandés à l'opinion publique; mais il se promit bien de fournir à Châtillon tous les moyens de se signaler.

Philippe-le-Bel annonçait par son caractère impétueux, par son amour pour la gloire, que son règne serait fertile en grands événemens; en effet, aucun de nos monarques n'eut un règne plus laborieux; monté sur le trône à dix-huit ans, il se trouva à vingt-trois dans la position la plus difficile, il passa l'âge des plaisirs dans des agitations continuelles, portant la plus grande application aux affaires, il fit preuve d'une prudence qui serait à peine croyable, si l'on ne savait pas que les princes, par leur position, sont à même d'acquérir de bonne heure une solidité de raison que les autres hommes ne gagnent qu'à force de temps. Châtillon était dans cet âge où celui qui se destine à la carrière des armes voit avec peine la paix

(1) Duchesne, Hist. de la maison de Châtillon.



se perpétuer ; il appelait la guerre de tous ses vœux, ils ne furent que trop bien exaucés. L'Europe se trouvait, à la fin du treizième siècle, agitée par le conflit d'intérêts opposés, des querelles particulières avaient allumé un vaste incendie, les prétentions des maisons d'Anjou et d'Aragon au trône de Naples et de Sicile tenaient la chrétienté dans une agitation perpétuelle ; les rois d'Angleterre et de Castille changeaient tour à tour d'affection, suivant que leurs intérêts le demandaient ; un pontife d'un caractère emporté soufflait la discorde parmi les princes de la chrétienté, au lieu de maintenir parmi eux la paix et l'union. C'est sur cette scène tumultueuse que Châtillon va paraître ; nous allons donc voir son nom lié à tous les grands événemens de cette mémorable époque.

Les victoires de Philippe-Auguste avaient placé la France au premier rang des puissances européennes, tous les intérêts de la chrétienté vinrent bientôt se rattacher à elle ; Philippe-le-Bel devait nécessairement prendre un parti dans la querelle des deux maisons d'Anjou et d'Aragon ; mais, quoique attaché de cœur et par devoir aux enfans de Charles, il fut cependant indécis s'il prendrait ouvertement leur défense contre de nombreux ennemis ; enfin, il se décida

en leur faveur, et bientôt son esprit, sa pénétration et sa profonde politique, surent, en divisant les opinions des princes chrétiens, prévenir une coalition trop redoutable. Gaucher de Châtillon, beaucoup plus âgé que lui, le servit admirablement par sa haute prudence, fruit de ses profondes méditations et d'observations judicieuses : il y avait alors absence de théorie, on ne connaissait les hommes et les choses que par la pratique.

Philippe-le-Bel ne voulut point avoir de conseil intime, parce qu'il avait observé que les conseillers de son père laissaient au roi l'odieuse des fautes, et s'attribuaient tous les succès. Il résolut de braver les difficultés avec l'aide seulement de Gaucher de Châtillon ; il l'envoya vers le roi d'Aragon pour traiter de la paix, la mort du roi de Castille l'ayant privé d'un allié puissant, il se voyait forcé d'abandonner momentanément les intérêts de la maison d'Anjou. L'air martial de l'ambassadeur, son caractère ferme, et plus encore son habileté, donnèrent une si haute idée de la cour de France, que le monarque espagnol accepta les conditions qu'on lui offrait ; cette négociation, si heureusement terminée, semblait promettre au royaume une longue paix ; le roi s'était déjà occupé de changemens avan-

tageux dans l'administration intérieure de ses états, il avait rendu le parlement sédentaire à Paris ; il marchait à grands pas vers de nouvelles améliorations , lorsque la guerre vint l'arrêter dans ses nobles projets. Les écrivains qui appliquent à tous les événemens la maxime que de petites causes produisent les grands effets, n'ont point manqué de dire qu'une querelle , élevée entre quelques matelots anglais et français, fut la cause de la rupture entre les deux nations ; ne vaut-il pas mieux croire que l'ambition d'Édouard I<sup>er</sup> et la fierté de Philippe-le-Bel en furent les véritables motifs. Le monarque anglais vainqueur de l'Écosse, de l'Irlande, du prince de Galles, s'indignait d'être vassal du roi de France, qui ne laissait échapper aucune occasion de lui rappeler sa prééminence. Édouard I<sup>er</sup> avait fait saisir tous les vaisseaux français qui se trouvaient sur les côtes de la Normandie ; Philippe lui ayant demandé réparation de cette offense, il ne lui répondit qu'en termes ambigus, afin d'avoir le temps de se mettre en mesure en cas d'attaque ; aussi s'empressâ-t-il de s'allier avec Adolphe de Nassau, avec les comtes de Bar, de Bretagne, de Brabant, et Amédée de Savoie. De son côté Philippe, voyant que la guerre était inévitable, chercha partout des

ennemis à son rival, il mit dans ses intérêts les Bailleul d'Écosse, ralluma la fureur des Gallois, opposa Albert d'Autriche à Adolphe de Nassau, le Dauphin viennois à Amédée de Savoie. Gaucher de Châtillon envoyé vers Jacques de Châtillon, son parent, souverain d'une partie de la Flandres, sut l'attacher à la France; ainsi que Florent, comte de Hollande; non content de ces succès, le négociateur infatigable alla jusque dans le nord, déterminer Éric, roi de Norwège, à faire une descente en Angleterre. Gaucher, après avoir servi son prince par sa prudence, accourut pour le servir de son épée.

Avant d'entrer en campagne, le roi songea à obvier à un abus qui avait de graves inconvéniens; il défendit (1) pendant toute la guerre, les joutes dans lesquelles il périssait beaucoup de monde, ordonna que les disputes particulières cessassent d'être décidées par les armes; il institua en même temps Châtillon juge des démêlés des hauts barons; le connétable de Champagne, par son caractère inflexible, était seul capable de remplir une mission aussi délicate.

Édouard, sommé une seconde fois de compa-

(1) Descamps, t. 1.

raître devant le roi de France, dont il relevait par les terres qu'il possédait dans le royaume, répondit fièrement qu'il ne relevait que de son épée; aussitôt Philippe mit son armée en mouvement; le connétable Raoul de Nesle entra dans la Guienne, Gaucher de Châtillon se trouva sous ses ordres; le roi lui avait confié l'important commandement de l'infanterie allemande qu'il avait prise à sa solde d'après un traité fait avec Albert d'Autriche (1). C'était la première fois que la France avait des troupes étrangères régulières à son service.

Le connétable trouva les Anglais beaucoup plus forts en Guyenne qu'il ne l'avait cru; ils étaient commandés par des chefs expérimentés, le comte de Lancastre, Edmond, frère du roi, Lascy, comte de Lincoln, Richemont et Mortimer.

Raoul de Nesle se jeta dans Bordeaux pour attendre les troupes des provinces méridionales, les Anglais l'y bloquèrent par terre et par mer; Châtillon fut chargé d'incendier leur flotte entrée dans la Garonne, et qui se tenait à l'ancre devant la ville. Le général français sortit des murs à la faveur des ténèbres avec une partie

(1) Fontanien, t. LIV, Édits des rois de France.

de l'infanterie allemande; il livra un terrible combat de nuit. La valeur des Anglais était éprouvée, c'était un motif de plus pour enflammer l'ardeur des Français, qui sentaient qu'il y aurait d'autant plus de gloire à vaincre, aussi Gaucher de Châtillon fit-il des efforts inouïs pour arriver jusqu'à leurs vaisseaux. Il y parvint, et en brûla le plus grand nombre (1); le reste de la flotte fut alors obligé de s'éloigner à toutes voiles; l'armée de terre se trouvant, par cette retraite, seule pour soutenir l'attaque des Français, se vit contrainte de lever le siège, le connétable sortit de Bordeaux, et reprit l'offensive (2). Châtillon, qui s'était fait remarquer dans cette circonstance, partit pour aller soumettre la Gascogne, dont les habitans avaient la réputation d'être les meilleurs fantassins de l'Europe; il éprouva beaucoup de difficultés pour pénétrer dans leur pays, à cause des plaines de sable et des landes qu'il fallait traverser; la moitié de sa cavalerie se

(1) Tandis que Châtillon incendiait en Guyenne la flotte anglaise, Mathieu IV de Montmorenci et Jean d'Harcourt débarquaient sur les côtes de l'Angleterre, et brûlaient Douvres; c'était la quatrième fois, depuis Hugues Capet, que les Français faisaient avec succès une pareille expédition.

(2) La Colonie, Hist. de Bordeaux, t. II.

trouvait démontée, mais rien ne pouvait lasser sa persévérance et son courage. Il arriva au milieu de la Gascogne, surprit la population, écrasa avec ses gendarmes les nuées d'archers et de frondeurs qui vinrent l'assaillir, et força toute cette contrée à servir les intérêts de son maître. Ce fut avec le secours des Gascons qu'il fit l'importante conquête de Bayonne; le valeureux d'Aspremont, gouverneur de cette ville, fut fait prisonnier. Après ce nouveau succès, Châtillon se réunit au comte de Valois et à Raoul de Nesle, qui venaient de concentrer leurs forces sur l'Adour afin de frapper un grand coup. Les Anglais avaient rassemblé toutes leurs troupes sous les murs de Saint-Sever, forteresse imprenable pour le temps; il se livra dans ce lieu une bataille sanglante qui est encore célèbre dans les annales du pays et dans les romans du siècle; mais on n'a pu trouver des détails authentiques sur cette action, seulement les chroniques citent les guerriers qui s'y distinguèrent le plus; elles mettent Gaucher de Châtillon en première ligne, elles l'appellent *le seigneur des Porcéans*.

Dans cette conjoncture, Gui, comte de Flandres, qui avait épousé Aliénor, fille d'Édouard I<sup>er</sup>, déclara la guerre à la France, sans que Phi-

lippe, son suzerain, s'y attendit; en même temps, Henri, comte de Bar, ayant pénétré en Champagne, y mit tout à feu et à sang. Le roi, obligé de faire face partout, rappela une partie des troupes qui étaient en Guyenne, et chargea Châtillon de chasser l'ennemi de la Champagne, dont il était connétable. Son arrivée dans ce pays ranima le courage des habitans; à sa voix, les Champenois se levèrent en masse. Gaucher brûlait de justifier la confiance que le monarque avait en lui; il fondit sur le comte de Bar, et le battit dans un premier combat; il fut secondé par la reine Jeanne de Navarre, qui voulut aider son connétable à chasser le comte de Bar de la Champagne, qui faisait partie de ses domaines héréditaires. Châtillon défit le comte, le poursuivit dans ses propres états, et prit d'assaut la ville de Doncheri sur Meuse. Le comte, cerné de tous côtés, demanda la paix; elle lui fut accordée, à condition qu'il partirait de suite pour la croisade: politique étrange, qui donnait à la moindre action l'apparence du zèle pour la religion. Dans cette occasion, le véritable but était d'éloigner un seigneur hardi et entreprenant, et sur la foi duquel on ne pouvait compter. Châtillon, vainqueur, alla joindre Philippe-le-Bel dans la Flandres; les



troupes qu'il y conduisit furent d'un grand secours; on s'était tenu jusque-là sur la défensive; son arrivée mit Robert d'Artois, qui commandait en chef, à même d'agir ouvertement. Ce général attaqua les Flamands auprès de Furnes, en 1296, et les accabla; seize cents des leurs y perdirent la vie. Gaucher de Châtillon enfonça l'aile droite, et fit prisonnier le comte de Blamont; il enleva ensuite des mains de l'ennemi le fils du comte d'Artois, qui, emporté par son jeune courage, avait voulu, avec quelques chevaliers, défendre un pont contre des milliers d'assaillans: criblé de blessures, il expira dans les bras de son libérateur. La victoire de Furnes fut remportée par la cavalerie; le général français n'avait presque pas d'infanterie.

Un armistice suivit de près cette action. Dans cet intervalle, Châtillon quitta l'armée en 1300; il venait de perdre sa femme Isabeau de Dreux; il épousa en 1301 Élisant de Vergi, veuve du comte de Vaudemont. A peine venait-il de conclure sa nouvelle alliance que la guerre recommença en Flandres. Édouard, attaqué en Écosse et dans le pays de Galles, s'était vu forcé de retirer ses troupes du continent, et cependant il n'avait pas voulu faire la paix avec la France.

Le comte de Flandres se trouva alors dans une

position difficile; ses sujets, l'accusant hautement d'avoir attiré sur leur pays la colère de Philippe, voulaient le livrer à ce prince. Le comte, effrayé, vint trouver Charles de Valois commandant l'armée française, pour implorer son intercession auprès du roi son frère. Le prince, touché de ses infortunes, l'engagea à se rendre auprès de Philippe, lui promettant, *foi de chevalier*, qu'il ne lui arriverait rien de fâcheux; mais le monarque français, regardant le comte Gui comme un traître, ne voulut pas reconnaître l'accord que son frère avait fait sans son aveu, et retint Gui prisonnier. La parole de chevalier était alors tellement sacrée, que le comte de Valois, désespéré de voir la sienne violée malgré lui, quitta la France, et se retira en Italie. Le roi s'empara de la Flandres, la déclara réunie à la couronne, et nomma pour gouverneur Jacques de Châtillon, homme d'une nullité absolue, mais oncle de la reine. Ce seigneur aigrit tellement les Flamands par sa dureté, froissa si fort leur amour-propre par sa hauteur, que ces peuples désespérés se révoltèrent, massacrèrent, avec une cruauté inouïe, un grand nombre de Français à Bruges, à Gand et à Tirlemont. Pierre Leroi et François Breyel, l'un tisserand et l'autre boucher, se mirent à la tête du soulève-

ment ; bientôt un des fils du comte de Flandres et Guillaume de Juliers vinrent, par leur présence, exciter l'ardeur des Flamands ; mais quelque élevé que fût le rang de ces deux seigneurs, ils n'eurent pas toute l'influence qu'ils espéraient. Une population s'était levée tout entière pour secouer un joug étranger, tous les rangs s'étaient mêlés et réunis afin de mieux défendre la cause nationale ; les artisans qui avaient montré le plus d'ardeur furent ceux qui obtinrent le plus de confiance ; mais, par une suite d'habitude et un reste de respect pour les anciennes institutions, le vieux tisserand et le boucher voulurent être armés chevaliers par le comte de Namur, parce que d'après les lois de la chevalerie, un guerrier ne pouvait commander d'autres hommes avant d'avoir reçu l'*ordre*.

Philippe-le-Bel blâma hautement la conduite qu'avait tenue Jacques de Châtillon dans son gouvernement de Flandres, mais l'honneur national se trouvait vivement blessé, et demandait une réparation éclatante. En peu de temps 50,000 hommes se trouvèrent réunis sur la frontière. On voit déjà à cette époque les progrès sensibles de l'art militaire : l'infanterie, qui, un siècle auparavant, ne servait qu'à faire nombre, était devenue redoutable, parce que la noblesse

appauvrie par les croisades, avait consenti à servir à pied ; le comte d'Artois, le plus grand capitaine de son siècle, commanda l'expédition ; il avait sous lui Gaucher de Châtillon, Louis de Bourbon, Sancerre, Raoul de Nesle, d'Armagnac, Gui, comte de St.-Paul, etc. etc.

Les Flamands s'étaient retranchés entre Bruges et Courtrai ; leur camp était défendu, du côté de l'ouest, par la rivière de la Lys, au nord par un canal, au midi et à l'est par de larges fossés remplis d'eau et couverts de branchages : ils espéraient tirer un grand parti de ce piège. Le connétable Raoul de Nesle, Châtillon et les principaux seigneurs, furent d'avis de ne pas attaquer l'ennemi dans une position presque inexpugnable, mais de le prendre par famine ; l'impétueux Robert d'Artois, brûlant de venger la mort de son fils tué à Furnes, regarda ces avis comme dictés par la crainte, s'emporta contre le connétable, il le croyait jaloux du commandement suprême que le roi lui avait confié, et lui dit qu'il cherchait à ménager les Flamands, parce que son fils avait épousé une fille de leur comte ; le vieux Raoul de Nesle, indigné, répondit avec fierté au prince : « Je vous prouverai que je ne suis pas un traître ; suivez-moi dans le combat ; je vous mènerai si avant que vous n'en reviendrez sûrement

pas. » Châtillon prit la défense du connétable, la noblesse se partagea pour l'un et pour l'autre; cette désunion devint fatale, et c'est sans doute à elle qu'il faut attribuer les malheurs de la journée. La cavalerie, forte de 7,000 hommes, s'était formée sur neuf lignes dont la première était de 1,400 hommes (1), la seconde de 1,000, et les autres diminuaient progressivement jusqu'à la dernière, qui était de 300 (2). Cette formation était le coin renversé attaquant par la base. Le connétable Raoul de Nesle se trouvait placé à la tête de la troisième ligne; mais il n'y resta pas, et, passant précipitamment au front de la première, il commença brusquement le combat. Faut-il attribuer cette faute à l'ignorance de la tactique ou au désespoir de Raoul, aigri par les paroles de Robert? Toujours est-il certain que les règles de l'art furent méconnues: il fallait ne pas attaquer avec de la cavalerie une armée retranchée, tandis que l'infanterie restait tranquille spectatrice d'une lutte dans laquelle, seule, elle devait être engagée.

Les escadrons de la première ligne lancés par la charge, ne furent pas maîtres de s'arrêter, et

(1) Buzelin, *Chronique de Flandres*, liv. vi. — Galland, *Hist. des guerres de Flandres*. — Meyer, liv. viii.

(2) Meyer.

se précipitèrent dans les fossés recouverts de gazons et de branchages, qu'il était d'ailleurs difficile d'apercevoir à cause d'une épaisse poussière; les autres lignes arrivant successivement, tombèrent dans le même piège, dont le prolongement couvrait tout le front de l'ennemi. Robert d'Artois, furieux de ce que le connétable eût attaqué sans ordre, accourut à la tête d'une troupe nombreuse de noblesse; mais son arrivée, au lieu de rétablir le combat, ne fit qu'augmenter la confusion. Les Flamands, profitant de ce désordre, faisaient pleuvoir du haut de leurs retranchemens une grêle de traits; un grand nombre d'entre eux sortis des palissades, tuaient sur la contrescarpe et à coups de bâtons ferrés, les chevaliers au fur et à mesure qu'ils cherchaient à sortir du fossé; Raoul de Nesle, qui avait trouvé moyen de franchir cet obstacle, se jeta avec quelques cavaliers au milieu des Flamands, et entouré d'ennemis peu aguerris, il faisait face lui seul à mille assaillans qui, le reconnaissant à ses terribles coups, lui offraient quartier (1), mais ce généreux guerrier préféra se faire tuer, craignant, s'il se rendait,

(1) Buzelin, *Annales Gallo-Flandriæ*. 1625, in-folio, page 318.

de justifier les reproches de Robert d'Artois.

Cependant Gaucher de Châtillon s'ébranla avec toute l'infanterie, dont il avait le commandement général; ne connaissant pas le véritable état des choses, il avançait avec sécurité lorsque les dernières lignes de cavalerie, épouvantées du sort des autres, battirent en retraite et vinrent se jeter dans les rangs des fantassins; Châtillon passa les fossés sur un pont de cadavres, il fut trompé dans l'espoir qu'il avait de communiquer son ardeur à ses troupes, et ne put se faire suivre que par un très petit nombre de soldats; le reste de l'infanterie, épouvanté du massacre des nobles qu'il voyait amoncelés pêle-mêle dans le canal, prit la fuite; Châtillon, suivi du peu de braves qui n'avaient point été sourds à sa voix, tourne le camp ennemi, y pénètre, et fait un horrible carnage des Flamands; mais ceux-ci, se réunissant tous contre lui, le forcèrent à repasser le canal en désordre, et alors, sortant en foule des retranchemens, ils tombèrent à leur tour sur les Français; Châtillon avait trouvé au-delà des fossés l'arrière-garde, dont le chef, Gui, comte de Saint-Paul (1), s'était enfui en voyant la déroute de l'armée: ce corps, com-

(1) Buzelin, liv. VI. — Galland.

posé de vieux soldats et de noblesse aguerrie , avait résolu de se faire tuer plutôt que de reculer ; Châtillon se mit à leur tête , arrêta les Flamands et rallia les fuyards ; dans le même moment arriva Louis de Bourbon , qui , au commencement de l'action , avait été placé à l'extrême gauche. Ce seigneur commandait la noblesse du Nivernais et du Bourbonnais ; voyant le centre en danger , il était accouru pour le soutenir , mais sa marche avait été arrêtée par plusieurs colonnes ennemies qui , en perçant la ligne de bataille , l'avaient séparé des ailes. Bourbon , intrépide comme tous ceux de sa race , attaqua des forces quadruples des siennes , rompit les rangs des Flamands et fit sa jonction avec Gaucher ; le courage , le sang-froid de ces deux chefs , réparèrent , autant qu'il était possible , les malheurs de cette journée ; les ennemis , étonnés de leur contenance , se retirèrent précipitamment dans les retranchemens , et la moitié de l'armée française se trouva sauvée par le courage de deux hommes , tandis que l'imprudence de deux autres avait perdu l'autre moitié. Robert d'Artois , désespéré , n'avait pas voulu survivre à sa défaite ; il fut trouvé sous un monceau de morts , percé de trente coups de lance ; les Flamands déchirèrent son corps en



lambeaux, action digne de pareils vainqueurs. Sa querelle avec Raoul de Nesle coûta à la France 20,000 hommes, parmi lesquels on compta 4,000 seigneurs ou bannerets, dont les plus remarquables furent les deux de Nesle, Simon de Melun, maréchal de France, Albin de Bretagne; les comtes de Dreux, de Dampmartin, Alberic de Longueval, Anissant de Talleyrand, sire de Caumont, Robert de Courtavel, Henri de Ligni, Guillaume de Tancarville, Jean de Malet, premier du nom, seigneur de Graville, Renaud de Trie, etc.

Cette déplorable bataille de Courtrai se livra le 11 juillet 1302.

A la nouvelle de ce désastre, Philippe-le-Bel accourut en Flandres; et nomma connétable de France Gaucher de Châtillon; le roi, appréciant la conduite qu'il avait tenue dans le combat, le regardait comme étant le seul capable de rétablir les affaires.

Châtillon se remit de suite en campagne. Les Flamands n'étaient pas assez habiles à la guerre pour savoir profiter de leur victoire; ils ne songeaient qu'à la célébrer par de vaines démonstrations; le nouveau connétable les surprit auprès de Bergues, en tua 10,000, et se portant ensuite

rapidement sur Saint-Omer, il les tailla en pièces une seconde fois; après cet heureux début, il alla camper sous les murs de Tournay, que les ennemis assiégeaient inutilement depuis longtemps. Les succès que Châtillon obtint dans cette campagne furent tels, que la journée de Courtrai ne procura aucun avantage aux Flamands; ceux-ci se regardèrent trop heureux que le roi voulût bien leur accorder une trêve. Philippe-le-Bel avait su leur cacher combien la paix lui était nécessaire: il avait sur les bras un ennemi pour le moins aussi redoutable que les Flamands, et dont l'agression était aussi terrible, quoique d'une autre nature; c'était Boniface VIII, dont les démêlés avec Philippe-le-Bel furent un des événemens les plus marquans du moyen âge: ils duraient depuis 1296. Philippe avait éprouvé la sagacité et l'adresse de Châtillon, dont la sagesse égalait la bravoure; pendant six ans il avait quitté, à diverses reprises, les camps, pour venir aider son maître de ses conseils dans cette importante affaire; dès que ses habiles manœuvres eurent forcé les Flamands à demander la trêve, il accourut à Paris pour voir terminer des débats auxquels il ne pouvait rester étranger.

En donnant un aperçu des démêlés du pon-

tife romain avec le monarque français, nous ne sortons point du cadre de cet ouvrage, dont un des objets principaux est de rattacher l'histoire des grands événemens à celle des guerriers dont nous écrivons la vie, afin de montrer la part qu'ils y prirent.

Boniface VIII était un des évêques les plus savans qui eussent occupé le saint-siège; il aurait été un homme très-remarquable partout ailleurs que sur le trône de saint Pierre; pour lequel il fallait des vertus qu'il ne possédait pas. Avec beaucoup de courage et de pénétration, il manquait de prudence et de fermeté, quoiqu'il passât pour avoir l'une et l'autre; son orgueil égalait son ambition; un caractère violent l'avait rendu la terreur des princes; il eut des querelles avec tous et remplit l'Europe de troubles; il mourut de rage, ayant été, non pas un des plus grands papes, mais un des plus fameux.

Ce pontife, élu le 24 décembre 1294, avait voulu signaler son avènement en essayant sa puissance sur les rois. Il envoya des légats en France et en Angleterre pour faire cesser la guerre; mais l'invitation était faite en termes si étranges, que le comte d'Artois (Robert) indigné, arracha la lettre de Boniface des mains du prieur qui la lisait devant Philippe, et la jeta au feu en di-

sant que le roi de France n'avait pas d'ordre à recevoir du pape.

Édouard et Philippe furent si choqués du langage du pontife, qu'ils refusèrent avec mépris sa médiation; on conçoit la colère de Boniface en voyant son intervention repoussée d'une manière si péremptoire; dès lors il chercha à se venger des deux rois, et surtout de Philippe; l'occasion s'en présenta bientôt; Philippe-le-Bel voulut, d'après les constitutions de l'État, que Bernard Saisseti, seigneur et abbé de Saint-Antoin, relevât de la couronne; l'abbé, homme turbulent, résista avec opiniâtreté, disant qu'il ne relevait que du Saint-Siège. Il chercha même à former une ligue des évêques et du clergé de Languedoc, pour faire naître une espèce de schisme dans la discipline de l'église gallicane; Boniface, loin de blâmer la conduite de Saisseti, érigea en sa faveur, et de sa pleine autorité, Pamiers en évêché; c'était violer toutes les règles de l'église de France, d'après lesquelles les papes ne pouvaient établir de nouveaux sièges sans le consentement exprès du roi, la sanction du métropolitain et le consentement de l'évêque dont la nouvelle érection morcelait le diocèse; l'église de France était ainsi constituée avant même que les papes eussent été regardés comme les

chefs universels de la chrétienté; les rois devaient donc défendre et protéger de tout leur pouvoir cette législation. L'archevêque de Narbonne, métropolitain, et les chapitres, demandèrent la protection de Philippe, qui fit faire à la cour de Rome diverses réclamations, tant en son nom qu'en celui de tout le clergé; Boniface, pour le braver, nomma son légat en France ce même Saisseti, qui, fier de sa haute fortune, osa se servir d'expressions injurieuses en parlant au roi; Philippe, quoique très-violent, sut se contenir, il répondit ces belles paroles aux seigneurs, qui étaient étonnés de sa modération : « Je puis sans doute me venger, mais il est beau de le pouvoir et de ne pas le faire. » Il se contenta de chasser le légat de sa cour, mais jaloux à l'excès de son autorité (1), il se disposa à défendre l'honneur du trône contre les nouvelles attaques que Boniface semblait lui préparer. Celui-ci, furieux du traitement qu'avait essuyé son légat, menaça le

(1) Il le prouva dans les circonstances les moins importantes; étant un jour à la chasse au vol, un faucon lâché devant lui attaqua un aigle et le tua; les courtisans louèrent fort la vigueur et la hardiesse du faucon; le roi, sans rien répondre, ordonna qu'on le mît à mort pour avoir osé attaquer le roi des oiseaux. (Roman de la royale fauconnerie, par Pierre Lorient. — Manuscrit.)

monarque des foudres de l'Église, prétendant que le royaume de France était un fief du Saint-Siège. Philippe savait tous les maux qu'avait causés l'excommunication de Robert et de Philippe-Auguste; et, pour parer un coup aussi funeste, il réunit tous les seigneurs et les évêques du royaume en 1297; Gaucher de Châtillon, alors en Flandres, n'assista point à cette assemblée, dont les travaux furent d'ailleurs très-peu importants; Philippe se décida à faire des concessions; il consentit même à ce que l'évêque de Pamiers prît possession de son siège. Sa modération semblait avoir terminé cette malheureuse affaire, lorsqu'il fut de nouveau attaqué par Boniface VIII, en 1301.

Ce pontife avait rêvé la théocratie, il voulait se faire chef et monarque universel de la chrétienté, renverser tous les trônes ou les subordonner à son unique arbitre; on dit qu'il était soutenu dans ce projet extravagant par les Templiers, ordre riche et puissant.

Au renouvellement du siècle, en 1300, il institua le jubilé séculaire, et à cette occasion il appela tous les fidèles auprès de lui: l'affluence des chrétiens fut immense. Boniface parut dans les cérémonies, revêtu des habits impériaux avec l'épée et le sceptre; il ceignit la tiare d'une

seconde couronne ; on ne peut savoir jusqu'où il aurait poussé le délire de son ambition, s'il n'avait eu pour contemporains des princes aussi fermes qu'Édouard I<sup>er</sup> et Philippe-le-Bel.

Encore tout fier des marques de respect et de vénération que lui avaient prodiguées les chrétiens réunis à Rome, il voulut user de cette puissance qu'il croyait sans bornes. Il adressa au clergé de France une bulle, dans laquelle il défendait de donner de l'argent au roi sans sa permission expresse ; son but était de tenir le prince dans une sorte de dépendance, au moins sous un rapport ; Philippe de son côté défendit l'exportation de l'or, de l'argent et des effets précieux, par là il privait le pape des sommes immenses qu'il tirait de la France comme bénéfices. Boniface fort mécontent envoya une autre bulle où il déclarait que la France était un fief du Saint-Siège, que Dieu avait envoyé les papes sur la terre pour gouverner les rois avec une verge de fer, et pour les briser comme des vases d'argile, que les rois n'avaient aucun droit de conférer les bénéfices et les prébendes vacantes ; Philippe avait donné matière à ce grief, bien grand aux yeux de la cour de Rome ; le pontife finissait par menacer Philippe de l'excommunication, s'il ne lui obéissait aveuglément ; alors ce prince songea sérieu-

sement à repousser les attaques du pape, à défendre ouvertement son autorité et les droits de sa couronne. L'entreprise était hardie; il forma un conseil d'hommes éclairés dont les principaux furent Gaucher de Châtillon, Robert d'Artois, Pierre de Flotte et Nogaret; ces deux derniers passaient pour très-versés dans le droit. Par une pensée vaste et profonde, Châtillon ouvrit l'avis d'appeler la nation tout entière à donner des conseils au roi dans cette circonstance, afin qu'elle ne pût le rendre responsable des maux qui pourraient résulter de cette querelle. Philippe adopta avec enthousiasme cette proposition, et convoqua extraordinairement la noblesse, le clergé et le tiers-état, pour le 10 avril 1302, dans l'église de Notre-Dame, voulant que la cause de la justice fût plaidée dans le temple de Dieu.

Les ténèbres qui couvrent les périodes les plus importantes de notre histoire, et surtout les premiers actes législatifs de nos rois, empêchent de savoir si réellement ce fut dans cette assemblée qu'on appela le tiers-état pour la première fois, comme le disent presque tous les historiens; quoi qu'il en soit, cette réunion fut complète et importante, surtout par l'ensemble qui régna dans les opinions. Châtillon s'attacha à faire tourner au profit des intérêts de l'État le crédit im-



mense dont il jouissait parmi la noblesse ; ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à lever les scrupules d'un grand nombre de seigneurs, qui craignaient les foudres de l'Église en soutenant si vivement la cause du roi ; Gaucher n'était nullement dans l'intention d'attaquer les principes religieux, il voulait que l'Église fût gouvernée d'après les dispositions des canons, et non par une autorité arbitraire ; il ne voyait dans Boniface qu'un homme ambitieux et qui, oubliant sa noble mission sur la terre, cherchait à diviser les chrétiens au lieu de les réunir ; l'indignation de ce noble guerrier paraîtra juste, si l'on considère que Boniface fomentait de si grands troubles en France au moment où Philippe avait à se défendre contre les Flamands, et contre les rois d'Angleterre, d'Aragon et de Castille.

L'assemblée se tint avec solennité le jour fixé ; le prince, par l'organe de Pierre de Flotte, y exposa les entreprises du pape, la conduite que le roi avait tenue jusqu'alors, et demanda aux ordres réunis si le roi pouvait compter sur eux pour soutenir son indépendance et la gloire de l'État. Tous les députés se levèrent spontanément et jurèrent de soutenir la cause du roi de tout leur pouvoir ; alors Philippe, au comble de la joie, leur répondit : « Et moi, je m'engage

à contribuer de tout, même de ma vie, pour conserver la liberté du royaume. » Et, se tournant vers les princes ses fils, il leur dit : « Je ne vous regarderais plus comme mes enfans, si vous étiez assez lâches pour reconnaître que la France dépendît d'aucun autre que de Dieu seul. » Séance tenante, Gaucher de Châtillon et Nogaret rédigèrent un manifeste que la noblesse adressait au collège des cardinaux, pour leur exposer que la nation entière ne souffrirait jamais que le pape attaquât les droits du roi, et les suppliait de s'interposer pour que cette affaire se terminât d'une manière honorable aux deux parties.

Le tiers-état et le clergé signèrent aussi cette pièce, qui fut portée à Rome par Pierre de Ferrières, évêque de Noyon, Robert d'Harcourt, évêque de Coutances, et Bérenger, évêque de Beziers. Ce manifeste était rédigé en termes nobles, et dignes des représentans d'un grand peuple ; mais Philippe, courroucé contre Boniface, se conduisit en son particulier avec moins de dignité ; voulant se dédommager de la contrainte dans laquelle la majesté royale l'avait forcé de rester, il écrivit au pape une lettre d'autant plus curieuse, qu'en donnant une idée du caractère de ce prince, elle constitue aussi, en termes d'ailleurs peu convenables, une partie des droits

politiques du monarque sur l'église de France.

« Philippe, par la grace de Dieu, roi de France, à Boniface, prétendu pape, peu ou point de salut. Sachez, grand fat, que nous ne sommes soumis à personne pour le temporel; que la collation des bénéfices et prébendes vacans nous appartient de droit, et que les fruits de leurs revenus sont à nous; que les provisions que nous avons données sont valides, pour le passé comme pour l'avenir, et que nous sommes résolu de maintenir dans la possession ceux que nous y avons mis. Ceux qui croiraient autrement seront réputés fous et insensés (1). »

Dans le même moment eut lieu la défaite de Courtrai; la France était dans la consternation; Philippe, avec son activité ordinaire, se préparait à tout réparer, lorsque Boniface, espérant triompher de lui plus aisément à cause de la position où se trouvait le royaume, recommença ses attaques; le roi, doublement aigri par le malheur et par cette nouvelle entreprise, la repoussa violemment; le pontife lança enfin l'excommunication; mais avant de la publier dans la chré-

(1) Baillet, *Démêlés de Boniface et de Philippe-le-Bel.* — Preuves. — Dupui, *Démêlés de Boniface et de Philippe-le-Bel.* — Preuves.

tienté suivant l'usage, il envoya la bulle aux évêques de France réunis à Paris; il y déclarait le royaume en interdit, et le donnait à Albert d'Autriche; Mezerai dit à cette occasion que « la France était un trop beau royaume pour être enfermé dans un morceau de parchemin. »

La voix des papes était encore bien puissante : le roi craignit avec raison que ses sujets eussent connaissance du décret, et se rendit maître de la personne du légat qui en était porteur, le fit enfermer dans un palais, le traitant avec tous les égards possibles, et s'empara de la bulle; il rassembla aussitôt les ordres de l'état, le 12 mars 1303. Nous avons vu plus haut que Châtillon venait d'être nommé connétable, et que par de nouveaux exploits il avait réparé les désastres de Courtrai, qu'il avait rappelé la victoire sous les drapeaux de la France, et enfin que les Flamands avaient demandé une trêve. Ce guerrier accourut à Paris pour siéger dans cette assemblée avec la haute noblesse; il remplaça Robert d'Artois, tué dans la dernière bataille; Pierre de Flotte, qui avait succombé dans la même affaire, fut remplacé par le fougueux Nogaret; ce dernier, voyant les esprits prévenus et dans une agitation propre à recevoir une impulsion, se porta accusateur de Boniface, lui imputant une

infinité de crimes, dont la liste est conservée dans les preuves de Dupui ; il démontra que ce pape avait aidé de tous ses moyens les Flamands dans leur révolte, et lui attribua en partie la défaite de Courtrai ; se résumant ensuite, il en appela au futur concile, pour y demander formellement la déposition de Boniface, comme perturbateur de la chrétienté, et fit connaître à l'assemblée la bulle d'excommunication, restée jusqu'alors secrète. Les députés de la noblesse et du tiers-état, aigris par les malheurs publics, ne purent contenir leur indignation à la vue de cette pièce, ils demandèrent à grands cris qu'elle fût lacérée séance tenante, ce qui fut exécuté sur-le-champ. Le clergé se conduisit avec plus de modération ; laissant aux laïcs le soin d'accuser le pape, il se montra très-dévoué au roi, lui promettant de l'assister de tous ses moyens, quand même il serait excommunié (1). Châtillon, au nom de la noblesse et du tiers-état, annonça hautement qu'il n'abandonnerait point le prince dans quelque position qu'il se trouvât. Ces deux ordres espéraient, par cette déclaration formelle, dégoûter Boniface de nouvelles tentatives, mais il n'en fut point ainsi. Le pape, outré de l'arres-

(1) Fleuri, Histoire ecclésiastique, t. xx.

tation de son légat, ne se content plus, il ne s'occupa pendant plusieurs mois qu'à préparer les moyens de sa vengeance. Les évêques français qui étaient à Rome firent savoir à Philippe que Boniface avait disposé contre lui une bulle terrible, dans laquelle il mettait le royaume en interdit, excommuniait le roi, déliait ses sujets du serment de fidélité, et appelait sur sa tête le courroux de tous les princes de l'Europe. Cette excommunication devait être publiée, non-seulement dans les églises de Rome, mais encore dans celles de toute la chrétienté; elle devait paraître le 8 septembre 1303. A cette nouvelle Philippe et son conseil, dont Châtillon était le président, résolurent de ne plus garder de ménagement, et d'en agir avec le pape comme avec un prince temporel qui avait déclaré la guerre; il fut ordonné à Nogaret, qui se trouvait alors en Italie, de se transporter au plus tôt à Agnane, où résidait Boniface, de s'emparer de sa personne, et de le conduire à Lyon pour le déposer.

Nogaret, homme entreprenant, exécuta avec ardeur les ordres de son maître; il ramassa 300 cavaliers, anciens soldats du comte de Valois, le même qui, ayant quitté la France en 1298, s'était mis au service du pape : Sciarra Collonne, ennemi personnel de Boniface, qui l'avait per-

sécuté avec acharnement, vint se joindre à Nogaret. Ils arrivèrent tous les deux avec leur troupe la veille du jour où le pontife devait lancer l'excommunication contre le roi de France; ils entrent au galop dans Agnanie, cernent le palais épiscopal, y pénètrent après avoir dispersé les domestiques et les gardes du pape; celui-ci ne s'attendant nullement à une entreprise aussi audacieuse, ne pouvait pas croire qu'on en voulût à sa personne. Cependant les appartemens se remplissent de soldats, et Boniface, dont le caractère était une succession de pusillanimité et de courage, après avoir pleuré en voyant piller ses coffres et ses trésors, ne doutant plus que sa dernière heure ne fût venue, voulut du moins mourir avec fermeté; il attendit ses ennemis, assis sur son trône, la tiare en tête et revêtu de tous les insignes de la papauté. Sciarra Collonne, avide de vengeance, pénétra avec Nogaret dans l'appartement où le pape, abandonné des siens, était seul. L'Italien se jeta sur lui, le frappa de son gantelet de fer, et se mit en devoir de le percer de son épée; Nogaret l'arrêta avec force, et regardant Boniface d'un air terrible, il lui dit : « O toi, chétif pape, considère de monseigneur « le roi de France la bonté, qui de tant loin de « toi, te garde par moi et te défend de tes enne-

« mis, ainsi que tous ses prédécesseurs l'ont fait « à l'égard des tiens. » Alors Collonne voulut forcer Boniface d'abdiquer ; mais le vieillard, reprenant toute sa fermeté, répondit avec force, en présentant sa tête : « Frappe, car tu n'obtiens jamais cela de moi. » On s'empara de sa personne ; il eut à souffrir pendant trois jours tous les traitemens qu'il pouvait attendre de la rage de Collonne et de la haine de Nogaret. Ces deux chefs étaient au moment de partir avec leur prisonnier pour aller à Lyon, lorsque le peuple des campagnes, accouru de toute part, se réunit aux habitans d'Agnanie, et força les Français à se retirer. Boniface tomba dès ce moment dans le délire, et mourut dans des accès de rage causés par le désespoir d'avoir été dans l'impuissance de se venger (1). ( 12 octobre 1303. )

Tandis que les ministres du ressentiment de Philippe remplissaient si bien ses vues, Châtillon servait son prince et son pays d'une manière plus noble. On a reproché souvent à Philippe-le-Bel de s'être laissé trop dominer par son conseil ; mais quel mal y a-t-il qu'un roi suive les avis

(1) Tous les historiens d'Italie. Villani dit (édit. 1559, in-4., liv. VIII, p. 301) : « Che si rodea como rabioso, ed in questo stato passô di questa vita. »



de ses conseillers lorsqu'ils ne lui inspirent que le bien? Châtillon avait toute la confiance de Philippe-le-Bel : grace à ses efforts, on vit en France ce qui était arrivé à Rome après les défaites de Cannes et de la Trébie; le roi sut mettre à profit les malheurs qu'on venait d'essuyer en Belgique. Son premier soin, dès qu'il se vit débarrassé de son mortel ennemi, fut de songer à réduire les Flamands; il avait trouvé moyen de lever une armée considérable en très-peu de temps; nul doute que le régime de cette époque n'offrît beaucoup d'incohérence, cependant il faut avouer qu'il ne laissait pas d'avoir un beau côté; en effet, à la voix du souverain une masse de noblesse et de troupes communales volait à la défense de l'État, le prince ne les appela jamais en vain : la durée de ce dévouement pendant tant de siècles atteste évidemment l'existence de cet esprit national dont l'absence produit la mort des empires.

Une imagination ardente portait Philippe vers les améliorations de tout genre; on en voyait éclore chaque jour de nouvelles dans l'administration civile, mais on n'avait pas encore osé toucher aux institutions militaires, qui, malgré leurs imperfections, n'en étaient pas moins respectées, parce que leur origine datait de la fondation de

la monarchie. Châtillon venait d'être nommé connétable; cette charge augmentait son influence personnelle; il pensa qu'on pourrait profiter de la consternation dans laquelle la défaite de Courtrai avait jeté la nation pour attaquer d'anciennes lois, dont son esprit supérieur lui avait montré depuis long-temps l'insuffisance. Le service militaire, fixé à quarante jours, lui parut devoir paralyser tous les efforts que l'on ferait pour avoir de meilleurs résultats; peut-être le législateur, en bornant ce service à un espace de temps si court, avait-il voulu enchaîner l'ambition des feudataires indépendans, et ne mettre les armes à la main d'une partie de la population que pour un cas très-pressant. Philippe, dont les conceptions étaient plus élevées, adopta les vues de Châtillon, et réunit dans la personne de ce fidèle sujet la charge de premier ministre à celle de connétable ou chef de l'armée, certain de pouvoir faire alors sans contrainte dans l'état militaire les améliorations qu'il projetait.

Après la déroute de Robert d'Artois, Philippe fit publier le ban et l'arrière-ban : nous pensons que le ban peut être regardé comme l'appel fait à la noblesse, et l'arrière-ban celui que le prince faisait aux non-nobles dans les occasions extraordinaires; alors toutes les classes se trouvaient

obligées de marcher. La première innovation que Châtillon introduisit, toujours sous l'autorité et par l'organe du monarque, fut dans la levée des troupes. On décida que les baillis royaux et les sénéchaux surveilleraient cette opération, en faisant cesser les coutumes de chaque localité en y substituant des réglemens uniformes; par là non-seulement on obtint plus de régularité, mais encore on porta un coup terrible à l'influence des bannerets, qui jusqu'alors avaient été chargés de cette levée, qui se faisait par troupe séparée, c'est-à-dire par enseigne; chaque chevalier était l'ame de ce petit corps, il le tenait dans l'isolement et lui communiquait l'esprit d'indépendance qui l'animait; c'était un fédéralisme qui nuisait à la centralisation du pouvoir et à l'unité des opérations.

Le second changement important fut que le service durerait quatre mois au lieu de quarante jours : c'était attaquer les anciennes institutions dans leur essence. Il naquit de cette nouvelle disposition des abus qui furent long-temps nuisibles, mais qui disparurent par l'adoption des armées permanentes.

Le roi, dans un édit du 18 octobre 1302, déclara que les non-nobles qui avaient 20 livres et au-dessus en meubles, non compris ceux de la

maison qu'ils habitaient, serviraient personnellement ou financeraient, et que tous ceux qui auraient moins seraient exempts de servir, mais non pas de financer (1). Ainsi chacun concourrait selon ses moyens au bien de l'État. Cette disposition devait produire encore un autre bien, celui de rattacher à la chose publique le pauvre, qui s'isole moins quand il se sent lié au sort de son pays; alors il cesse d'être indifférent aux événemens, il a une patrie, il s'intéresse à sa gloire, à son bonheur; les évêques et les abbés, comme seigneurs, les demoiselles nobles, comme héritières, devaient marcher personnellement à la guerre ou financer. Quelques évêques se rendirent en personne à l'armée, mais le plus grand nombre se racheta. Châtillon se servit de l'argent des riches qui se rachetaient et de celui des pauvres qui contribuaient, pour faire augmenter le nombre des troupes soldées, qui, plus soumises et plus aguerries que le ban et l'arrière-ban, servirent à asseoir d'une manière solide l'autorité du prince. Philippe-Auguste avait commencé par ses victoires à donner à la France une grande prépondérance en Europe; Philippe-le-

(1) Cartulaires de Descamps, Règne de Philippe-le-Bel. (Manusc. bibl. roy.)

Bel fit plus, il sut rendre cette prépondérance durable par la création d'un état militaire fixe; en cela Châtillon procura à la société des avantages plus grands que l'on ne pense. Avant cette époque, les Français, sans cesse appelés à défendre les droits du monarque, étaient dans une agitation continuelle; les armées permanentes firent cesser cette agitation; car en n'affectant à la guerre qu'une partie de la population, on laissait à l'autre la liberté de se livrer à des professions utiles, sauf à réclamer ses services dans les cas urgens: il en résulta une ardeur plus grande pour l'agriculture, pour les arts et pour le commerce. Ainsi, ce qui parut d'abord une innovation dangereuse devint la source de la prospérité publique.

Arras fut désigné comme le lieu du rendez-vous général de toute l'armée pour le mois d'août 1303; mais la guerre se fit avec peu de vivacité; le roi d'Angleterre conclut un traité avec la France et abandonna les Flamands; Philippe leur accorda une trêve de quelques mois, pendant laquelle il leur renvoya le vieux Guy, leur souverain, qu'il retenait dans les fers depuis plusieurs années; ce seigneur jura de revenir se constituer prisonnier si la paix, dont il portait les conditions, ne se faisait pas; Guy ar-

riva dans ses états; il les trouva livrés à l'anarchie la plus épouvantable; les bourgeois de Bruges, de Gand et de Bruxelles, qui avaient été les premiers à lever l'étendard de la révolte, partageaient l'opinion publique avec les trois fils de Guy et le comte de Namur; les deux partis virent arriver avec peine l'ancien souverain de la Flandres, qui de fait et de droit redevenait le maître; les chefs des deux factions se voyaient dépouillés de l'autorité plus ou moins forte qu'ils possédaient depuis plusieurs années; des bourgeois avaient couru aux armes pour défendre leurs biens et les libertés publiques; ils s'étaient attiré la confiance générale par le zèle qu'ils avaient déployé dans cette occasion mémorable, et on leur avait confié le commandement suprême: jadis petits particuliers, ils étaient devenus chefs de villes; ils s'étaient accoutumés au pouvoir et à toutes les jouissances qu'il procure, il leur paraissait cruel d'y renoncer; c'est la perte dont l'homme se console le moins; de patriotes désintéressés, ils devinrent des factieux et des rebelles; ils se montrèrent courroucés contre le comte de Flandres qui venait, à l'âge de quatre-vingts ans, reprendre possession de ses états, et lui annoncèrent qu'ils ne voulaient écouter aucune espèce de propositions de la part

du roi de France; il eut beau en appeler à leur générosité, leur faire voir que sa liberté en dépendait, et qu'au surplus, les conditions de Philippe étaient très-modérées; on fut sourd à sa voix; Guy, indigné d'être ainsi méconnu de ses sujets, épouvanté de la confusion qui régnait dans ses états, ne pouvant même se faire illusion sur la conduite de ses propres enfans, qui se montraient impatiens de jouir de la toute-puissance, revint prendre ses fers avec d'autant moins de répugnance que la cour de France lui offrait un asile bien plus sûr que son propre pays.

La guerre recommença avec fureur; la mauvaise foi et l'ambition du souverain avaient dans le principe appelé sur la Flandres ce fléau destructeur; maintenant c'étaient quelques plébéiens ambitieux qui, en refusant la paix, prolongeaient les maux de la patrie, ce qui prouve bien que les positions font les hommes; de quelque rang, de quelque condition que l'on tire ceux à qui on confie le pouvoir, on leur trouve toujours les mêmes passions et les mêmes intentions.

Philippe, irrité de la conduite que les Flamands avaient tenue envers leur prince, ordonna à Châtillon de recommencer les hostilités; le

connétable se rendit aussitôt à Arras, qui, pendant trois ans, avait été le rendez-vous général du ban et de l'arrière-ban ; durant cette guerre, chaque cent feux de paysans devait entretenir six archers, et depuis que la monarchie existait on n'avait point vu d'expédition durer aussi long-temps ; il s'ensuivit un grand mal, car les soldats, corrompus par le séjour des camps, commettaient des désordres dans les pays qu'ils traversaient en se rendant à l'armée ; Châtillon s'institua juge suprême de ces délits, et sa sévérité les fit cesser en peu de temps.

Depuis trois ans le ban et l'arrière-ban étaient convoqués, mais la dernière année le roi envoya de nouvelles lettres de convocation dans lesquelles il n'ordonnait pas aux seigneurs, mais il les priait de se trouver au camp d'Arras, ce qui peut donner une juste idée de la position dans laquelle le prince se trouvait vis-à-vis de ses sujets ; tous les vassaux se rendirent au camp (1) ; les hauts barons, les nobles et les non-nobles s'y trouvèrent tous ; on voit, d'après un relevé, que le Languedoc, où le roi avait aboli la servitude de corps en 1297, fournit à lui seul

(1) Voyez, à la fin du volume, la liste complète de ces bannerets.



1,600 chevaliers et 17,350 petits nobles ou non-nobles (1). Le Languedoc formait alors la dixième partie du royaume, mais il faut bien se garder de le prendre pour terme moyen; la Normandie et la Bretagne se distinguèrent également, la première fournit beaucoup d'hommes et d'argent, et la seconde donna un contingent plus fort que celui qu'on lui avait demandé, mais les autres provinces ne montrèrent pas le même zèle: les Templiers, répandus sur toute la surface de la France, entravèrent les opérations de la levée (2).

Lorsque Philippe-Auguste fut attaqué par Othon, l'élan fut plus prompt et plus unanime, mais sous Philippe-le-Bel la guerre dura quatre ans; il fallait toute l'habileté de Châtillon et la fermeté du roi pour entretenir aussi long-temps le zèle des vassaux.

Le connétable présida aux opérations de la campagne; le roi vint un mois plus tard se mettre à la tête de l'armée, il partagea le commandement sous lui entre le comte Charles de Valois son frère et Gaucher de Châtillon. Valois,

(1) Histoire du Languedoc, de dom Vaissette, t. v. Recueil de preuves.

(2) C'est ce que nous prouverons plus tard.

ayant appris la défaite de Courtrai, était rentré en France à la fin de 1302, guidé par l'espoir de faire agréer ses services; les autres princes du sang et les barons les plus considérables par leur fortune et par leur naissance furent tenus de reconnaître la suprématie de ces deux généraux.

Le roi alla prendre à Saint-Denis l'étendard appelé *oriflamme*, et le remit au sire de Chevreuse, ou plutôt il en fit le simulacre, car il ne remit au preux qu'une bannière faite sur le modèle de l'oriflamme; sans doute l'on avait compris qu'il n'était pas prudent de livrer aux hasards d'une bataille le drapeau sacré à la possession duquel la nation attachait une telle importance que sa perte aurait été regardée, non-seulement comme une calamité publique, mais encore comme un châtement du ciel (1); et cette précaution était d'autant plus sage, que l'ennemi contre lequel on allait marcher se montrait résolu à braver tous les efforts de la France. En effet les Flamands, sentant les dangers qu'ils al-

(1) Guyart, écuyer troubadour qui vivait à cette époque et qui accompagna Philippe-le-Bel dans cette expédition, composa à la fin de sa vie un poème intitulé *les Royaumes lignages* dans lequel il raconte en partie ce qu'il a vu de

laient courir, firent trêve à leurs dissensions; le parti plébéen plia devant celui de la noblesse, les trois fils de Guy se mirent à la tête de l'État; Philippe de Flandres, l'aîné, passait pour un capitaine habile, il avait fait long-temps la guerre en Italie : on lui conféra d'une voix unanime le commandement général. Il s'adjoignit son frère Robert de Namur et Guillaume de Juliers son neveu : ce dernier, jeune prince de vingt-cinq ans, était diacre de Maestreich, homme à qui une épée convenait mieux qu'une aumusse, dit le père Daniel. Guy, second fils du vieux duc de Flandres, fut nommé amiral de la flotte rassemblée dans le Texel. Ces quatre chefs exaltèrent si fort l'esprit de leurs compatriotes, qu'ils les déterminèrent à se lever en masse; les bourgeois de Gand, de Bruxelles, de Termonde, de Bruges, d'Alost, d'Ypres et de Lille, se rassemblèrent au nombre de 60,000 combattans dont la plupart avaient assisté à la bataille de Cour-

remarquable : il dit, à l'occasion de l'oriflamme remise à Chevreuse,

Aussi li sires de Chevreuze  
Porta l'oriflamme merveille  
Par droite semblable pareille  
A celle voir et regarde  
Que l'abbé de Saint-Denis garde.

traï ; le souvenir de ce triomphe les animait de telle manière qu'ils voulaient se mettre en route sur-le-champ pour assaillir les Français dans leurs quartiers devant Arras. Philippe de Flandres se garda bien de s'opposer entièrement à leur résolution, c'eût été vouloir perdre leur confiance, il les laissa passer l'Escaut, et voyant leur ardeur ralentie après quatre jours de fatigue, il leur proposa un parti beaucoup plus sage, c'était de faire la guerre avec plus de méthode, de se borner à défendre les places de la Flandres gallicane, Lille, Orchies, Douai ; il leur persuada d'éviter le choc de l'ennemi, il savait que laisser les Français c'était les vaincre. Mais ceux-ci agissaient de manière à montrer qu'ils ne laisseraient point à leurs rivaux la liberté de choisir le genre de guerre ; ils investirent Douai, et après avoir franchi la Scarpe ils partagèrent leur armée en trois corps : la réserve resta avec le roi au blocus de Douai ; le premier corps, marchant sous les ordres du comte de Valois, se dirigea sur Lille, passa la Marque, mais il fut obligé de s'arrêter à la hauteur de Bouvines parce que les Flamands, ayant réuni toutes leurs forces sur ce point, couvraient Lille d'une manière parfaite ; Châtillon se dirigea vers Orchies, et, plus heureux que son collègue, il se rendit

maître de la place après une vive escarmouche; la prise d'Orchies dérangerait tout le plan de campagne de Philippe de Flandres : au moment où le connétable se préparait à former le siège de Tournai, il apprit que le comte de Valois, s'étant trouvé en face de l'armée flamande, venait de se replier sur Douai; à cette nouvelle Gaucher de Châtillon exécuta son mouvement rétrograde, et opéra sa jonction en avant de Mons-en-Pvèle (Mons Pavulensis), avec le comte de Valois et avec le roi, qui avait quitté le camp de Douai; à peine ces trois corps d'armée venaient-ils de se réunir, que l'on apprit l'approche des Flamands; Philippe leur général, forcé de céder aux cris de ses compatriotes, accourait pour engager une action générale avec les Français; ceux-ci, ayant laissé une division dans Orchies, une autre plus considérable au blocus de Douai, jugèrent qu'avec ce qu'il leur restait de monde ils ne pourraient lutter avantageusement contre l'ennemi que dans le cas où ils choisiraient une belle position militaire: en conséquence on recula jusqu'à Mons-en-Pvèle, montagne déchirée par les flancs, et placée comme une masse au milieu d'une plaine inégale; cette montagne, dont la forme ne peut avoir changé, est aplatie; elle offre par le haut la figure d'un ovale presque

parfait de deux mille toises de circonférence, huit cents de long sur quatre cents de large ; elle a cent toises d'élevation au-dessus du niveau de la plaine (1), et se trouve à quatre lieues sud de Lille, trois lieues nord de Douai, deux lieues est d'Orchies ; la position du côté de Lille, par où venaient les Flamands, était d'un accès beaucoup plus difficile que du côté de Douai, la forêt de Thumières garantissait le flanc gauche des Français, et une vallée profonde traversée par un courant très-fort, empêchait qu'on ne pût tourner la montagne ; entre la vallée et la forêt de Thumières il existait un passage de la largeur de mille pas au moyen duquel les Français purent se lier par des détachemens aux troupes qui formaient le blocus de Douai ; le roi, le connétable et Charles de Valois, occupèrent donc cette montagne ; les historiens flamands disent que Philippe-le-Bel entra en campagne avec 50,000 hommes d'infanterie et 12,000 chevaux ; Villani, qui vivait alors, le dit également, mais en admettant ceci on peut croire que le roi de

(1) A l'époque dont nous parlons, la montagne était nue ; maintenant on y trouve quelques maisons et une église ; le village de Mons-en-Pvèle est bâti sur le penchant dans la direction sud en venant de Lille ; il est dans l'intérieur des terres, à trois quarts de lieue du chemin de Douai.

France n'avait que 40,000 combattans, car il avait dû laisser au moins le quart de son monde devant Douai et dans Orchies; on plaça la cavalerie dans la plaine auprès de la vallée, lieu où elle pouvait subsister plus facilement.

Les Flamands arrivèrent devant Mons-en-Puelle le 15 août 1304, au nombre de 60,000, avec un attirail immense de chariots et d'anciennes machines de guerre; ils firent les dispositions pour cerner les Français, mais la chose paraissait fort difficile, car de profondes excavations coupaient le terrain, l'espace d'une demi-lieue; le connétable resta immobile sur le plateau sans chercher seulement à troubler l'ennemi dans ses projets d'attaque; un incident singulier vint compliquer les obstacles qui s'opposaient aux desseins des Belges; au milieu de la journée plusieurs messagers accoururent annoncer à Philippe-Le-Bel que la flotte flamande avait été battue devant Ostende par l'amiral Grimaldi commandant la marine française et que Guy, second fils du comte de Flandres, avait été pris avec beaucoup de vaisseaux; les chefs de l'armée de terre des Flamands avaient connaissance de ce fait depuis deux jours, mais ils eurent soin de le cacher à leurs compatriotes; Philippe-le-Bel en fit aussitôt semer la nouvelle dans le camp en-

nemi ; le bruit de ce désastre produisit un grand effet sur les Flamands , cependant soit que le roi ne se souçait point de continuer la guerre , soit qu'il voulût user de ruse comme Meyer et Buzelin l'assurent , il envoya des clerks de son hôtel faire des ouvertures de paix. Les bourgeois de Gand et de Bruges qui avaient le plus d'influence dans la coalition les accueillirent avec empressement et malgré les nobles , les bourgeois de Bruges allèrent jusqu'à offrir de bâtir plusieurs chapelles expiatoires pour le repos des ames des Français tués dans leur ville l'année précédente ; Philippe-le-Bel demandait comme conditions de la paix qu'on lui livrât quatre places fortes et quelques hommes signalés pour avoir été les instigateurs de la révolte , il demandait aussi une indemnité pour les frais de la guerre , il accordait en même temps trois jours de trêve à cause des fêtes de l'Assomption ; il espérait que dans cet intervalle les Flamands réfléchissant sur les conséquences de la défaite de leur flotte acquiesceraient plus facilement à ce qu'il leur demandait ; ces premières ouvertures de paix furent suivies d'une conférence à laquelle on appela plusieurs chevaliers choisis par les deux partis , cette conférence se tint dans une excavation qui se trouve à l'extrémité sud de la montagne , ce



lieu est encore appelé, *le Parolant*; la tradition du pays veut que les *premières paroles* de paix aient été portées en ce lieu. L'accord préliminaire étant fait vers le milieu du jour (15 août), le roi s'empessa de quitter le Mons-en-Pvèlle, car ses troupes y étaient fort pressées, manquaient d'eau et se trouvaient exposées à un soleil brûlant dont rien ne tempérerait l'ardeur puisque le plateau était entièrement dépourvu d'arbres.

Philippe-le-Bel reprit le chemin de Douai dans l'intention de resserrer la place, mais pendant qu'il exécutait ce mouvement rétrograde, des événemens extraordinaires se passaient dans le camp des Flamands; les chefs, passionnés encore plus que les soldats, voyaient avec regret que la guerre allait avoir un terme, ils ne cessaient de dire aux Gantois et aux Brugeois que la victoire remportée par les Français sur la flotte du Texel allait rendre Philippe encore plus exigeant, et que le plus sûr moyen d'obtenir des conditions avantageuses serait de venger ce revers par un succès éclatant; cet avis imprudent prévalut, et par une résolution subite il fut décidé que l'on romprait aussitôt la trêve et que l'on continuerait la guerre; le lendemain les Flamands, jugeant la position de Mons-en-Pvèlle très-favorable à

leurs desseins , l'occupèrent et y montèrent par un ravin profond qui entame la montagne du côté du nord, les habitans du canton l'appellent encore *la voie des Flamands* ; on laissa les bagages et les chevaux dans l'ancien camp du *Hamel* et de *Vincourt* : les Belges voulurent en agir comme à Courtrai, ne doutant pas que les Français ne fissent tous leurs efforts pour les débusquer , en conséquence ils ne travaillaient qu'à rendre le plateau inabordable du côté de Douai, le seul qui fût accessible : il importait d'en barrer le front pour que la cavalerie française ne pût y passer ; à cet effet ils rassemblèrent au bas de la montagne leurs chariots fort longs, très-massifs et au nombre de 1,500; ils les attachèrent tous ensemble avec des cordes et des chaînes et ôtèrent à chacun d'eux une roue pour les rendre plus difficiles à mouvoir ; ils placèrent derrière ces palissades de nouvelle invention leurs catapultes , machines fort massives et qui lançaient de gros traits ; cette ceinture de chariots embrassait un circuit d'une lieue (1), et avait cinq ouvertures.

Les bourgeois de Flandres, toujours prévenus contre la noblesse de leur pays, exigèrent que

(1) Villani.

les nobles missent pied à terre pour combattre et qu'ils laissassent leurs chevaux dans le camp, espérant leur ôter ainsi les moyens de trahir s'ils en avaient l'intention.

Les Belges se formèrent en masse, faisant face à Douai; ils placèrent au centre ceux de Courtrai, d'Ypres et de Lille commandés par Robert de Namur et Guillaume de Juliers; Philippe de Flandres se plaça à la gauche avec ceux de Bruges, et Jean de Hénaut à la droite, avec ceux de Gand; le revers de la montagne était couvert d'archers et d'artisans chargés de servir les catapultes. Philippe-le-Bel fut instruit dans la nuit que les Flamands venaient de faire un mouvement qui annonçait la rupture de la trêve, aussitôt il manifesta l'intention de les attaquer; Gaucher de Châtillon mit la plus grande promptitude à exécuter les ordres de son maître; et l'armée française se trouva le 17 au matin devant Mons-en-Pvèlle; elle s'établit sur un terrain inégal, appuyant sa gauche au bois de Thumières, la droite à d'autres bois vagues, et ayant derrière elle la vallée et le courant d'eau; les deux ailes s'étendirent en se courbant afin d'envelopper la position; dans ce rayon de terrain que nous présumons avoir été occupé par l'armée de Philippe-le-Bel, il y a des quartiers de terre

appelés, la pièce *des nostres*, la pièce *des nobles*.

Dès que Châtillon fut arrivé devant l'ennemi, il alla reconnaître lui-même les lieux qu'il avait déjà vus; mais il voulait savoir comment les Belges les avaient occupés. Il engagea plusieurs escarmouches qui n'eurent aucun résultat important. Charles de Valois, n'écoutant que son impétuosité, voulut rompre les palissades des chariots avec sa cavalerie, ne doutant pas que les nobles, montés sur de hauts destriers, pourraient atteindre avec leurs lances les Flamands placés derrière ces retranchemens; mais il échoua complètement dans son entreprise et fit tuer beaucoup de monde inutilement. L'ennemi, encouragé par ses succès, envoya au travers des ouvertures laissées libres, des détachemens de plusieurs centaines d'hommes attaquer successivement les avant-postes français, sans leur laisser de relâche, manœuvre qui inquiétait beaucoup les soldats du roi, car ils auraient préféré rester dans leur camp durant la chaleur, qui était telle, que le ciel paraissait enflammé: la journée du 17 se passa ainsi en escarmouches continuelles. Philippe-le-Bel essaya de renouveler les négociations entamées trois jours auparavant; il envoya plusieurs parlementaires, conduits par un chevalier de l'hôtel du comte de Savoie; mais les Flamands

les accueillirent mal, lancèrent leurs traits, et tuèrent le banneret, quoiqu'il criât *la paix*.

Cependant, malgré leurs succès, les Flamands se trouvèrent assez embarrassés à la fin de la journée; ils étaient privés d'eau, inconvénient fort grand dans cette saison; les partis de cavalerie envoyés par Gaucher, et qui battaient la campagne depuis le matin, les avaient empêchés de se procurer de l'eau et des vivres frais.

Le lendemain, 18 août, le roi tint conseil de grand matin; il y fut décidé de partager l'armée en trois corps pour attaquer la position sur tous les points; le comte de Savoie fut chargé d'agir par l'*ouest*, le comte de Valois par l'*est* et par le *nord*, c'est là où se trouvaient les bagages de l'ennemi et les chevaux de la noblesse de Flandres. Le connétable se chargea d'enlever par le front les palissades que formaient les chariots; ces trois attaques s'exécutèrent avec intelligence et valeur; le comte de Savoie fit sa jonction avec le comte de Valois en tournant la montagne, ces deux généraux taillèrent en pièces les divisions qui gardaient le camp, enlevèrent les bagages, les chevaux, et s'établirent dans le premier camp des Flamands, refoulant sur le Mons-en-Pvèle ceux qui en étaient descendus; ainsi le comte de Valois se trouvait séparé du roi par la

montagne tout entière. Toutefois le bruit que faisaient les combattans parvint jusqu'à Châtillon, qui comprit que le frère de Philippe-le-Bel avait fait son attaque; il s'avança aussitôt pour commencer la sienne, mais il échoua dans sa première tentative contre les chariots; changeant alors de manœuvre, il envoya l'un après l'autre plusieurs détachemens, afin de fatiguer les Flamands et d'épuiser leurs traits; après quelques heures d'escarmouche, le jeu des catapultes commença à mollir; le connétable, s'en apercevant, fait avancer en masse tout son corps d'armée; les Français, stimulés par la présence de leur roi et par l'exemple de Gaucher, s'élancent sur les chariots, y montent, et s'en rendent maîtres; ils s'en servent à leur tour avec avantage : placés sur ces palissades, les Gascons, les Languedociens et les Provençaux<sup>(1)</sup> accablent de leurs traits les Flamands éperdus, en tuent un grand nombre, et contraignent le reste à se réfugier sur le haut du plateau. Il aurait été facile après ce succès de monter et de poursuivre l'ennemi jusque dans sa dernière retraite, mais le roi et le connétable ne le jugèrent pas convenable; ils ordonnèrent aux trompettes de sonner

(1) Villani.

le ralliement pour faire cesser le combat les Français furent d'autant plus dociles à répondre à ce commandement, que mourant de soif, accablés de lassitude après une lutte de quatre heures sous un soleil ardent, ils n'aspiraient qu'à goûter un moment de repos, il n'était encore que midi : ainsi les soldats du comte de Valois s'établirent dans le camp des Belges dont ils s'étaient emparés, et ceux du connétable rentrèrent dans leurs quartiers, ayant le roi au milieu d'eux ; quelques troupes restèrent pour garder les chariots conquis ; les uns et les autres se livrèrent au repos avec d'autant plus de sécurité, qu'ils ne pensaient pas que les Flamands battus, découragés, voulassent recommencer l'action. Mais le ciel se plaît à tromper les calculs des hommes ; les Belges, refoulés sur le Mons-en-Pvèlle, s'y trouvaient pressés les uns sur les autres : privés d'eau et de vivres depuis deux jours, se voyant dévoués à une mort certaine s'ils restaient sur le plateau, ils prirent le seul parti qui convenait à des gens désespérés ; remarquant le silence qui régnait dans le camp ennemi, ils résolurent d'y descendre et d'y porter le ravage et la mort ; en conséquence ils se partagèrent en deux grandes masses, le comte de Juliers et Jean d'Hainaud se mirent à la tête de la première, Philippe de

Flandres et Robert de Namur marchèrent avec la seconde; après avoir bien pris leurs dispositions, les Flamands descendent de Mons-en-Puelle par deux côtés opposés, sans proférer un seul cri, et se répandent comme un torrent dans les quartiers du roi, ainsi que dans ceux du comte de Valois; les gardes avancées sont égorgées avant d'avoir pu donner l'alarme : cette attaque fut si subite, que le comte de Valois, l'homme le plus audacieux de son temps, frappé d'une terreur panique, s'élança sans cuirasse et sans casque sur un cheval à poil, et prit la fuite; ses sens étaient si troublés, qu'il ne s'aperçut pas qu'il courait sur la route de Lille dans laquelle il ne devait trouver que des ennemis; le comte de St.-Paul, comme lui vieilli dans les combats, montre encore moins de résolution : cet exemple fut bientôt imité par les nobles qui, plongés dans le sommeil, en furent arrachés par les bruyantes clameurs des soldats effrayés; ils abandonnèrent le camp avant même que les Flamands les eussent atteints. La plaine fut bientôt couverte d'hommes et de chevaux courant en désordre et se heurtant entre eux; la plupart des nobles avaient affronté maintes fois des ennemis plus nombreux et plus redoutables, ils s'étaient signalés en Palestine, en Italie et en



Espagne, et n'avaient cessé de montrer pour la mort un mépris héroïque, maintenant ils furent honteusement devant des milices bourgeoises, novices dans le métier des armes, ils furent sans savoir quel est le péril qui les menace.

Les Flamands auraient eu un succès complet s'ils avaient mis plus de calme dans l'exécution de leur entreprise; mais frappés eux-mêmes d'effroi ils s'avancèrent avec tant de précipitation, qu'ils n'aperçurent pas les profondes excavations qui bordaient les flancs de la montagne; ils y tombèrent, et furent long-temps sans pouvoir s'en retirer, un grand nombre d'entre eux y furent écrasés; quelques centaines d'hommes seulement pénétrèrent dans le camp des Français, et ne purent profiter de ce premier avantage, ce qui donna le temps aux gens du comte de Valois de se reconnaître et de revenir de leur terreur.

Les Flamands avaient eu le même succès sur le point opposé; ils se dirigèrent en courant comme des furieux vers la tente du roi, devant laquelle on voyait flotter l'oriflamme: Philippe-le-Bel, accablé de lassitude comme les autres, se trouvait presque sans vêtement; il se relève, prend son casque, ses gantelets, son épée et sa cotte d'armes parsemée de fleurs-de-lis d'or, mais les serviteurs fidèles qui l'entouraient, com-

prenant l'imminence du danger, conçurent l'heureuse idée de lui arracher cette cotte d'armes qui pouvait le faire reconnaître : cette précaution sauva Philippe-le-Bel, car les Flamands, animés tous du seul désir de l'immoler, le cherchaient avec ardeur, ils se jetèrent sur les premiers nobles qu'ils rencontrèrent, et les renversèrent, puis arrivèrent jusqu'à Philippe, fondirent sur lui sans le connaître, et le jetèrent en bas de son cheval, mais ils furent repoussés au moment où ils allaient le tuer ; tous les nobles qui étaient auprès de lui, s'étant serrés pour former au monarque un rempart de leurs corps, les Flamands, le voyant défendu aussi vigoureusement, l'abandonnèrent, le prenant pour un simple baron combattant à la tête de sa chevauchée ; ils entrèrent dans la tente royale pour y fouiller, mais à la vue des mets tout préparés, des vases pleins de vin, ils ne purent se contenir, et oubliant de poursuivre le roi qu'ils croyaient dans la plaine, ils ne songèrent plus qu'à apaiser leur faim et surtout à étancher la soif qui les dévorait, ils se battirent même entre eux pour avoir ces mets dont la possession leur paraissait dans ce moment préférable à tous les trésors de la terre. La confusion la plus grande régnait sur tous les

points du camp; les nobles s'éveillant en sursaut étaient assaillis avant d'avoir pu trouver leurs armes; l'un courait se rallier au pennou du banneret, et trouvait la mort sur son passage; l'autre, étourdi du tumulte, allait se jeter dans les Flamands qu'il voulait éviter; tous, frappés de vertige, se précipitaient dans les différentes issues sans savoir où ils allaient; enfin, revenus de leur terreur, les Français et principalement les chevaliers songèrent au péril que Philippe-le-Bel devait courir, et ils se dirigèrent par pelotons vers la tente du prince, en criant : *au roi, au roi*; mais comme ils n'arrivaient que successivement et par détachemens, ils succombaient dans leurs généreux efforts : quelques autres, plus heureux, parvinrent à percer la foule, et ouvrirent une voie à leurs compagnons d'armes qu'une seule pensée occupait, *sauver le roi*; ils vinrent se rallier autour de l'oriflamme que le sire de Chevreuse ne cessait d'élever. Ce vaillant chevalier ne fut occupé pendant plusieurs heures qu'à hausser la bannière ou à se défendre avec le fer de la lance; exténué de fatigue, il tomba enfin et expira sous le poids de ses armes : les Flamands se jetèrent sur lui et arrachèrent l'étendard de ses mains défaillantes : cette conquête

leur fit pousser des cris de joie, car ils croyaient posséder la véritable oriflamme (1).

Cependant Châtillon, dont la tente était placée au centre de la dernière ligne, avait su se garantir de la terreur panique qui avait frappé tous les esprits, il rallia autour de sa bannière les chevaliers éperdus; le calme qu'il montrait ranima leur courage; de l'effroi ils passèrent bientôt à la honte et puis à la rage : le connétable les forme en colonne serrée, leur montrant la tente royale, il dit : *C'est là où est le danger, c'est là où nous devons courir.*

Dentre eux ont deux eschielles (divisions) faite  
Ceus où sont les plus honorables  
Conduit Gaucher li connétable.

(GUYART.)

Cette fière phalange s'avance avec vitesse, passe sur le ventre des Flamands, balaie la plaine, et arrive enfin à la tente du roi auprès de qui

(1) Voici comment le poète Guyart raconte le fait :

Ansian de Chevreuse  
Fu, comme nous aprîmes,  
Esteint en ses armes mêmes  
Du trop grand chaleur et retraite,  
Et l'oriflamme contrefaite.  
Chai à terre et la saisirent  
Flamens qui après s'enfuyèrent.

on se battait toujours avec un acharnement incroyable; Philippe-le-Bel avait contenu des flots d'ennemis par son sang-froid et par son courage; il ne portait sur sa personne, il est vrai, aucune marque distinctive de la puissance, mais sa valeur aurait dû le faire reconnaître pour le roi de France; la conduite de Philippe dans cette circonstance fut d'autant plus admirable, qu'il paraissait pour la première fois dans les combats; depuis une heure il tenait tête à l'ennemi, n'ayant autour de sa personne que quelques escadrons qui arrivaient les uns après les autres: c'est ainsi que 1,500 nobles se firent tuer en détail sous les yeux du prince, qui aurait fini par succomber dans cette lutte si Châtillon ne fût venu le dégager. Robert de Namur, voyant approcher le connétable, essaya de ranger en ligne les Gantois et les Brugeois pour livrer un combat en règle, mais il fut culbuté à la tête de ses gens, et tomba mort sous les coups des nobles que conduisait Gaucher (1). Le connétable poursuivit ses avantages, dispersa ceux qui entouraient la tente du roi, et voyant son maître hors de danger il ne s'arrêta point et continua à pousser les Flamands, qui, reculant en dés-

(1) Guyart.

ordre, étaient foulés aux pieds de la cavalerie française; ceux qui purent échapper à ce carnage se trouvèrent trop heureux de gagner une seconde fois le Mons-en-Pvèlle; ils y arrivèrent lorsque les Flamands de Guillaume de Juliers montaient par l'autre côté. Ces derniers avaient essuyé les mêmes revers : après avoir eu la victoire dans leurs mains, ils ne purent soutenir la furie du comte de Valois; ce prince, après avoir couru une lieue sur la route de Lille, s'arrêta; honteux de sa frayeur, tremblant pour sa renommée qu'il venait de compromettre, songeant à la position du roi son frère, il revient précipitamment sur ses pas, rallie les nobles qui couraient confusément dans la plaine, fait passer dans leurs âmes l'ardeur qui le presse, s'avance à leur tête, vole et se précipite avec fureur sur les Flamands qui se gorgeaient de vin dans le camp; ceux-ci, surpris à leur tour, embarrassés du butin qu'ils avaient ramassé, sont assaillis et mis dans une déroute complète; le comte de Valois, que le souvenir de sa fuite irrite encore davantage, se montre impitoyable et ne fait quartier à personne. Les historiens de Flandres assurent que les soldats du comte de Juliers, revenus de leur surprise, battirent en retraite en bon ordre vers le Mons-en-Pvèlle et

regagnèrent le plateau sans avoir été entamés par le comte de Valois.

Le roi fit sonner la retraite, et les deux portions de l'armée française opérèrent leur jonction dans le camp de Philippe; le monarque, irrité du danger qu'il avait couru, tint conseil dans sa tente et ouvrit l'avis de faire une nouvelle attaque sur Mons-en-Pvèlle malgré la nuit; le connétable, les hauts barons, tous les nobles enfin, brûlant de venger leur affront, appuyèrent vivement cette détermination; mais les Flamands ne les attendirent point: profitant de la clarté de la lune, ils descendirent du Mons-en-Pvèlle par le ravin, et prirent le chemin de Lille, qu'on leur avait laissé libre, abandonnant tous leurs bagages; la tête de leur colonne avait déjà fait une lieue avant que les Français eussent commencé leur attaque par le côté sud du plateau, où les premières divisions du corps du connétable ne trouvèrent que beaucoup de blessés laissés par l'ennemi faute de moyens de transport; ces malheureux racontèrent comment Philippe de Flandres venait de quitter le Mons-en-Pvèlle; le roi, instruit de cet événement, refusa de s'engager dans la plaine pour courir après l'ennemi, craignant sans doute de tomber dans quelque piège au milieu d'un pays soulevé: d'ail-

leurs son armée avait besoin de repos après une journée aussi pénible.

Telle fut la bataille de Mons-en-Pvèlle : ainsi la racontent Guyard, le continuateur de Guillaume de Nangis et Villani, tous trois contemporains ; le dernier, qui voyageait alors en France, suivit de près les opérations de la guerre et visita le Mons-en-Pvèlle deux jours après la bataille, les corps morts n'étaient point encore enlevés : « *Io scriptore fui nel campo, ove fue la battaglia et vidi tutti i corpi morti et ancora interi et la detta battaglia fue all'useita di settembre* (1), *li anni domini 1304.* (Villani, 1559; in-4°. page 315.)

Philippe, dont la valeur brillante avait eu une si grande part au succès, combla de grâces ceux qui le secondèrent le plus ; il donna la seigneurie de Rosoi à Gaucher de Châtillon, dont le sang-froid et la présence d'esprit empêchèrent un désastre qui serait devenu aussi sanglant que celui de Courtrai ; la gloire que le connétable acquit dans cette circonstance le plaça dans l'opinion publique bien au-dessus de Charles de Valois, qui avait fui le premier au moment du

(1) Il faut faire observer que l'orthographe de la langue italienne a subi de grands changemens depuis Villani.



combat : le vaniteux Valois ne pardonna point à Gaucher la préférence que le public montrait pour le connétable, et dès ce moment il lui jura une haine implacable.

Les historiens de Flandres, Meyer et Buzelin, assurent que les Flamands ne perdirent que six mille hommes, ceux de France disent au contraire qu'ils en perdirent plus que les Français n'avaient eu de morts à la bataille de Courtrai : nous croyons que ces deux calculs sont inexacts ; mais ce qui est positif, c'est que les Français laissèrent sur le terrain plus de 2,000 nobles : les principaux étaient Jean de Boulogne, jeune prince âgé de quinze ans, Ausiau de Chevreuse, André de Courtarvel, Ferri Duchatelet, Robert de Montberon ; Pierre et Jacques de Gencien, deux frères appartenant à la haute bourgeoisie de Paris, furent tués aux pieds du roi après l'avoir défendu avec une opiniâtreté héroïque ; Heugues de Bouville, chambellan du roi, preux renommé par ses exploits, périt avec eux ; Jean de Malet, tombé devant le prince qu'il cherchait à couvrir de son corps, eut l'œil droit percé d'une flèche ; il fut tué vingt-quatre ans après au combat de Maraux.

La bataille de Mons-en-Pvèlle ne termina point la guerre ; Philippe-le-Bel ne recula point devant

la détermination qu'il avait de poursuivre les Flamands, l'armée s'ébranla le lendemain, et le connétable se mit à la tête du premier corps; il arriva devant Lille, où la défaite des Flamands avait répandu l'épouvante, en forma le siège incontinent, et l'obligea à capituler; mais on apprit bientôt que de nouvelles levées faites à Gand, à Ypres, à Bruges, accouraient au secours de la place, on eut la certitude que ces contingens réunis formaient une armée de 60,000 combattans; étonné qu'après tant de revers l'ennemi lui opposât des forces aussi considérables, le roi s'écria : *Nous n'en aurons jamais fini, il pleut des Flamands!*

Philippe de Juliers et les milices bourgeoises s'arrêtèrent à Roubaix, menaçant le camp des Français; ils envoyèrent au roi un message par lequel ils demandèrent à finir la querelle d'une manière décisive, ou par un traité de paix, ou par une nouvelle bataille; le comte de Valois demandait à grands cris qu'on optât pour le dernier parti, Châtillon, plus sage, se prononça pour la paix, quoique la guerre eût pu lui donner les moyens d'augmenter sa renommée, mais le bien de l'État lui paraissait préférable; il engagea Philippe-le-Bel à ne pas repousser les offres des Flamands, et à mettre un terme à

cette lutte sanglante par un traité avantageux; le duc de Brabant et le comte de Savoie appuyèrent cet avis et se portèrent pour médiateurs; la paix fut conclue, le roi de France en dicta les conditions : Lille, Douai et Orchies lui furent cédées en toute propriété, et on lui donna cent mille livres pour les frais de la guerre. Gaucher de Châtillon accompagna Philippe-le-Bel à Paris; le monarque français fit une entrée triomphale dans la capitale, et consacra dans l'église de Notre-Dame son casque, son épée et ses gantelets, pour accomplir le vœu qu'il avait fait lorsqu'il se vit surpris par les Flamands, et afin de perpétuer le souvenir de cet événement, il fit placer dans l'église une statue équestre en pierre qui le représentait sans cotte d'armes, tel qu'il avait combattu (1).

(1) Voyez la note à la fin du livre.

---

## LIVRE II.

Expédition entreprise contre la Navarre.— Démêlés de Philippe-le-Bel avec l'ordre des Templiers. — Gaucher de Châtillon sert le roi très-efficacement dans cette circonstance, et dissipe les attroupemens formés dans Paris.— Destruction de l'ordre des Templiers. — Mort de Philippe-le-Bel.

---

GAUCHER DE CHATILLON, premier ministre d'un prince dont le règne fut si laborieux, ne pouvait manquer d'avoir une vie fort occupée; à peine venait-on de conclure avec les Flamands un traité qui semblait devoir assurer à la France un long repos, qu'on se vit dans la nécessité de réprimer des séditions qui s'élevèrent au sein de Paris : les auteurs de ces troubles furent les Templiers, et le prétexte l'altération des monnaies. La dernière expédition de Louis IX en Afrique, celle de Philippe III en Aragon et dans la Navarre, ayant épuisé les ressources de l'État, Philippe avait altéré les monnaies en 1297, pour subvenir aux frais de la guerre de Flandres;

il n'existait alors ni crédit ni système de finances, on ne connaissait aucun des principes qui peuvent servir de base à la juste répartition des impôts; le roi ne connaissait point toute la conséquence de cette faute en finance, et une preuve qu'il était de bonne foi, c'est que dès qu'il la connut, il chercha à la réparer. En effet, par une déclaration de 1302, il hypothéqua ses propres domaines et ceux de la reine Jeanne de Navarre pour indemniser les personnes que l'altération des monnaies avait lésées le plus; assurément rien n'était plus grand et plus généreux; mais son siècle ne lui en sut aucun gré, ni de tout ce qu'il fit pour réparer le mal. Des historiens, qui n'ont fait qu'effleurer leur sujet, ont beaucoup parlé de la fente du prince, et n'ont rien dit de la réparation, et d'après le portrait qu'ils font de Philippe, on croirait qu'il dissipait follement les revenus de l'État; personne au contraire ne mit plus de règles dans ses dépenses, il les écrivait minutieusement sur des tablettes de cire très-minces, qui formaient un gros in-folio. On retrouva en 1730 plusieurs de ces tablettes dans la bibliothèque du savant père Petau. (Mémoires de l'académie des inscriptions, tome xx, page 278.)

Châtillon essaya inutilement de dissuader le

roi de prêter l'oreille aux deux Florentins Musciotti et Bichi, qui lui avaient donné le funeste conseil d'altérer les monnaies : pour la première fois on n'eut pas égard à son zèle. Cependant les embarras qui résultèrent de cette mesure augmentaient chaque jour ; le peuple, en tout temps instrument aveugle des factieux, se mutina en 1306, à l'instigation des Templiers dont les richesses étaient immenses. L'édit de l'altération leur portait un coup terrible : eh, qui sait si cet édit n'avait pas été rendu dans cette intention ? Si tel était le dessein du roi, ce projet resta secret. Quoi qu'il en soit, Paris se trouva livré pendant plusieurs jours aux plus affreux désordres ; le peuple en courroux cerna la demeure royale, s'empara des vivres qu'on voulait y introduire, les traîna dans la boue en signe de mépris, au lieu de les faire servir à son propre usage, ce qui aurait été naturel ; mais l'état de détresse dans lequel il disait être, n'était qu'un prétexte. Châtillon avait déploré la faute de Philippe ; mais sujet soumis et fidèle, il courut à son secours. Il lui amena 300 chevaliers bien dévoués, il perça la foule, et vint se renfermer dans le Louvre (1). Le roi lui confia le soin de

(1) Presque tous les historiens se trompent sur ce point ;

dissiper cet attroupement; Châtillon, ne craignant point un soulèvement général, laissa crier les factieux rassemblés devant le palais; ils appelaient hautement Philippe *le faux monnoyeur*. Lorsque le connétable vit que le peuple se lassait et que la multitude s'écoulait, il sortit au galop à la tête d'une troupe de cavalerie bien décidée, fondit sur le rassemblement, le dispersa, et s'empara d'une vingtaine de mutins parmi lesquels se trouvèrent plusieurs Templiers déguisés (1); grâce à sa vigueur et à sa prudence, cette sédition fut apaisée en quelques heures, et tout rentra dans l'ordre accoutumé.

Paris n'était pas le seul lieu où l'autorité trouvait des rebelles; la Navarre, dépendante de la couronne, regardait comme un joug honteux l'honneur d'être attachée à la France. Les princes de la Péninsule ne cessaient d'exciter les Navarrois à la révolte, afin de s'emparer de leur pays; Philippe songea à y envoyer son fils pour ranimer le zèle de ses partisans. Louis Hutin avait à

ils disent que le roi habitait alors le Temple, qui ne fut confisqué qu'en 1308. Philippe habitait alors un palais dont on voit encore la cour et la façade intérieure dans la rue des Bourdonnais.

(1) Les historiens les plus favorables aux Templiers ne peuvent nier ce fait.

peine dix-huit ans ; il ne pouvait lui seul remplir les vues de son père ; aussi Gaucher de Chatillon fut-il choisi pour l'accompagner ; en partant il reçut des pleins-pouvoirs. Philippe , par un édit du mois de mars 1308 , donna à la charge de connétable de si grands privilèges , que Chatillon se trouvait être au-dessus des autres grands de la couronne , et même des princes du sang.

Le connétable et le prince partirent en 1309 avec le comte de Boulogne et beaucoup de chevaliers. Ils trouvèrent les esprits mal disposés en faveur de la France ; le roi d'Aragon voyait avec peine l'arrivée des Français. Il fallut toute la force de caractère , toute l'énergie de Chatillon , pour contenir autant d'ennemis ; il fit couronner avec pompe le jeune Louis dans Pampelune , le 5 juin ; le lendemain il marcha contre les rebelles , les battit et les dispersa ; ne voulant point exaspérer la Navarre par des moyens trop rigoureux , il se contenta d'envoyer prisonniers à Paris Martinez d'Aybar et Almaravid , deux chefs dont l'influence était dangereuse ; en quittant la Navarre , il emmena , moitié de gré , moitié de force , 300 gentilshommes des meilleures familles du pays en leur promettant des établissemens avantageux à la cour de Philippe ; cette mesure devait produire deux bons effets :



le premier d'exciter l'émulation du reste de la noblesse navarroise, et de l'attacher par l'appât de la fortune; le second de s'assurer de la fidélité du reste de la nation, dont ces 300 gentils-hommes allaient devenir les otages. Châtillon se hâta d'arriver à Paris pour presser, non pas le supplice, mais le procès des Templiers, que Philippe avait fait commencer pendant son absence.

On aurait une idée juste et véritable des événemens, si on les jugeait sur le caractère des hommes qui en ont été les principaux acteurs. Gaucher de Châtillon n'avait cessé d'être loyal, désireux du bonheur de son pays, irréprochable dans toute sa conduite, cependant il ne balance pas à se déclarer l'ennemi des Templiers; la désapprobation d'un homme pareil n'est-elle pas une forte présomption contre eux? car comment concilier l'idée avantageuse que l'on a déjà du connétable, avec l'horreur qu'inspire généralement la condamnation de cet ordre? Essayons d'expliquer la conduite qu'il tint dans cette occasion: en parlant de ce triste épisode de notre histoire, nous aurons à faire la part de l'éloge et du blâme.

Nous ne chercherons pas à expliquer comment un ordre d'abord pénitent et quêteur de-

vint si promptement puissant ; des seigneurs ruinés par les croisades, d'autres dont l'autorité royale travaillait depuis un siècle à diminuer les prérogatives, se jetèrent dans une corporation qui, d'après son institution, ne connaissant d'autre autorité que celle du pape, se trouvait indépendant au milieu de la France ; les uns y apportèrent un courage entreprenant, les autres des domaines et des privilèges qui leur restaient encore ; le plus important de ces derniers était celui de battre monnaie, ce qui en peu de temps augmenta prodigieusement les richesses des chevaliers ; l'opulence engendre la corruption ; il était difficile que les Templiers, à la fois religieux et soldats, menant une vie errante et vagabonde, restassent fidèles à leur vœu de chasteté ; un proverbe populaire parvenu jusqu'à nous atteste que la sobriété n'était pas une de leurs vertus.

Nous ne parlerons pas de cette superstition ridicule et cruelle dont on les accusa ; il serait cependant assez juste de ne pas les regarder comme exempts des vices d'un siècle ignorant et grossier ; nous conviendrons même que tout ce que l'on a dit sur les ridicules momeries usitées à la réception d'un de leurs adeptes est faux et contourné, quoique de nos jours l'on ait vu reproduire ces jongleries dans les sociétés se-

crètes; enfin nous déclarons ne vouloir considérer que les torts politiques dont cet ordre religieux se rendit coupable envers le roi de France. Il sera facile de prouver, dans le peu que nous en dirons, que la cause de l'abolition des Templiers ne fut point un problème insoluble comme on l'a dit si souvent.

Long-temps avant que l'on songeât à détruire cet ordre, il fut hautement accusé d'avoir trahi saint Louis dans la Palestine, et d'avoir été la cause de ses revers; les preuves matérielles de cette trahison sont, il est vrai, restées ensevelies dans le secret; mais il est bien étonnant que toutes les chroniques se soient accordées là-dessus: la position dans laquelle se trouvaient les Templiers dans la Palestine pourrait donner beaucoup de poids à cette assertion; ils étaient devenus les arbitres des petits princes d'Antioche, de Chypre et de Jérusalem; leur établissement était devenu si considérable, que, pour mieux s'en assurer la possession, on les vit souvent faire des traités et même des ligues avec les infidèles; l'arrivée de saint Louis dans la Terre-Sainte ne pouvait que leur être désagréable: cette suprématie qu'ils s'étaient arrogée sur le reste des chrétiens allait disparaître devant une puissance supérieure; ils descendaient du rang de poten-

tats pour redevenir sujets; le monarque français n'était à leurs yeux qu'un ennemi; le roi échoua dans ses projets, se vit en butte aux plus cruelles infortunes après les plus beaux triomphes, et pour quelques instans les Templiers redevinrent les maîtres de plusieurs principautés, dont ils furent bientôt dépouillés par le soudan, qui n'avait plus besoin d'eux; quelques-uns restèrent en Syrie, mais la majeure partie passa en Europe, et se rendit dans tous les royaumes, apportant des vices et des trésors; ces derniers leur firent trouver partout des établissemens. Leur règle fut d'être très-orgueilleux envers les rois et très-humbles envers le pape, qui les prit sous sa protection spéciale, et les constitua en un corps régulier. Quoique transplantés en Europe, ils continuèrent encore à faire des expéditions contre les infidèles: elles étaient de peu d'importance, cependant elles servaient à les faire toujours passer aux yeux du vulgaire pour les défenseurs de la foi. Saint Louis et Philippe III les avaient vus avec peine s'agrandir en France; Philippe-le-Bel avait commencé son règne en annonçant qu'il s'efforcerait de suivre les vues de Philippe-Auguste, c'est-à-dire de diminuer, autant qu'il le pourrait, le pouvoir de la féodalité: ce projet devait mécontenter et mécontenta

en effet la plupart des grands, qui, pour se soustraire à l'autorité d'un prince dont les desseins s'annonçaient d'une manière aussi hostile, se jetèrent dans l'ordre des Templiers et lui donnèrent une force qui réduisit souvent Philippe au silence. C'était une puissance rivale dont les efforts étaient d'autant plus dangereux qu'ils étaient cachés ou déguisés, car souvent elle trompait la bonne foi du peuple par de vaines démonstrations de respect ; toutes les fois que Philippe, donnant un libre essor à son génie, voulait créer quelque amélioration, dans l'administration particulière des provinces, il se voyait traversé par les Templiers, dont la résistance était vive et opiniâtre, parce que ces améliorations, n'ayant pour but que l'intérêt du peuple, lésaient les intérêts de l'ordre.

Philippe et son conseil s'indignèrent de cette opposition continuelle ; on regarda comme une monstruosité l'existence d'un ordre puissant, belliqueux, toujours armé, et qui ne cessait de se montrer rebelle ; on résolut d'abord de l'arrêter dans son accroissement de puissance ; mais ses attaques devenant plus vives, et plus effrayantes dans leurs conséquences, Philippe jura de périr plutôt que de fléchir ; il pensait qu'un monarque en défendant ses droits ne fait qu'as-

surer le repos de ses sujets ; en conséquence il résolut d'anéantir ses superbes ennemis. Une pareille entreprise était alors bien plus difficile qu'on ne le pense ; tout ne cédait pas aux volontés des rois : que de choses il fallait pour préparer cette destruction !

Philippe avait un conseil composé de gens remarquables par leurs talens ; c'était Châtillon, le duc de Bourgogne, Miles Desnoyers, Nogaret, Marigni ; le roi convint avec eux qu'on n'opposerait qu'une faible résistance aux Templiers, afin de leur laisser commettre des fautes qui les perdraient dans l'opinion publique. La première qu'ils firent fut d'insulter, par un luxe oriental, le monarque qui vivait dans la plus stricte économie (1), et d'étaler le faste lorsque la nation appauvrie s'imposait chaque jour de nouvelles privations. En effet, ils possédaient dans la capitale plusieurs palais somptueux, où tout respirait la prodigalité : l'esprit humain tend à pousser tout à l'extrême, aussi les Tem-

(1) On voit dans les Cartulaires de Philippe-le-Bel (Decamps), un grand nombre d'ordonnances qui règlent d'une manière très-particulière les dépenses de la maison du monarque ; une loi somptuaire, qu'il publia au commencement de son règne, borna à quatre plats le service de sa table.

pliers ne se contentèrent pas de s'être rendus indépendans, ils voulurent dominer; leurs prétentions ridicules commencèrent à révolter les arrière-vassaux et les membres les plus influens du tiers-état; ces derniers avaient été souvent consultés par Philippe sur les affaires difficiles; et cette marque de confiance les avait d'autant plus flattés, qu'elle était toute nouvelle; le roi, par cette modération, augmenta la prévention que l'on commençait à concevoir contre les chevaliers du Temple.

Lorsque les démêlés de Philippe-le-Bel avec Boniface éclatèrent, on sait avec quel zèle la noblesse, le clergé et le tiers-état servirent le prince; au lieu de suivre un pareil exemple, les Templiers prirent la défense du pontife, disant qu'ils ne relevaient que du Saint-Siège (1); ils envoyèrent des sommes considérables à Rome contre les ordres du roi; Boniface, se voyant soutenu par de si puissans auxiliaires, devint plus ardent dans ses agressions; enfin, des revers plongèrent le royaume dans la désolation; Philippe convoqua le ban et l'arrière-ban; mais les Templiers non-seulement refusèrent de con-

(1) Dupuis, Grutler, et tous les historiens des Templiers.

courir à défendre la terre qu'ils habitaient, et dont ils recueillaient les fruits, ils allèrent encore plus loin; ils osèrent entraver l'opération de la levée des troupes, et empêchèrent leurs arrière-vassaux de se rendre à l'armée; ils avaient alors deux mille commanderies en France, et l'on remarqua que les provinces qui en avaient le plus furent celles qui fournirent le moins de soldats, telles que la Provence, le Poitou, et le Périgord.

Philippe, vu son peu d'expérience en finances, avait causé beaucoup d'embarras par son édit sur les monnaies; les Templiers se trouvaient les plus lésés, à cause de la grande quantité de numéraire qu'ils possédaient; ils profitèrent du mécontentement, l'augmentèrent par leurs assertions mensongères; enfin, ils causèrent la révolte de Paris, mirent cette ville en combustion, assiégèrent le roi dans son palais, guidant eux-mêmes les factieux dans leur criminelle entreprise; c'est alors que Philippe, indigné qu'une corporation qui se disait religieuse eût le pouvoir de faire soulever à son gré une population tout entière, songea à l'attaquer ouvertement. Châtillon, qui revenait de son expédition de Navarre, le raffermir dans ses intentions, l'aida



de sa prudence et de son influence ; mais de quels ménagemens ne fallait-il pas user ! Les griefs que nous venons de détailler étaient bien de véritables crimes politiques , mais leur gravité pouvait ne pas être sentie par la nation entière ; il fallut , pour perdre les Templiers , leur en trouver de plus palpables et plus à la portée de tous les esprits , on les accusa d'impiété : c'était les traduire au tribunal de toutes les consciences , et nous croyons qu'il n'était pas impossible de les trouver coupables sur ce point. Il faut avouer que Philippe-le-Bel déploya l'habileté la plus consommée pour réussir dans ses desseins ; il songea d'abord à se ménager l'assentiment du pape , sans la coopération duquel il ne pouvait rien faire ; sur ces entrefaites Benoît XI vint à mourir ; Philippe conçut la pensée de placer la tiare sur la tête d'un cardinal français , et de faire transférer le Saint-Siège dans une ville épiscopale de son royaume ; il réussit dans ces deux projets , dont l'un était aussi hardi que l'autre ; il paraît certain qu'en secondant de son influence l'élection de Bertrand de Goth , archevêque de Bordeaux , il y mit la condition que le nouveau pontife l'aiderait de son côté à détruire l'ordre des Templiers ; cet

accord fut conclu secrètement dans une entrevue qui eut lieu à Saint-Jean-d'Angéli au commencement de 1305.

Bertrand de Goth fut élu pape sous le nom de Clément V, et prétextant les troubles qui désolaient l'Italie, il déclara qu'il résiderait en France jusqu'à ce qu'ils fussent apaisés; il convoqua les cardinaux dans la ville de Lyon, où il voulait être couronné; le roi s'y rendit avec son frère et sa cour; la cérémonie eut lieu le 14 novembre 1305, elle fut troublée par une catastrophe épouvantable; au moment où le cortège passait dans la principale rue de Lyon, un pan de muraille surchargé d'échafaudages et de spectateurs s'écroula, et en tombant écrasa Jean II, duc de Bretagne; Charles de Valois, qui tenait la bride de la haquenée du pape, fut blessé grièvement; Clément V fut arraché du milieu des décombres, sa tiare s'était brisée; il s'en détacha une superbe escarboucle estimée six mille florins que l'on ne put jamais retrouver. Le lendemain, le pape dînant au palais archiépiscopal, ses domestiques se prirent de querelle avec ceux des cardinaux; le frère du pontife, Galard de Goth, ayant voulu apaiser le désordre, fut tué sans qu'on pût découvrir l'auteur de ce meurtre. Ces tragiques événemens, regardés par beaucoup

de monde comme un présage funeste, n'effrayèrent point Philippe-le-Bel et ne le détournèrent point de ses desseins contre les Templiers; certain de ne point être traversé par le pape, il s'apprêta à porter de grands coups, il employa deux ans à recueillir des documens, il fit prendre des informations sur leur existence intérieure, qu'ils avaient soin d'envelopper de beaucoup de mystère. Quelques Templiers qui avaient quitté la corporation lui fournirent des renseignemens plus ou moins authentiques. Le grand maître était venu de l'île de Chypre en France avec les dignitaires de l'ordre et les 60 principaux chevaliers; il s'établit dans le palais qu'ils possédaient à Paris : après un séjour de deux années, ayant terminé les affaires importantes qui l'avaient amené dans le royaume, il annonça qu'il allait le quitter pour marcher à une expédition projetée depuis long-temps contre les infidèles, mais on ne lui en donna pas le temps.

A la fin de septembre 1307, les baillis, les gouverneurs des provinces reçurent un paquet cacheté du sceau particulier de roi, avec commandement de ne l'ouvrir que dans la nuit du 12 au 13 octobre; on les rendait responsables, sur leur tête, de l'exécution du mandat. Le ca-

chet fut brisé à l'heure indiquée, et les officiers du roi trouvèrent l'injonction d'arrêter à l'instant même tous les Templiers, sans avoir égard à aucune considération. Le secret avait été si bien gardé, que ces chevaliers n'en furent point instruits; on en arrêta dans Paris cent quarante, parmi lesquels on distinguait Jacques de Molay, grand-maître, Guy, dauphin Viennois, grand prieur de Normandie, Péralde, grand prieur de France, Cœur-de-Roi, prieur d'Aquitaine; on songea que les prisons ordinaires ne pouvaient recevoir des prévenus d'un rang si élevé; alors Châtillon s'offrit pour garder dans ses propres domaines plusieurs dignitaires de l'ordre; il fut imité en cela par Eugues de la Celle, Guillaume de Mornay, Pierre de Vêrac, Guillaume de Marsilly, Philippe de Coquerel, Gérard Robert, Guillaume de Bretigni, Jean de Boisemont et Jean de Pitard.

Si l'on veut considérer un moment le rôle que jouaient les grands à cette époque, l'indépendance dans laquelle les mettaient une immense fortune et de grands privilèges, on se persuadera facilement qu'il était au-dessous d'eux de flétrir leur noble caractère, et de se rendre les instrumens de la passion d'un monarque qu'ils auraient pu braver. On doit donc croire que

s'offrant à servir en quelque façon de geôliers aux Templiers, les hauts barons, bien informés, ne doutaient point que ces religieux ne fussent réellement coupables, et certainement ils auraient dédaigné de les tenir eux-mêmes dans les fers s'ils les eussent crus innocens.

Philippe-le-Bel se rendit aussitôt dans la maison du Temple, y établit sa demeure, et s'empara de l'argent et des meubles qui s'y trouvaient, action odieuse, indigne de la majesté royale, et qui montra clairement à tous les yeux que ce prince avait préparé depuis longtemps la ruine des Templiers, puisqu'il en agissait à leur égard comme vis-à-vis des gens condamnés d'avance. On arrêta treize Templiers à Caen, dix au Pont-de-l'Arche, cinq à Bayeux, douze dans le Languedoc, sept à Cahors, onze dans la Bigorre, vingt dans la principauté d'Orange, cinquante dans la Bourgogne; le total s'éleva, dans le royaume, à quatre cent cinquante. Aussitôt on commença à instruire ce procès, qui est d'autant plus curieux que, d'après le dénouement terrible de cette affaire, on pourrait croire qu'on y viola les règles ordinaires de la justice, et qu'il souleva toutes les indignations; il n'en fut point ainsi, car non-seulement on n'usa pas de précipitation, mais encore on affecta en

quelque sorte de faire durer l'instruction , afin d'obtenir de plus amples renseignemens ; en effet, l'affaire des Templiers dura sept années, depuis leur arrestation jusqu'à la mort de Jacques de Molay.

Le tiers-état montra une grande satisfaction en voyant les poursuites dirigées contre l'ordre : la noblesse , à laquelle appartenaient les trois quarts des chevaliers, ne fit rien pour les défendre ; bien plus, le clergé français, de tout temps le plus éclairé de la chrétienté, et alors très-indépendant par ses privilèges et par ses richesses, se prononça sans hésiter contre un ordre religieux dont le tiers des membres étaient prêtres. Mais rien n'égalait la joie que témoignèrent les habitans des campagnes en voyant les officiers du roi s'emparer des Templiers ; ces chevaliers exerçaient la domination la plus tyrannique sur leurs vassaux et sur les paysans ; les provinces méridionales ont conservé pendant plusieurs siècles le souvenir de la terreur qu'inspiraient les Templiers, qui usèrent souvent de la violence pour faire partager leurs affreux débordemens aux habitans de ces pays ; naguère encore les paysans du comtat Venaissin ajoutaient toujours aux Litanies des Saints ces paroles, que leurs pères avaient coutume de prononcer cha-

que jour dans leurs prières : *Délivrez-nous , grand Dieu , du baiser des Templiers :*

*Ab osculo Templianorum libera nos , Domine.*

Un autre fait bien remarquable est attesté par les monumens qui nous restent des Templiers ; dès qu'ils devenaient propriétaires d'une seigneurie, ils y faisaient construire des prisons d'un genre particulier ; c'est ce qu'on appelle vulgairement les oubliettes ; il en reste des traces dans tous les établissemens de cet ordre. Les malheureux qu'on y mettait n'en sortaient jamais. (Voyez la note X.)

Deux mille témoins vinrent déposer contre les Templiers ; le nombre en aurait été plus considérable si on avait voulu recevoir toutes les dépositions ; l'accusation reposait sur deux points principaux : le premier était l'impiété, le reniement de la foi chrétienne avec des circonstances qui devaient paraître blâmables aux yeux de l'homme le moins attaché à sa religion ; le second point portait sur le crime d'immoralité dont les Templiers avaient pris l'habitude dans l'Orient ; crime que les lois de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'Espagne, punissaient encore de mort il y a cinquante ans.

Sur les cent quarante chevaliers arrêtés à Paris, cent vingt-six déclarèrent avoir renoncé à la religion chrétienne en crachant sur la croix lorsqu'ils furent reçus; vingt d'entre eux jurèrent sur leurs ames qu'ils ne s'étaient décidés à commettre ce sacrilège qu'après avoir supporté pendant plusieurs jours les plus mauvais traitemens; Rambaud Caromb, de l'ancienne maison de Causans, fit des aveux dont la précision portait le cachet de la véracité (1); ils furent d'un grand poids dans l'instruction de la procédure.

Quatorze chevaliers déclarèrent au contraire n'avoir jamais été forcés de renoncer à la foi catholique; quant au crime d'impureté, tous, à l'exception de quelques-uns, confessèrent qu'on le leur avait prescrit comme une règle de l'ordre. Il faut dire que, d'après les voies judiciaires de ce siècle, les instrumens de la torture furent mis en évidence au moment de l'interrogatoire: la question était alors bien moins cruelle qu'elle le devint dans la suite, et dans cette circonstance, elle ne fut appliquée qu'à un très-petit nombre de ces malheureux; et la preuve qu'on

(1) Hist. de la noblesse du comtat Venaissin, 1750, in-4., t. III, p. 551.



ne fut point sévère à cet égard, c'est que les commissaires laissèrent parler librement ceux qui voulurent faire des dépositions différentes de celles des autres; Jean de Chateauvillars, Henri d'Hercigny, Jean de Paris, Lambert de Coisy, dirent avec hardiesse qu'à leur réception il n'avait été proposé que des choses sages et honnêtes; on inséra leur déposition dans le procès-verbal, et on n'usa d'aucune violence vis-à-vis d'eux. (Preuves de Dupui.)

Les interrogatoires que l'on fit dans les provinces présentèrent les mêmes résultats que ceux de Paris, c'est-à-dire les mêmes contradictions et les mêmes variations; mais au total, presque tous les chevaliers avouèrent les crimes reprochés à leur ordre: il n'est pas croyable que le seul appareil de la torture vainquit la détermination de guerriers accoutumés à braver la mort dans les combats; il est plus naturel de croire que les Templiers, jugeant leur corporation à jamais détruite, d'après les poursuites rigoureuses d'un roi tel que Philippe-le-Bel, se déterminèrent à dire sans déguisement ce qui se faisait dans l'intérieur d'un ordre dont ils n'auraient plus à redouter le ressentiment; et ils devaient sentir d'autant moins de scrupules en agissant ainsi, qu'ils n'avaient point à craindre de compro-

mettre par des aveux la vie de leurs confrères, car jusqu'alors tout annonçait que le roi voulait abolir la corporation sans verser le sang des accusés.

Mais tout à coup la scène changea de face; Clément V apprit sans aucun étonnement l'arrestation des Templiers, puisque la chose avait été convenue avec lui; mais il témoigna un grand mécontentement lorsqu'il sut que Philippe avait mis sous le séquestre les biens des prévenus; il écrivit à ce prince pour lui reprocher d'avoir fait mettre à la question des religieux à qui lui seul avait droit d'infliger des punitions; en même temps il suspendit le pouvoir des évêques et des ecclésiastiques qui, jusqu'alors, avaient été chargés de faire les interrogatoires, et défendit, sous peine d'excommunication, de continuer la procédure. Philippe, avec sa violence accoutumée, répondit au pape d'une manière à lui prouver qu'il était dangereux de s'attirer sa colère; dès ce moment on ne douta plus qu'une rupture allait éclater entre le monarque et le pontife; les Templiers apprirent, ainsi que tout Paris, que Clément V venait de les prendre sous sa protection; il leur parut naturel que le pape

s'opposât à la destruction d'une société dont le Saint-Siège avait toujours eu à se louer ; alors ceux qui avaient montré le plus de fermeté firent éclater leur joie ; ils reprochèrent amèrement à leurs compagnons les aveux qu'ils avaient faits ; quoique le nombre de ceux-là fût très-petit, leur assurance en imposa à tous les autres ; les prisons retentissaient de gémissemens ; les plus jeunes, qui savaient que les statuts de l'ordre punissaient de mort ceux qui révélaient ses secrets, se crurent perdus ; ils se jetèrent aux genoux des anciens, et déclarèrent aux officiers du roi chargés de les garder qu'ils révoquaient leurs dépositions, et qu'ils les avaient faites contre la vérité.

Philippe-le-Bel apprit ceci avec indignation, car son désir n'était que de trouver des coupables ; il fit au pape des remontrances tellement fortes, que Clément V, saisi de terreur, leva sur-le-champ la suspension qu'il avait ordonnée, et permit aux évêques de reprendre l'instruction comme par le passé, jusqu'à sentence définitive ; il leur ordonna même de se conformer aux moindres désirs du roi ; par réciprocité, Philippe permit que le pape nommât des administrateurs pour régir les biens des

chevaliers, conjointement avec les officiers du roi; il était dit que l'on ferait servir les produits de ces biens au recouvrement de la Terre-Sainte.

On conçoit que la réconciliation de Clément et de Philippe dut mettre les Templiers dans une fâcheuse position; on commença contre eux une nouvelle procédure (1308), et les commissaires déclarèrent que tous ceux qui persisteraient dans leurs rétractations seraient poursuivis comme relaps; alors une partie des chevaliers renouvelèrent leurs premières dépositions avec des détails encore plus aggravans, ce qui était naturel. Afin d'accélérer ce grand procès, qui entretenait les esprits dans l'agitation, le roi convoqua un parlement à Tours pour le mois de juin 1308: Gaucher de Châtillon, les grands du royaume, les évêques, et quatre cents procureurs tirés du tiers-état, y assistèrent; le roi y fit un discours d'ouverture dont l'unique sujet fut l'affaire des Templiers; ensuite, le chancelier, dans un résumé qui dura six heures, exposa tout ce qui s'était fait jusqu'alors, en présentant les charges provenant toutes des aveux des accusés, ainsi que les circonstances qui pouvaient les atténuer; à l'issue de ce résumé l'assemblée se leva spontanément comme saisie

d'indignation, et jugea les *Templiers dignes de mort* (1).

De son côté, le pape, se sentant engagé dans cette querelle, voulut du moins ne pas les condamner sans examiner par lui-même les charges qui existaient contre eux; en conséquence il demanda qu'on lui envoyât à Poitiers les cent quarante chevaliers arrêtés dans Paris, ce qui fut exécuté sur-le-champ, mais il n'en arriva que soixante-douze. Le grand-maître et les prieurs de France, d'Aquitaine et de Normandie, s'arrêtèrent à Chinon, très-malades : craignirent-ils de paraître devant le pape, ou craignit-on qu'ils parussent en sa présence? Les soixante qui restèrent à Paris furent sans doute ceux qui ne voulurent pas se rétracter.

Les soixante-douze *Templiers* qui parurent devant le pape confirmèrent leurs premières dépositions, ce qui surprit beaucoup Clément V; convaincu sans doute par cette seule circonstance, il bannit toutes ses irrésolutions et se montra décidé à ne rien épargner pour consommer l'abolition de l'ordre; cependant il ne voulut point encore donner sa sanction définitive,

(1) Dupui, Grutler, et tous les historiens allemands, italiens, et anglais s'accordent sur ce point. (xx.)

et il passa encore trois ans sans se prononcer ; dans cet intervalle on laissa à la société la faculté de se défendre, soit par l'organe des chevaliers eux-mêmes, soit par des avocats, soit par des manifestes, qui furent rendus publics ; il paraît que les résultats de ces longs débats ne firent que raffermir le pape dans sa résolution ; enfin, il décréta l'abolition dans le concile de Vienne en 1312. Il est impossible d'apprécier le rôle que le pontife joua dans cette circonstance, attendu qu'on ne connaît pas ce qui se passa dans le for intérieur de sa conscience : car si, ne voulant que payer par une lâche complaisance les bienfaits de Philippe, il livra à son courroux une corporation dont lui pontife n'avait qu'à se louer, cette conduite est condamnable ; mais si, calculant d'avance tous les maux que les Templiers pouvaient causer à la France, si, faisant taire la voix de l'intérêt personnel pour n'écouter que celle d'une haute prévoyance, il consentit à l'abolition d'un ordre qui lui payait de riches subsides, cette conduite est noble et généreuse.

Philippe triompha donc de ses ennemis ; mais il ne sut pas triompher de ses passions : de monarque ferme, de politique profond qu'il était, le roi devint un homme cruel et inhumain ; aigri par une longue résistance, par les revers qu'il

avait essuyés et par les dégoûts dont il ne cessait d'être abreuvé depuis qu'il régnait, excité par son frère le comte de Valois, bien plus violent que lui, Philippe s'abandonna à tous les mouvemens de sa haine : Châtillon, le vénérable Joinville et les autres seigneurs qui l'avaient exhorté à se défaire d'un ordre turbulent, le trouvèrent inflexible dans sa vengeance, et ne purent rien sur son ressentiment. Il livra au supplice des hommes coupables collectivement, mais qui ne méritaient point individuellement les châtimens qu'on leur infligea. Après avoir blâmé ce prince de sa trop grande sévérité, il est juste de montrer comment les choses se passèrent pour bien juger sa conduite.

On renvoya absous les chevaliers contre lesquels il n'existait pas de charges personnelles ; le restant fut divisé en quatre classes ; la première comprenait ceux contre qui il existait des charges légères ; on leur imposa une pénitence de quelques mois au bout desquels ils devaient être mis en liberté avec des pensions ; dans la seconde étaient les chevaliers convaincus de crimes graves, et néanmoins rémissibles ; on devait les garder dans les prisons le temps nécessaire pour y expier leurs crimes ; on leur assurait également des pensions en sortant des

fers; la troisième comprenait les plus criminels, ceux convaincus d'impiété volontaire et du crime d'impureté; ils devaient rester enfermés le reste de leurs jours; la quatrième disposition regardait les soixante et quelques chevaliers qui avaient révoqué leur première déclaration, et qui persistaient dans cette révocation; on les déclara relaps, et comme tels, et d'après la législation de cette époque, passibles de la peine du feu; il est inutile de dire que l'on employa tous les moyens possibles pour engager ces malheureux à se rétracter; enfin, les ecclésiastiques chargés de cette mission ayant échoué, on procéda à l'exécution de cette sentence. On dressa des bûchers hors de la porte St.-Antoine, dans une plaine propre à contenir le grand nombre de personnes qui devaient assister à cet affreux spectacle. Le premier jour on conduisit au bûcher un seul chevalier, dans l'espérance qu'il se dédirait ou que son supplice effraierait les autres; c'était agir avec humanité; le Templier ne se dédit point, et mourut sans pousser aucune plainte. On laissa passer huit jours pour donner aux autres le temps de la réflexion: le 20 mai, on alluma dans le même lieu quinze bûchers, on amena dans des chariots cinquante chevaliers, on les fit descendre, en



leur montrant le bois enflammé; mais avant de les jeter dans le feu, les commissaires leur présentèrent des lettres patentes revêtues du sceau royal, dans lesquelles Philippe-le-Bel accordait une amnistie à tous les coupables, la liberté au bout d'un an, avec une pension, mettant à cette grace la seule condition de se rétracter; ces Templiers refusèrent ces bienfaits, et persistèrent à révoquer leurs premières dépositions. Il est difficile de dire ce qui était le plus étonnant, ou de la facilité que l'on donnait à ces malheureux de se sauver, ou de leur constance à repousser ce moyen de salut; leurs amis, leurs parens fondant en pleurs, les officiers du roi, les bourreaux eux-mêmes, les pressèrent de se soumettre; on ne put rien obtenir d'eux. Enfin, on fut contraint d'en venir à l'exécution de cette terrible sentence. Ils périrent tous consumés par le feu; ce spectacle épouvanta la multitude rassemblée autour d'eux; chacun s'enfuit saisi d'horreur; divers sentimens agitaient les Parisiens; les uns admiraient la constance des Templiers, les autres la regardaient comme une opiniâtreté brutale, comme une frénésie, comme une punition du ciel, qui n'avait pas permis que de si grands criminels échappassent à leur juste châtiment. Plusieurs jours après on traîna au

supplice cinq autres chevaliers ; ils périrent avec la même fermeté ; ces exécutions se renouvelèrent trois fois pour dix chevaliers qui suivirent l'exemple de ceux qui les avaient précédés ; il en restait deux, Pierre de Villars et Jean de Cugé ; on leur demanda s'ils voulaient périr ainsi que leurs compagnons : « Non certes , dirent-ils , nous ne sommes pas si fous ; on nous demanderait s'il n'est pas vrai que nous avons tué Dieu , que nous dirions *oui*. » Ils confirmèrent leur première déclaration et furent mis en liberté sur-le-champ.

Philippe-le-Bel désirait ardemment justifier aux yeux de la nation l'abolition de l'ordre ; il n'avait pas douté que l'appareil du supplice suffirait pour engager les Templiers à faire des aveux qui n'auraient plus laissé de doute sur la culpabilité de leur corporation ; trompé dans son espoir , il crut que le grand-maître et les trois prieurs qui vivaient encore , lui en fourniraient les moyens.

Jacques de Molay était issu d'une des plus illustres maisons de la Bourgogne ; ses qualités privées, et l'influence qu'il exerçait, l'avaient fait choisir, en 1303 par Philippe, pour être le parrain de son quatrième fils (Robert). Depuis le commencement de la procédure Jacques de Molay s'était

livré à des contradictions qui ne firent point honneur à son caractère, et il se trouvait, ainsi que le dauphin Viennois, Eugues de Péralde et Bénigne-Cœur-de-Roi, dans la classe des relaps; cependant on sursit à leur exécution, parce que le pape s'était toujours réservé la connaissance et le jugement de ces quatre dignitaires; enfin, vers le mois de janvier 1212, le pontife délégua, pour les juger en son nom, le cardinal Albane, qui s'adjoignit l'archevêque de Sens, quinze évêques et autant de docteurs; il est constant, que, dans cette nouvelle instruction, tous les quatre s'avouèrent coupables, et confirmèrent leurs premières dépositions, quoique Jacques de Molay eût déclaré à Chinon, six ans auparavant, qu'on avait falsifié la sienne.

On les condamna à la réclusion, et à faire amende honorable, c'est-à-dire s'accuser publiquement coupables des crimes pour lesquels ils avaient été condamnés. Jacques de Molay et les trois autres Templiers parurent satisfaits de cet arrêt, et s'y soumirent; il fut arrêté que l'on déploierait le plus grand appareil dans l'exécution de la sentence; elle eut lieu au parvis Notre-Dame; on éleva un vaste échafaud sur cette place, et on prépara une chaire pour le cardinal d'Albane. Le peuple, toujours avide de

ces sortes de spectacle, courut à celui-ci, qui présentait d'autant plus d'attraits, que l'on savait d'avance que le grand-maître et les trois prieurs devaient s'avouer coupables des crimes pour lesquels les autres Templiers avaient péri sur les bûchers; ainsi, chacun était préparé à ce qui devait se passer.

Le lundi 11 mars 1313 à midi, le cardinal Albane se rendit au parvis avec tous les commissaires, qui prirent place sur l'échafaud; on amena ensuite dans un chariot découvert, Jacques de Molay et les autres condamnés; tous quatre avaient conservé les longues barbes, distinction particulière de leur ordre; ils étaient chargés de chaînes; le cardinal fit au peuple un discours dans lequel il présenta un résumé des crimes imputés à cette fameuse corporation; ensuite il commença à prononcer la sentence à l'issue de laquelle les quatre condamnés devaient faire amende honorable, mais au moment où le cardinal allait finir de lire la sentence, Molay, par un mouvement subit, se leva, et, agitant avec violence ses chaînes, il s'avança au bord de l'échafaud, et d'une voix forte, il s'écria: « Peuple, je suis innocent ainsi que tous les membres de l'ordre; et je suis prêt à mourir pour soutenir cette vérité. » L'aspect de ce grand maître qui

étendait les bras , sa figure altérée par une longue détention, le bruit de ces chaînes, ces paroles si différentes de ce qu'on croyait qu'elles seraient, tout cela émut la multitude rassemblée sous l'échafaud; l'agitation commençait à régner parmi ces flots de peuple, et s'annonçait comme l'avant-coureur d'une émeute; les commissaires pétrifiés, se hâtèrent de ramener en prison Molay et ses compagnons; le dauphin Viennois avait parlé comme le grand-maître, mais moins énergiquement; les deux autres gardèrent le silence, en paraissant fort étonnés des paroles de Molay; avant que celui-ci se retirât, le cardinal voulut lui faire voir les terribles conséquences de sa conduite, et lui offrit la faculté de se rétracter, mais le grand-maître refusa avec opiniâtreté.

Le cardinal se rendit au Louvre pour instruire le roi de ce qui venait de se passer; Philippe-le-Bel entra dans une colère inexprimable; il assembla sur-le-champ son conseil, qui délibéra pendant deux heures; la majorité fut d'avis de faire subir sur-le-champ, à Jacques Molay et au dauphin Viennois, la peine du feu réservée aux relaps; Châtillon et Joinville s'y opposèrent vainement; mais la sentence fut exécutée le même jour à quatre heures de l'après-midi, dans une

île de la Seine, qui se trouvait en face des jardins du Louvre (1).

C'est une des belles qualités du cœur humain que de s'intéresser au malheur et de prendre parti pour les infortunés; les tortures qu'on exerça contre les Templiers ramenèrent les esprits en leur faveur; on pensa que les chevaliers ne pouvaient être responsables des fautes commises par l'ordre en général, l'histoire a répété ces argumens, et leur supplice est resté une tache pour la mémoire de Philippe-le-Bel. Cependant il faut reconnaître qu'en agissant ainsi ce prince fit un acte héroïque de dévouement au salut de la couronne, car il était trop habile pour ne pas prévoir que l'esprit de parti flétrirait sa mémoire et l'accuserait au tribunal de la postérité; nul doute qu'il savait aussi quel important service il rendait à ses successeurs en les délivrant d'une puissance rivale qui tendait à tout envahir: en effet, quel mal n'aurait-elle pas causé sous les faibles enfans de Philippe, pendant la longue et malheureuse période de Jean II et de Charles VI? La monarchie, soutenue alors par le dévouement de

(1) C'est ce que l'on appelle aujourd'hui la place Dauphine.

quelques guerriers généreux, ne se serait-elle pas écroulée, si à tous les maux qui l'accablaient étaient venues se joindre les entreprises des Templiers mauvais Français et ennemis du roi? Le sublime de la conduite d'un prince est de prévenir les malheurs à venir; ainsi l'on peut dire: l'abolition des Templiers fut l'acte d'une politique profonde et prévoyante, mais leurs supplices furent l'ouvrage du temps et du ressentiment d'un prince implacable dans ses vengeances.

Il n'est point vrai que Philippe s'empara des dépouilles des Templiers; on voit par les actes administratifs qui nous restent de ce prince, qu'il ne préleva sur leurs biens que les frais du procès, ils furent considérables à cause du grand nombre de témoins qu'on appela. Le reste fut partagé entre les chevaliers hospitaliers de Jérusalem, devenus dans la suite chevaliers de Malte. Cet ordre institué sur les mêmes bases que celui du Temple, se perpétua avec gloire jusqu'à nos jours; les princes chrétiens, bien loin d'envier ses richesses, se plurent au contraire à les augmenter, ce qui serait une forte présomption pour faire croire que les Templiers avaient au fond quelque chose qui provoqua puissamment la colère de Philippe et celle des autres souverains de l'Europe.

Gaucher de Châtillon, après avoir vainement employé tout son crédit à sauver Jacques de Molay et le dauphin Viennois, quitta la cour de Philippe en 1313; il n'avait cessé de remontrer à ce prince les suites inévitables de sa trop sévère justice envers les Templiers, sa présence devint intolérable lorsque ses prédictions s'accomplirent. Les terribles exécutions qui avaient accompagné l'abolition de l'ordre avaient mis toute la société en mouvement; un nombre considérable de familles se trouva froissé; la corporation que l'on avait détruite offrait des ressources à la noblesse pauvre; le peuple, dont les intérêts n'étaient plus les mêmes, ne cessait de déplorer le sort des malheureux dont il avait vu d'abord la ruine avec joie : à ce mécontentement général venaient se joindre les désordres auxquels la famille royale était livrée; les femmes des trois fils du roi avaient été accusées d'adultère, en même temps deux seigneurs, causes de ce scandale, furent punis avec un raffinement de cruauté inouï.

Philippe, aigri par tant de maux, usé par le travail continuel d'une imagination ardente, devint insensible aux marques d'intérêt que lui prodiguaient des serviteurs fidèles; cherchant l'isolement, il éloigna ceux dont la sagesse pou-



vait lui tenir un langage sévère. Gaucher de Châtillon était celui dont il redoutait le plus le blâme, le dévouement de ce grand homme fut méconnu, un seul jour de caprice fit oublier les services que son bras et sa prudence avaient rendus à l'état ; exemple terrible et souvent répété.

Les grands d'alors n'étaient pas courtisans, ils n'avaient pas besoin d'être abreuvés de dégoûts et d'humiliations, pour s'apercevoir qu'ils avaient cessé d'être agréables ; animés d'un noble orgueil, un mot leur suffisait, ils s'arrachaient des cours sans regrets et allaient régner sur des vassaux nombreux. Gaucher, retiré dans ses domaines, s'y occupa à exercer une autorité paternelle, il affranchit les serfs dans les terres qui lui étaient nouvellement dévolues par la mort de son frère Gui de Châtillon et de sa tante Berthe de Vergi. Il s'occupait aussi à cultiver les lettres autant qu'on pouvait le faire à cette époque ; il fonda dans la ville de Châtillon-sur-Marne une école de plain-chant et de langue romane, assignant à cette fondation une rente de 1,000 liv. par acte passé en mai 1314 (1).

Il attira aussi près de lui le savant Henri de

(1) Duchesne, Archives de la maison de Châtillon.

Gand et le poète Jean de Mung, dit Clopinel, le continuateur du roman de la Rose, ces doctes personnes donnèrent à cette école une telle réputation que l'on accourait de tous les points de la France pour y être admis. Le connétable avait perdu, en 1312, sa seconde femme Hellsent de Vergi; il épousa, dans le mois d'août 1314, Élisabeth de Rumigni, duchesse douairière de Lorraine; Châtillon, âgé de soixante-sept ans, espérait passer le reste de sa vie dans la retraite, lorsqu'il en fut arraché par les prières du roi. Les Flamands avaient de nouveau violé le traité; ils avaient poussé leurs incursions jusqu'aux portes de Péronne; Philippe, abîmé sous le poids des chagrins, ne pouvait arrêter lui-même ces nouveaux agresseurs, et ne voulait pas non plus en confier le soin à son frère Charles de Valois, dont il était mécontent; il ne voyait que Châtillon capable de le remplacer. Il lui fit connaître ses intentions; celui-ci, sensible à la confiance qu'on lui montrait, et touché du danger de l'État, ne balança pas un seul instant; il partit avec une armée levée à la hâte, mais que son génie sut rendre, en peu de temps, propre à justifier les espérances qu'il avait données en quittant Paris. Le roi, de son côté, augmenta le pouvoir de la charge de connétable; il voulut

que Châtillon le représentât et que tout cédât à ses moindres désirs. Le général en chef atteignit les ennemis sur les frontières de la Picardie, les força à battre en retraite; il se préparait à les écraser après avoir fait quelques opérations préliminaires, lorsque le légat du pape survint, il calma le ressentiment du roi, éclaira les Flamands sur leurs véritables intérêts, et décida les deux partis à faire la paix; Châtillon y coopéra de tous ses moyens, quoique d'après sa position avantageuse, et les dispositions des troupes, il eût tout lieu d'espérer de voir augmenter sa renommée militaire par de nouveaux triomphes.

Cependant, Philippe-le-Bel, affaibli par un état continuel de langueur, était vieux dans l'âge où l'homme peut encore espérer un grand nombre d'années; il mourut à quarante-six ans, le 27 novembre 1314, à Fontainebleau, où il s'était fait porter, espérant que l'air natal calmerait ses souffrances.

L'esprit de parti, qui voulait venger les Templiers, ne craignit pas de publier que Jacques de Molay, étant sur le bûcher, avait ajourné le monarque au tribunal suprême, à une époque fixe, et qu'en effet Philippe était mort à point nommé; il serait trop heureux que l'innocence eût un

pareil pouvoir, et que les juges en fussent persuadés; Dieu n'a pas voulu favoriser à ce point la faible humanité.

Deux hommes, qui ont laissé chacun une grande réputation, quoique bien différente, semblables l'un au génie du mal, l'autre au génie du bien, participèrent à toutes les actions de la vie de Philippe-le-Bel : ce furent Charles de Valois, son frère, et Gaucher de Châtillon; le premier croyait se faire absoudre des grandes fautes qu'il commettait, en exécutant avec un rare talent, avec la valeur la plus remarquable, les entreprises imprudentes dans lesquelles il avait engagé le prince; le second fut sans cesse occupé à réparer les maux causés par l'imprévoyance de l'autre. Il ne faut point croire cependant que Philippe, placé entre Châtillon et Valois, jouât un rôle entièrement passif: si, par une aveugle confiance, il se laissa entraîner dans la querelle avec les Flamands, querelle qui coûta tant de sang à la France; s'il porta le désordre dans ses finances en altérant les monnaies; s'il punit d'une manière trop cruelle les Templiers, il eut d'un autre côté le mérite d'abolir le duel en matière civile; il créa des institutions sages qui changèrent la face de la société; il contribua par sa valeur personnelle à réparer les désastres

de Courtrai; et il augmenta considérablement le territoire du royaume, notamment par l'acquisition du comté de Lyon; il faut surtout lui savoir gré de la prédilection qu'il eut pour Châtillon, et d'avoir fait servir le mérite de ce grand homme au bien de son pays; sa conduite noble et ferme dans les démêlés avec Boniface fixa d'une manière invariable le sort politique de l'église de France; les actes nombreux de son règne, enregistrés dans le Trésor des chartres, prouvent le soin qu'il mettait à examiner les affaires de ses propres yeux, à ne s'en rapporter qu'à lui-même pour les plus importantes; sa raison lui montrait comme possible l'existence d'un ordre de choses meilleur; il cherchait à y arriver, mais il se voyait toujours arrêté par son siècle; Châtillon et quelques autres l'avaient seuls compris, et même l'abolition des Templiers, qu'on lui a si fort reprochée, fut le coup le plus terrible qu'on pût porter à la féodalité, qui, déjà ébranlée, cherchait partout un appui; elle l'avait trouvé dans un ordre puissant, déjà elle redevenait menaçante, et ses immenses rameaux semblaient vouloir accabler le peuple et le monarque.

Philippe ne connut point cette oisiveté regardée par beaucoup de princes comme un des apanages de leur condition; ses mœurs étaient

pures; il n'eut jamais à se reprocher de ces faiblesses qui ternissent la vie des rois les plus illustres.

Son fils fut la preuve d'une vérité depuis long-temps reconnue, c'est qu'il est rare qu'un grand monarque laisse pour lui succéder un prince supérieur. Dans le mois de décembre 1314, Gaucher de Châtillon quitta l'armée pour se rendre auprès du nouveau roi; à son arrivée il fut choisi avec le comte de Poitiers, les seigneurs de Nesle, de Desnoyers, de la Saussaye, de Herpin, comme garant de la parole de Louis X, pour l'exécution du testament de Philippe-le-Bel.

### LIVRE III.

Châtillon tombe dans la disgrâce du nouveau roi Louis X, qui le rappelle bientôt après auprès de lui. — Mort successive des trois fils de Philippe-le-Bel. — Gaucher devient l'arbitre du sort de la famille royale, et fait exécuter, en faveur de Philippe de Valois, la loi *salique* dans toute sa teneur. — Considérations sur les princes de la branche aînée des Capets. — Quatrième expédition contre la Flandres. — Bataille de Mont-Cassel, 22 août 1328. — Châtillon, malgré son grand âge, contribue au gain de la journée. Il meurt l'année suivante.

---

L'AVÈNEMENT d'un prince à la couronne ouvre une nouvelle carrière aux fortunes particulières, Châtillon avait lieu d'espérer que ses services ne seraient pas méconnus par le nouveau souverain, l'opinion générale de la cour et de la nation semblait en être le garant ; mais ses mœurs austères, l'importance solennelle qu'il mettait à traiter les affaires de l'État déplurent à un prince jeune, léger et superficiel. Louis X accorda toute sa confiance à son oncle Charles de Valois, qui savait se prêter à tous ses ca-

prices. Jamais homme ne fut plus avide du pouvoir que Valois ; ses désirs étaient d'autant plus vifs, qu'il semblait que la fortune se plût à tromper son espoir : fils, père, frère, oncle de roi, il ne put jamais le devenir ; dévoré d'ambition, il porta dans toute l'Europe son humeur inquiète ; il avait prétendu aux couronnes de Constantinople, d'Aragon et d'Allemagne, et s'en était vu privé par un concours de circonstances, contre lesquelles sa valeur téméraire n'avait pu le servir ; ses alliances illustres, une postérité nombreuse, ajoutaient encore dans l'esprit des peuples à son importance politique ; mais son cœur était rongé par l'envie, la possession d'une couronne pouvait seule le satisfaire ; voyant que jusqu'alors ses efforts avaient été inutiles pour en obtenir une, il voulut au moins régner sous le nom d'un autre. Il s'efforça en conséquence de dominer son neveu et de le diriger à son gré ; il y parvint en sachant rajeunir ses goûts et en diminuant la rudesse de ses formes ; mais il sentait que cet ascendant serait toujours balancé par l'estime que Louis X ne pouvait refuser à Châtillon ; il résolut de perdre un odieux rival qui, dans la guerre de Flandres, avait éclipsé sa gloire.

Maître de l'autorité, il bouleversa tout ; il



priva de leurs charges les principaux officiers de la cour ; il voulut même ôter l'épée de connétable à Gaucher ; mais celui-ci indigné répondit à l'officier qui venait la lui demander : Allez dire au roi que la charge dont je suis revêtu a toujours été conférée pour la vie, et Gaucher de Châtillon saura plutôt mourir que de laisser changer à son égard l'ordre établi. » Dès ce moment la rivalité de Charles de Valois et du connétable devint manifeste ; celui-ci s'éloigna de la cour malgré le roi, qui fut effrayé de l'abandon d'un homme environné de l'estime publique.

Cependant la division régnait entre les seigneurs ; Enguerrand de Marigny, à qui les finances étaient confiées depuis long-temps, ne pouvait se faire à l'humeur du comte de Valois ; il était obligé de le laisser puiser à pleines mains dans le trésor royal ; mais les demandes se renouvelant sans cesse, le ministre se trouva dans l'impossibilité de contenter l'avidité insatiable du prince, qui prenant pour un refus désobligeant la pénurie du trésor que lui opposait Marigni, attaqua le ministre en plein conseil, en lui demandant compte des fonds qu'on lui avait confiés. Celui-ci chercha par des raisons évasives à éviter une explication dans laquelle il eût été obligé de faire la critique d'une admi-

nistration vicieuse ; mais , poussé à bout par son ennemi , il lui répondit fièrement : « Puisque vous voulez connaître l'emploi des fonds confiés à ma garde , je déclare qu'une partie a servi à payer les dettes du roi Philippe , et que l'autre vous a été donnée. » Le prince lui répondit par un démenti formel ; alors , tous les deux mettant l'épée à la main , allaient fondre l'un sur l'autre , mais les seigneurs les entourèrent et les séparèrent.

Quelques jours après cette scène Marigni fut jeté dans un cachot ; Valois annonça que le ministre allait être jugé comme coupable d'avoir détourné à son profit les deniers de l'État. Gaucher de Châtillon accourut du fond de sa retraite pour défendre un ami qu'il regardait comme aussi innocent que lui-même ; il ne put être arrêté dans son généreux dessein par l'opinion générale , qu'il trouva fortement prononcée contre Marigni ; ce dernier , ainsi que Châtillon , avait aidé de ses lumières Philippe-le-Bel , toujours ardent à innover ; ce prince avait essayé d'augmenter les impôts pour couvrir ses nouvelles dépenses ; il ne s'était point effrayé des murmures , parce qu'il avait vu que cette mesure venait de donner plus de mouvement à l'industrie ; il avait trouvé sans le savoir un moyen

sûr de l'exciter, mais il en avait abusé; Marigny, chargé de prélever ces impôts, était devenu odieux au peuple, qui, ne comprenant pas les conceptions élevées du roi, ne voyait que l'obligation de payer.

Châtillon prit la défense d'Enguerrand avec toute l'ardeur que peut inspirer une sainte amitié; sa conscience était d'autant plus tranquille à cet égard, que le 24 janvier 1315, il avait été chargé par Louis X, avec les comtes de Poitiers, d'Évreux, les seigneurs de Mornay et d'Harcourt, d'examiner les comptes qu'Enguerrand de Marigny présentait pour justifier sa longue gestion sous le règne de Philippe-le-Bel.

Ces comptes furent trouvés si réguliers, que le conseil donna de suite quittance au nom du roi, et déchargea entièrement le ministre : ce ne fut que sur les instances de Louis X que Marigny voulut bien reprendre les finances. Son jugement, qui eut lieu quelques mois après la reddition des comptes du 24 janvier, fut une atrocité; on enfreignit à son égard toutes les règles de l'ordre judiciaire, on l'accusa même de magie; en vain Châtillon éleva sa voix courageuse, il ne put que retarder de quelques jours le supplice du ministre; Marigny fut pendu au gibet de

Montfaucon. La populace, qui dans sa bassesse envie le sort des grands, applaudit avec brutalité à l'acte le plus inique.

Charles de Valois ne rougit pas de prendre une partie de ses dépouilles. Le roi lui donna, le 15 juin de la même année, la terre de Gailles-Fontaines (1), qui appartenait à celui dont il avait provoqué la condamnation; il conçut même le projet de perdre le connétable comme complice de Marigny, mais la haute estime dont jouissait Châtillon, la vénération que tout le monde avait pour ses vertus, le firent reculer devant cet affreux dessein. Châtillon sut le danger qu'il avait couru; il avait résolu de quitter une cour devenue l'asile de la calomnie et du crime, mais il resta pour braver son rival qui aurait pu croire que la peur avait hâté sa retraite; il demeura à la cour pour le braver; combien son noble cœur dut souffrir en voyant les maux qu'il ne lui était plus permis de prévenir! Siégeant au conseil du roi comme un des puissans barons, il avait le droit de donner ses avis; il les donna toujours, quoiqu'il sût d'avance qu'ils ne seraient pas écoutés. Il y avait dans cette conduite un courage bien admirable!

(1) Fontanien, Actes publics des rois capétiens, t. LXII.

L'administration de Louis X devint le comble de la démenche (1). Valois employait les expédiens les plus illégitimes pour se procurer de l'argent; il rappela les juifs usuriers, un des fléaux du siècle, et leur rendit le droit de citoyens dont ils étaient privés par les coutumes; cet ignoble trafic fut loin de produire ce qu'on en espérait; on savait par tradition que Philippe-le-Bel avait eu l'idée de rendre un édit général pour affranchir les serfs sur toute la surface de la France; beaucoup de puissans vassaux avaient refusé de suivre l'exemple que les monarques capétiens avaient donné en les affranchissant dans leurs propres domaines; et quoique le nombre de ces esclaves fût bien diminué depuis la famine de 1031, 1032 et 1033, qui en avait fait périr quantité, il en restait encore beaucoup. Le but de Philippe avait été de se faire des affranchis un rempart contre la féodalité seigneuriale; il s'était vu arrêté dans l'exécution de ce projet, à la fois politique et magnanime, par les attaques du pape et des Flamands, et par l'opposition constante qu'il avait trouvée dans les Templiers, devenus propriétaires de vastes domaines. Cet

(1) Continuateur de Guillaume Nangis, Histoire universelle anglaise.

ordre était le point de ralliement de tous les vaisseaux que la perte de leurs prérogatives avait mécontentés; Charles de Valois imagina, pour se procurer de l'argent, de renouveler le projet de Philippe, et de forcer les serfs à racheter leur liberté.

Il fit publier que Louis X étant roi *des Francs*, voulait l'être de fait et de droit : le mot aurait été beau si l'acte avait été gratuit; mais un grand nombre de serfs fut obligé d'acheter un pareil présent au prix de quelques faibles épargnes, leurs seules ressources; de sorte que la majeure partie des serfs se trouvèrent beaucoup plus malheureux qu'avant l'affranchissement.

Gaucher de Châtillon avait formé avec Philippe le noble projet d'une libération générale: quel dut être son désespoir en voyant ainsi dénaturer son plan! La situation du moment ramena l'attention sur Châtillon; on sentit combien la présence d'un homme supérieur peut épargner de maux.

Les Flamands, jadis impassibles, devenus turbulens à l'excès, ne pouvaient se consoler d'avoir été battus et humiliés après leur victoire de Courtrai; ce triomphe devint pour eux la source des plus grands malheurs; ils cherchèrent tou-

jours à profiter des embarras où se trouvait la France; ils apprirent que le conseil du nouveau roi avait abandonné la marche ferme et hardie de Philippe-le-Bel, que le terrible connétable de Châtillon était en pleine disgrâce, alors ils rompirent la trêve et recommencèrent les hostilités. Une armée fut levée à la hâte, Louis Hutin et Charles de Valois en prirent le commandement; au lieu de laisser l'ennemi se consumer en efforts impuissans durant l'hiver, Valois, qui présidait à tout, commença la guerre sur tous les points à la fois, pendant une saison pluvieuse; il s'engagea dans un pays fangeux; les hommes et les chevaux s'enfonçaient dans les terres imbibées d'eau et devenues impraticables. Les Flamands, campés sur les bords de la Lys, laissèrent les frimas et la rigueur de la saison combattre pour eux; la désertion se mit dans les troupes; les bannerets et hauts barons, accoutumés à braver la mort dans les combats, mais non les privations de toute espèce, abandonnèrent le camp; l'armée battit honteusement en retraite, ne pouvant pas même ramener ses gros bagages : on fut obligé de les brûler, pour ne pas les laisser à l'ennemi.

Le roi et son oncle rentrèrent en France au bruit des clameurs insolentes des Flamands dont

la fierté s'était augmentée par les malheurs des Français; Louis X, effrayé de ces revers, et dégoûté de Valois, engagea Gaucher de Châtillon par les plus vives instances à vouloir bien l'aider de ses conseils, et reprendre le maniement des affaires publiques; le connétable, étouffant tout ressentiment, consentit à réparer le mal. Le jeune roi, gai, folâtre, incapable de supporter le fardeau de la royauté, persuadé d'ailleurs que l'État ne risquait plus rien puisque Châtillon reprenait le commandement, se livra aux plaisirs; il aimait beaucoup le jeu de paume; un jour qu'il s'était très-échauffé, il but avec trop de précipitation un verre d'eau à la glace, il tomba malade et les symptômes les plus effrayans se déclarèrent aussitôt. Le prince appela auprès de lui Gaucher, l'institua son exécuteur testamentaire et régent du royaume jusqu'à l'arrivée de Philippe, comte de Poitiers, qui était régent de droit par sa naissance. Le roi expira le 5 juin 1316, laissant sa femme, Clémence de Hongrie, enceinte de quatre mois; les écrivains qui se sont le plus occupés de nos annales n'ont fait que glisser légèrement sur la période remplie par les règnes des trois fils de Philippe-le-Bel, parce que l'histoire n'y trouve pas de ces grands événemens dont



elle aime à offrir le tableau. Cependant que de choses importantes on y trouve : la première application de la loi salique , la possession de l'Artois assurée par une décision suprême à Mahaut , fille de Robert I<sup>er</sup>, décision extraordinaire dans toutes ses parties , et qui devint dans la suite la cause de maux incalculables ; la couronne de Navarre passant de la famille royale dans celle d'Évreux ; l'érection de la baronnie de Bourbon en duché-pairie , érection qui ouvrit le chemin du trône à cette illustre maison.

Jamais personne ne se trouva dans une position plus difficile que Gaucher de Châtillon après la mort du roi , et personne ne sut mieux justifier la haute opinion que l'on avait de ses talens et de son caractère. Charles de Valois seul était fait pour intimider l'ame la plus courageuse ; il réunit à lui tout ce qu'il y avait de mécontents , et se fit un appui de vingt princes du sang d'une nullité reconnue , mais tous mortifiés de voir qu'un baron eût plus de pouvoir qu'eux. Une postérité trop nombreuse dans la famille royale fut toujours la source des plus grands désordres , à cause de la quantité de prétentions qui s'élèvent ; outre cette espèce de ligue intérieure , on voyait les Flamands qui an-

nonçaient l'intention de pénétrer jusque dans le cœur du royaume, et de l'autre Robert d'Artois qui voulait faire revivre ses droits à un héritage qu'il avait été obligé de céder à sa tante Mahaut; par-dessus tout cela la Navarre révoltée refusait de reconnaître un gouvernement qui ne faisait rien pour elle; la féodalité seigneuriale épiait toujours l'occasion de se relever, s'agitait; et enfin l'absence du régent favorisait tous ces désordres.

Châtillon considérait avec calme la fureur des partis; planant au-dessus de ce conflit d'intérêts opposés, il saisit d'une main ferme le timon de l'état, fit un appel aux hommes fidèles, et l'on vint se ranger en foule autour de lui: son infatigable activité pourvut à tout. Charles de Valois s'était fait dans la capitale un parti assez puissant; quelques bourgeois se déclarèrent pour lui, son dessein était de se rendre maître de Paris, mais Châtillon parvint à déjouer ses projets; aidé du comte d'Évreux, de Louis de Bourbon, des bannerets fidèles, et de la plus grande partie de la bourgeoisie, il chassa des faubourgs les partisans du comte, et le força lui-même à se renfermer dans le Louvre (1); le connétable

(1) Hist. de Paris, par Felibien, liv. XI, p. 532, in-fol.

l'y tint assiégé sans chercher à briser les faibles obstacles qu'on lui opposait, il pensait que l'entreprenant Valois, resserré dans le Louvre, ne pouvait pas retarder l'arrivée de Philippe-le-Long, et c'était tout ce qu'il voulait; ce prince avait appris la mort de son frère à Lyon, où il était allé pour faire élire pape Jean XXII. Il avait fait preuve, dans cette occasion, de beaucoup de résolution: voyant que les cardinaux ne voulaient point mettre fin à leurs discussions, il les enferma dans le lieu de l'assemblée, en déclarant que la liberté leur serait rendue lorsqu'ils auraient procédé à l'élection du pape.

A l'époque dont nous écrivons l'histoire, un seigneur tel que le connétable voyait, dans les occasions importantes, s'attacher à sa fortune beaucoup de chevaliers et d'arrière-vassaux; le crédit, la considération dont jouissait Châtillon, en avaient encore augmenté le nombre; il se trouva à la tête d'une petite armée qui lui était entièrement dévouée; c'est avec cet appui qu'il contint la capitale; apprenant que Philippe approchait, il envoya une partie de ses forces au-devant de lui pour protéger sa marche. Le prince, entrant à Paris, fut étonné de trouver Charles de Valois à la tête d'une opposition que l'on pouvait regarder comme une véritable révolte;

il ordonna à Châtillon de prendre toutes les mesures nécessaires pour forcer le Louvre; le connétable ayant sommé les rebelles, fit aussitôt abattre les portes du palais : Valois s'échappa à la faveur du tumulte.

Philippe-le-Long entra dans l'exercice de ses droits; le parlement convoqué quelque temps après son entrée à Paris, lui donna la régence pour dix-huit ans (1), dans la supposition que la reine accoucherait d'un fils. Le régent accorda toute sa confiance à Châtillon, dont le zèle lui avait été si utile.

Le pouvoir immense que le connétable se trouva exercer aurait pu être dangereux dans des mains moins pures que les siennes; se voyant appelé à recommencer une nouvelle carrière politique, il voulut la parcourir sans reproche, aussi le vit-on déployer une ardeur, une activité incroyable à un âge où l'homme sentant approcher la fin de sa carrière cherche ordinairement le repos.

Cependant des courtisans ambitieux s'efforçaient de faire ressortir aux yeux du régent les charmes du pouvoir, dont il était lui-même déjà

(1) La majorité des rois de France n'était pas encore fixée à quatorze ans.

enivré; ils lui laissaient entrevoir, à dessein, la possibilité de le perdre par la naissance d'un enfant royal, ensuite, ils lui montraient comme unique dans l'histoire des règnes passés, un roi laissant sa femme enceinte et mettant ainsi la nation dans une perplexité fâcheuse; ils lui disaient que les Français le verraient avec plaisir prendre le titre de roi, dont il exerçait la puissance. Philippe, jeune, imprudent, prêta l'oreille à ces perfides insinuations, il voulut préluder à l'exécution de cette entreprise criminelle, en attaquant les droits de la reine. Châtillon, ignorant ces intrigues, devina cependant les intentions du régent; l'honneur et la justice lui faisaient un devoir de protéger une princesse veuve, étrangère et portant dans son sein les destinées de la France. Il le fit avec la même ardeur qu'il avait mise à défendre les droits de Philippe à la régence; ce prince voyait bien un obstacle à ses projets dans sa conscience et dans la honte de faire une action déloyale, mais il ne s'imaginait pas trouver quelqu'un qui pût lui résister; sa surprise fut extrême en voyant Châtillon défendre hautement les intérêts de la reine; en vain voulut-il employer son autorité, le connétable lui opposa toujours la justice : dans cette occurrence, Châ-

tillon devint l'arbitre de la famille royale (1).

Philippe-le-Long était naturellement bon, il suivait toujours la ligne de l'honneur, lorsqu'il n'était pas dominé par une influence étrangère : après quelques jours de mécontentement, il rougit du rôle odieux qu'on voulait lui faire jouer, et rendit toutes ses bonnes grâces à Gaucher : bientôt après il eut lieu de s'en applaudir, car il fut obligé de recourir au crédit de ce grand homme. Clémence de Hongrie mit au monde un prince, qui fut appelé Jean I<sup>er</sup>, et qui mourut quelques jours après. Cet événement jeta l'alarme dans tout le royaume : pour la première fois depuis Hugues Capet, la ligne directe fut interrompue ; on agita la question de la loi salique ; Eudes, duc de Bourgogne, voulait que Jeanne, sa nièce, fille de Louis X et de Marguerite de Bourgogne, sa première femme, montât sur le trône, il était soutenu par le comte de la Marche et le terrible Valois ; le prince bourguignon agissait avec d'autant plus de mauvaise foi, que pendant la grossesse de Clémence, il avait été décidé que Jeanne aurait en partage, comme héritière de sa grand'mère, la Navarre, la Cham-

(1) Bullet, Dissertation sur l'Histoire de France. — Duchesne, Histoire de la maison de Châtillon.

pagne et la Brie. Ce traité fait (1) dans un moment où la reine pouvait succomber pendant sa grossesse, où l'enfant pouvait périr en venant au monde, prouvait que dans aucun cas on ne reconnaissait les droits que les partisans de Jeanne supposaient à cette princesse.

Ce n'était pas à vingt-trois ans, avec un caractère faible, un esprit fort peu étendu, que Philippe-le-Long pouvait se conduire habilement dans des circonstances aussi difficiles ; Gaucher de Châtillon, s'appuyant sur les institutions qui jusqu'alors avaient régi la France, regarda Philippe comme le véritable souverain : redoublant de zèle pour sauver la patrie dans une pareille crise, il fit prendre, de suite, le titre de roi au prince, laissant les grands discuter les droits de Jeanne ; sans perdre un seul instant, il conduisit le monarque à Reims, accompagné d'Amédée de Savoie, de quelque noblesse et des troupes soldées auxquelles il commandait seul, comme

(1) Ce traité fut conclu le 17 juillet 1316 entre le régent et le duc de Bourgogne, Eudes IV, et en présence de Charles de Valois, Louis d'Évreux, Charles de la Marche, Mahaut, comtesse d'Artois, Blanche de Bretagne, Guy, comte de Saint-Paul, Amédée de Savoie, Henri de Sully, Geoffroy d'Harcourt, et Gaucher de Châtillon. (Fontanieu, carton manuscrit, 62.)

connétable, car cette qualité lui donnait une autorité suprême ; il ordonna qu'on fermât les portes de la ville, distribua des soldats dans toutes les rues et fit commencer le sacre au milieu d'un appareil de guerre (1) ; cette cérémonie terminée, le roi régnait avant que le duc de Bourgogne eût eu le temps de rassembler ses partisans ; le peuple, toujours frappé d'étonnement et de respect à la vue des signes de la puissance, reçut avec acclamations Philippe entrant dans Paris, monté sur un superbe cheval et entouré de tous les attributs de la royauté.

Une assemblée composée de prélats, de barons, de principaux bourgeois, après un long examen des coutumes, confirma tout d'une voix la légitimité de Philippe, et fit ainsi pour la première fois l'application rigoureuse de la loi salique ; il est permis de se demander si cette assemblée se serait prononcée d'une manière aussi favorable pour Philippe-le-Long, si le prince n'en eût pas devancé la décision en tranchant la question par la cérémonie de son sacre.

Les seigneurs qui défendaient les droits de Jeanne étaient moins faciles à persuader qu'une

(1) Guillaume Marlot, Histoire de Rheims.



réunion d'hommes désireux de la tranquillité de leur pays : la guerre civile paraissait inévitable, Châtillon s'imagina de gagner les mécontents et de les retenir par leur intérêt ; il engagea le roi à faire de grands sacrifices en leur faveur, c'était le seul moyen d'éviter l'anarchie. Eudes reçut la main de la fille de Philippe avec la Bourgogne française, à titre de dot : ce duc se trouva ainsi maître des deux Bourgognes. La seconde fille du roi fut promise à Louis de Crécy, fils du comte de Nevers, et la troisième au dauphin Viennois. Ces alliances, en changeant la direction des intérêts, neutralisèrent le parti des mécontents, à la tête duquel étaient le comte de Valois et le comte de la Marche, frère du roi.

Les règnes des deux derniers fils de Philippe-Bel furent de fait le règne de Châtillon ; que l'on consulte les actes émanés de ces princes, on verra le nom de Châtillon partout, comme garant de ce qui se faisait alors. Charles de Valois, toujours inquiet, toujours incommode par son ambition, se trouvait enfin comprimé ; personne ne pouvait disputer au connétable la confiance du monarque. Ce fut avec une sagacité merveilleuse qu'il régla les intérêts de cette multitude de princes du sang qui s'agi-

taient autour du trône; il ne montra pas moins de sagesse lorsqu'il fallut fixer le sort de Jeanne, fille de Louis X, qui demandait à être dédommée de la perte du trône. Nous avons dit que par un traité du mois de juillet 1316, la Navarre, la Brie et la Champagne avaient été cédées à cette princesse comme héritage provenant de sa grand'mère, qui l'avait apportée en dot à Philippe-le-Bel; mais Philippe-le-Long, irrité de ce qu'on lui avait contesté si vivement ses droits au trône après le traité qui en avait exclu totalement la fille de son frère, refusa de ratifier cette convention. Le duc de Bourgogne, les comtes de Valois et de la Marche, qui ne cherchaient qu'un sujet de trouble, se récrièrent et déclarèrent qu'ils défendraient par les armes une convention dont ils s'étaient rendus les garans; le monarque, encore plus aigri par les menaces des princes du sang, annonça qu'il était prêt à repousser par la force les attaques dirigées contre son autorité. Ces démêlés allaient devenir sanglans, Châtillon sut tout concilier en proposant un terme moyen, ce fut de laisser à la jeune princesse la Navarre seule, qui à la vérité lui donnait le titre de reine, mais dont le sacrifice était de peu d'importance pour le roi à cause de l'éloignement et de la pauvreté

du pays, tandis que la Champagne et la Brie, contrées riches, dont le titre n'était pas si pompeux, se trouvaient au centre du royaume. Ce que le connétable proposa fut accepté; et le roi resta possesseur de la Navarre jusqu'à la majorité de Jeanne.

Dans l'année 1318 Gaucher de Châtillon fit une perte bien cruelle pour son cœur; le vénérable Joinville, le noble compagnon du saint roi, mourut à quatre-vingt-quinze ans. La plus tendre amitié unissait les deux illustres guerriers, quoique leur caractère fût bien différent: Joinville avait un esprit vif, une humeur badine; ses voyages, les missions importantes dont il avait été chargé, la confiance que lui avait accordée saint Louis, rendaient son commerce agréable et instructif; il s'était beaucoup adonné à l'examen des anciennes institutions françaises, il s'en était fait le défenseur sans réserve, parce qu'en les consultant il n'en avait vu que la sagesse et non les imperfections. Châtillon avait été appelé à jouer un rôle supérieur à celui de Joinville: plus grave, toujours occupé de grands intérêts, il consacrait tous les momens de sa vie à méditer sur les choses passées afin de pouvoir satisfaire au présent et prévoir l'avenir. Ces institutions dont son vénérable ami était le zélé

défenseur, et plus encore rigide observateur, ne lui inspiraient le même enthousiasme, il en voyait tous les vices, et ne songeait qu'à les corriger. Les progrès que faisait la société étaient si lents, que l'homme d'état pouvait sans aucune crainte s'écarter de la route tenue par ses prédécesseurs; aussi Gaucher de Châtillon avait-il toujours secondé Philippe-le-Bel dans ses innovations.

La tranquillité régnait dans l'intérieur; toutes les ambitions étaient satisfaites, ou peu redoutables; le roi, d'une humeur guerrière, songea à contenir les Flamands sans cesse disposés à de nouvelles agressions. Eudes, duc de Bourgogne, jeune prince avide de gloire, demanda à être chargé de cette expédition; un refus pouvait le mécontenter et en faire un ennemi redoutable; d'un autre côté, on craignait ou qu'il ne ménageât l'ennemi, ou que se trouvant à la tête de forces considérables il ne s'en servît pour faire revivre les prétentions de sa nièce; il n'était pas non plus prudent que Philippe-le-Long quittât la capitale; Eudes obtint le titre de général en chef puisqu'un refus devenait impossible; mais on y mit la condition que Gaucher de Châtillon partagerait avec lui le commandement suprême.

Le connétable et le prince bourguignon par-

tirent donc, conduisant une armée assez forte. Eudes, impatient de se mesurer avec l'ennemi, aurait commis les mêmes fautes qui avaient amené les désastres de Courtrai, s'il n'avait pas eu un guide aussi habile. Des exploits éclatans ne signalèrent point cette campagne; le connétable adopta une nouvelle manière de faire la guerre, dont les résultats devaient être plus décisifs et plus durables : ordinairement les deux armées belligérantes se hâtaient de marcher à la rencontre l'une de l'autre; un choc terrible décidait pour un moment la querelle, qui recommençait quelque temps après. Châtillon résolut de ne livrer que des combats partiels, dans lesquels il espérait affaiblir davantage son ennemi; mais il fallait plus d'activité, de constance, et même de courage, parce qu'ils se renouvelaient sans cesse. Les Flamands, d'après la tactique du temps, s'étaient concentrés sur un seul point comme pour une action générale; ils ne purent subsister long-temps ainsi réunis; ils furent obligés de se séparer. La cavalerie française ne cessa de les harceler; le connétable prit Berguhes, et traita la ville fort durement afin d'intimider le reste de la Flandres; il balaya ensuite les deux rives de la Meuse, enleva les bestiaux, détruisit les moulins et affama tout le pays. Les

ennemis, consternés de ce genre de guerre qu'ils ne comprenaient pas, se virent, au bout de quelques mois, dans une position désespérante; ils demandèrent la paix, on ne voulut leur accorder qu'une trêve de peu de durée, afin de les forcer à une entière soumission.

Robert, comte de Flandres, accepta la médiation du pape, qui fit convenir d'une paix définitive. Tandis qu'on en rédigeait les conditions, Robert recommença les hostilités, surprit Cassel et Courtrai, et en fit les garnisons prisonnières de guerre; à cette nouvelle, le connétable, plus prompt que l'éclair, fond sur les Flamands, les taille en pièces partout où il les trouve, prend d'assaut Courtrai, poursuit le comte, et lui présente inutilement la bataille; Robert, abandonné d'une partie de ses troupes, chercha son salut dans la fuite; enfin il demanda grace; le connétable, indigné de sa mauvaise foi, voulait qu'on ne lui accordât aucune condition: mais cette guerre causait de trop grandes dépenses, et les ressources de l'État s'épuisaient. Châtillon céda à de si hautes considérations; la paix fut signée le 2 juin 1320, sous des auspices qui faisaient espérer que les démêlés sanglans qui duraient depuis seize ans étaient enfin terminés. Le président Hénaut se trompe en disant que le

traité du 2 juin fut le terme de ces démêlés : ils durèrent encore près d'un siècle, et furent l'occasion des triomphes de Philippe de Valois et de Charles VI.

Gaucher, après avoir soumis l'ennemi par sa valeur, revint à Paris pour aider le roi de sa prudence ; et en effet il attacha son nom à la loi conservatrice que Philippe-le-Long rendit en 1321, par laquelle, à défaut d'héritiers mâles, les apanages des princes du sang sont reversibles à la couronne (1).

Philippe était un prince pieux ; le sort des chrétiens de la Palestine l'intéressait, il fit vœu d'aller à leur secours. Une noblesse bouillante, pour qui les aventures périlleuses avaient des charmes, se trouva au comble de ses désirs.

Châtillon semblait né pour la guerre ; mais avant de la faire, il en calculait les chances probables ; il regarda un pareil projet comme exécutable dans les circonstances où se trouvait le royaume ; il représenta au roi que ce n'était plus le temps où l'on avait besoin de débarrasser la France d'un surperflu de population et d'hommes toujours armés, dont l'humeur turbulente et la valeur oisive tenaient la société en fer-

(1) Cartulaire de Descamps, n. 541.

mentation; l'éclairant ensuite sur sa position, il lui montra la couronne à peine fixée sur sa tête, une multitude de mécontents comprimés pour le moment, mais toujours prêts à profiter d'une occasion favorable pour se soulever; Jean XXII, pontife sage et prudent, vint par ses représentations donner plus de poids encore aux conseils de Châtillon, le roi renonça au projet d'aller à la croisade; il mourut quelque temps après, le 3 janvier 1322, ne laissant que des filles auxquelles il avait fermé le chemin du trône en invoquant pour lui-même une loi dont on n'avait pas encore fait l'application; son frère Charles, comte de la Marche, lui succéda sans difficulté, en vertu de la même loi qu'il avait combattue si vivement; c'était pour la première fois que l'on voyait trois fils succéder à leur père, l'un après l'autre.

Charles était celui des enfans de Philippe-le-Bel qui annonçait le plus de capacité; les courtisans disaient qu'il tenait du philosophe, parce qu'ils le trouvaient moins facile que ses frères. Ce prince, séduit par le captieux Charles de Valois, s'était toujours montré très-opposé à Châtillon, mais devenu roi à vingt-six ans, il sentit que le poids de la couronne l'accablerait si on ne l'aidait point à le soutenir; il implora le se-



cours du connétable, au moment où le héros, pensant aux sentimens que Charles de la Marche avait eus pour lui, se retirait, sans regret et sans crainte, pour aller prendre le rang que lui assignaient parmi la noblesse son nom et ses exploits. Il se rendit aux vœux du jeune monarque, dont le caractère sévère avait beaucoup de conformité avec le sien.

La noblesse, qui fut dans le siècle suivant la plus ferme colonne de l'État, voyait alors avec peine les rois marcher à grands pas vers la monarchie réelle; elle cherchait sans cesse à les entraver dans leur course; pour balancer cette opposition, Philippe-le-Long, d'après le conseil de Gaucher, avait anobli un grand nombre de roturiers pris dans la classe la plus riche de la bourgeoisie; le connétable usa sous Charles IV de ce moyen aussi simple que facile; mais ce fut le signal d'un mécontentement général parmi l'ancienne noblesse. Il fallait dans cette circonstance céder ou résister; Charles déploya une sévérité inflexible, ce qui le fit surnommer *le sévère*, *le justicier*. Il prit les mesures les plus énergiques contre des seigneurs puissans, qui avaient fait revivre, à l'égard de leurs arrière-vassaux, des privilèges depuis long-temps abolis par des mandemens royaux, plusieurs d'entre eux payèrent

de leur tête une présomptueuse confiance ; la capitale s'était ressentie du désordre des provinces.

Les professions stériles étant les seules honorées en Europe, tous les royaumes de la chrétienté semblaient devoir s'appauvrir ; le besoin d'argent se faisait sentir en France : le seul moyen que prenait alors le prince pour se procurer des fonds était de rechercher les usuriers, et de leur enlever le fruit de leurs rapines ; le peuple applaudissait avec transport à ces actes de sévérité, parce que l'usure était exclusivement abandonnée aux étrangers et surtout aux Italiens ; les Français, d'une humeur guerrière, rachetant leurs défauts par des sentimens élevés, regardaient ce métier comme avilissant et indigne d'eux. La Guette était signalé comme le plus coupable parmi ces usuriers ; on l'accusait d'avoir fait son trafic avec les deniers de l'État, dont on lui avait confié la garde, parce qu'il passait pour habile en finances. Il fut arrêté pour être jugé ; mais le peuple l'enleva et le mit en pièces ; Châtillon était accouru, non pour le défendre comme il avait défendu Marigny son ami, mais afin de l'arracher des mains des furieux et de le faire juger d'après les lois existantes. La multitude méconnut la voix

de Châtillon ; il fut jeté en bas de son cheval et foulé aux pieds d'une populace aveugle. (1322.)

Les scènes tumultueuses de Paris furent le prélude d'événemens bien importans ; la guerre venait d'éclater entre la France et l'Angleterre ; en même temps, la Navarre révoltée avait chassé de Pampelune le gouverneur français. Toute la noblesse demanda à grands cris à faire partie de l'armée qui allait marcher contre les Anglais ; personne ne pouvait disputer à Châtillon le commandement dans cette expédition ; mais Charles de Valois était toujours à craindre à cause du parti puissant dévoué à sa maison ; il fallait occuper son ambition dangereuse ; le connétable, sacrifiant son-amour propre au bien public, fit nommer le comte de Valois généralissime ; le comte partit pour la Guienne, tandis que Châtillon suivit le roi à Toulouse, pour être en mesure de passer dans la Navarre si sa présence y devenait nécessaire ; il présida avec toute la cour de France aux premières assemblées des jeux floraux qui venaient d'être fondés dans la capitale du Languedoc. Gaucher aimait les lettres, et surtout la poésie dont il avait pris le goût bien jeune, lorsqu'il passa en Italie pour défendre les intérêts de Charles d'Anjou. Il avait admiré le Dante ; ce poète avait trouvé un asile

dans la maison du connétable, lorsque chassé de sa patrie par Boniface VIII, il s'était réfugié en France (1). L'académie des jeux floraux saisit cette occasion pour admettre au nombre de ses membres un guerrier, homme d'état, qui n'était étranger à aucune espèce de gloire.

La Navarre rentra dans le devoir sans que Châtillon eût besoin de franchir les frontières; cette contrée avait été plus d'une fois le théâtre de ses exploits; de son côté, Charles de Valois avait triomphé des Anglais d'une manière aussi brillante que prompte. Édouard humilié demanda la paix; son vainqueur n'eut pas le temps de la voir ratifier, il mourut le 16 décembre 1325. L'honneur d'avoir vaincu les Anglais et vengé son pays, la Guienne deux fois soumise à ses armes, ses conquêtes dans la Flandres et dans l'Italie, faisaient regarder Charles de Valois comme un des plus grands hommes de guerre

(1) Le Dante, né à Florence en 1265, avait embrassé le parti des Gibelins, opposé aux papes; aussi fut-il persécuté par Boniface VIII et Charles de Valois, qui, brouillé avec Philippe-le-Bel son frère, s'était retiré en Italie et avait reçu le commandement des troupes pontificales; ce prince poursuivit avec acharnement l'illustre poète, qui trouva un asile en France en qualité d'ennemi de Boniface.

de son siècle; la régence qu'il avait brigüée, le crédit dont il avait joui, la crainte qu'il avait inspirée sous le règne de son frère et de ses neveux, le montraient aux yeux du peuple comme le personnage le plus important de son temps, et auraient assuré sa félicité, si la grandeur et les succès suffisaient pour rendre l'homme heureux; Charles fut le plus fier des princes de sa race, mais lorsqu'il se vit aux portes du tombeau, toutes les vanités de sa vie passée s'évanouirent à ses yeux; il ne s'occupa plus que du compte qu'il allait en rendre à Dieu; et comme dans ce moment terrible ses fautes lui paraissaient plus grandes, il crut les diminuer en les avouant publiquement. Il fit appeler les personnes qui avaient le plus à se plaindre de lui; il voulut avoir principalement pour juge le vertueux Châtillon dont il s'était montré l'ennemi, ce fut devant lui qu'il fit l'aveu de ses torts; il reconnut l'innocence de Marigny qu'il avait fait périr, et que le connétable avait défendu au péril de ses jours, il lui en demanda pardon : ce moment offrit un spectacle touchant, car on vit le juste consoler son ennemi au terme de la vie.

Après avoir calmé l'effroi de Valois prêt à descendre dans la tombe, Châtillon eut besoin

de toute la force de son caractère pour détourner un monarque jeune et avide de puissance, du projet de se faire élire empereur. Charles IV, séduit par les promesses du pape Jean XXII, voulait disputer à Louis de Bavière la couronne impériale ; sa folle vanité lui rappelait l'exemple de Charlemagne. Châtillon, plus calme, lui montrait d'un côté des obstacles insurmontables, de l'autre tout le bien qu'il pouvait faire à la France en se vouant tout entier à son bonheur. Enfin, vaincu par les raisons du connétable, et dégoûté par les embarras que lui avait déjà suscités la seule idée de posséder l'empire, Charles étouffa son ambition, ne songea plus à se mêler des discordes de l'Allemagne, et ne chercha qu'à faire prospérer son royaume.

La France, comme état, prenait chaque jour plus d'ensemble et plus de force ; sa population augmentait d'une manière sensible ; la véritable monarchie avait succédé au régime des fiefs ; le royaume florissait, et paraissait devoir jouir longtemps du sort prospère que lui avait assuré la sagesse de Charles IV, secondée par celle de Châtillon, lorsque ce prince, frappé comme tous ses frères dans la fleur de l'âge, d'une maladie que nul médecin ne sut arrêter, expira

le 1<sup>er</sup> février 1328, laissant la reine enceinte; il nomma son cousin, Philippe de Valois régent du royaume, et Gaucher de Châtillon son exécuteur testamentaire. En lui finit la branche aînée des Capets, car Jeanne d'Évreux sa troisième femme accoucha d'une fille (1).

Récapitulons succinctement ici ce que notre patrie doit à cette branche; ce ne sera pas nous écarter de notre plan, car la vie des grands capitaines est essentiellement liée à l'histoire des souverains qu'ils ont servi; ils contribuèrent à leurs succès, ils ont leur part dans la gloire acquise par les rois et dans la reconnaissance des peuples, ce n'est donc pas sans raison qu'on place ici ce résumé.

Lorsque Hugues Capet monta sur le trône, de grands vassaux partageaient le territoire de la Gaule; de plus petits, subordonnés à leurs caprices, vivaient dans leur dépendance, et tous tenaient le gros de la nation dans la servitude.

Les habitans des campagnes, attachés à la glèbe, ne possédaient rien, ne pouvaient se marier sans le consentement de leurs seigneurs, ni passer du territoire de l'un dans celui de l'autre;

(1) Blanche, qui épousa Philippe duc d'Orléans, dernier fils de Philippe de Valois.

on les vendait avec la terre, comme les meubles et le bétail; les citadins, asservis comme eux à des maîtres particuliers, jouissaient de quelques faibles privilèges, qui ne les empêchaient pas d'être serfs pour la plupart.

L'ignorance la plus profonde abrutissait les esprits; une partie même du clergé ne savait pas lire; cependant il dominait les consciences; les peuples et les rois tremblaient devant lui; les débris des édifices renversés par les ravages des Normands et les dévastations des guerres civiles couvraient partout les campagnes en friche; le royaume d'Arles s'élevait au sud-est de la Gaule, et se regardait comme un fief dépendant de l'empire germanique; l'Alsace, la Lorraine, toute la partie orientale, relevaient de ce même empire; le royaume des Francs était partagé entre les ducs de Guienne, de Gascogne, de Bretagne, de Périgord, de Bourgogne, de Normandie, etc., dont la puissance et le crédit le disputaient à Hugues Capet, comte de Paris, choisi par eux pour leur roi; et les domaines de ces ducs se subdivisaient encore entre leurs vassaux et leurs arrière-vassaux.

On ne connaissait de tribunaux et de justice que celle des seigneurs; on ne cultivait d'autre art que la chasse; on se battait de château en



château, et souvent de rue en rue. Les Capets, aidés de la noble chevalerie, dont le nom seul réveille toutes les idées généreuses, effacèrent peu à peu cette rouille d'une épaisse barbarie; ils empêchèrent que de nouveaux Normands ne se répandissent dans leurs états, et repoussèrent les incursions des Allemands; excommuniés souvent, ils résistèrent aux papes, fixèrent l'existence politique du clergé, en le rendant plus attaché aux intérêts de la patrie, et consolidèrent les libertés de l'église gallicane; ils s'opposèrent aux vexations des seigneurs, soit par leurs armes, soit en introduisant l'usage des appels à leur cour, dont la justice, plus impartiale que celle de leurs vassaux, les rendit plus chers et plus respectables; ils abolirent la servitude dans leurs domaines, engagèrent les grands, autant qu'ils le purent, à l'abolir chez eux-mêmes; ils ouvrirent une voie pour parvenir à la noblesse, en donnant des lettres d'anoblissement; ils admirent les non-nobles dans les grandes assemblées de la noblesse et du clergé, assemblées que le roi présidaient, et de la réunion du tiers-état à ces deux états privilégiés ils formèrent les états-généraux; enfin, ils consentirent à ce que les habitans des villes et des provinces donnassent leur adhésion à la levée des impôts qu'ils

devaient payer: c'était donner une vraie constitution politique à une nation qui n'en avait pas, et qui, recourant sans cesse aux armes, n'invoquait que le droit du plus fort.

Ces princes établirent aussi des grands bailliages et des parlemens à Paris, à Rouen et à Toulouse, pour rendre la justice et défendre le faible; ils cherchèrent à prévenir les querelles qui naissent trop fréquemment entre les hommes de diverses professions, en faisant des réglemens pour chacune d'elles, en formant des corporations, dont le but était de mettre leurs membres sous la protection du corps entier; ils s'appliquèrent à détruire les oppresseurs qui s'élançaient du haut de leurs donjons pour accabler l'habitant des campagnes; et dès qu'ils eurent assez de force, ils s'opposèrent aux guerres particulières, aux duels et à toute espèce d'abus de pouvoir.

Ainsi, le peuple dut incontestablement aux premiers Capétiens sa liberté, sa propriété, son repos et plusieurs de ses droits politiques, qui constituent la tranquillité et le bonheur d'une nation; et si l'on objecte qu'en travaillant au bonheur des peuples, les rois y trouvaient leur avantage, qu'ils augmentaient leur puissance en affaiblissant les grands vassaux, nous répondrons

que les avantages que le bienfaiteur recueille de son bienfait ne dispensent pas de reconnaissance celui qui le reçoit.

De toutes les familles royales qui ont régné sur la terre, aucune peut-être n'a été plus glorieuse que cette branche aînée des Capets; quatorze rois se sont succédé de père en fils, dont sept furent de grands princes, Hugues Capet, Robert, Louis-le-Gros, Philippe-Auguste, Louis VIII, Louis IX et Philippe-le-Bel; c'est un fait unique dans l'histoire; aucun d'eux ne périt de mort violente, ce qui n'est guère moins rare dans une suite de quatorze souverains, et dans un espace de trois cent quarante ans.

Les Capets virent cinq royaumes dans leur famille; le Portugal (1), Naples, la Hongrie et

(1) A la fin du onzième siècle, Henri de Bourgogne, arrière-petit-fils de Hugues Capet, étant passé en Espagne pour combattre les Maures, épousa Thérèse, fille d'Alphonse VI, roi de Castille, qui lui céda les provinces voisines du Tage; Alphonse Henriquez, fils du Bourguignon, battit les Arabes, et fonda le royaume de Portugal. Charles d'Anjou, frère de saint Louis, devint possesseur du trône de Naples; son fils, Charles-le-Boiteux, épousa Marie, héritière de la couronne de Hongrie, et Louis II, petit-fils de Charles-le-Boiteux, y réunit la Pologne, après la mort de Casimir son oncle.

la Pologne, et l'un d'eux fut couronné roi d'Angleterre à Londres; par le mariage de leurs filles, ils mêlèrent leur sang à celui de tous les souverains de l'Europe.

Dans l'espace de ces trois cent quarante années, plusieurs de leurs vassaux acquirent des couronnes; l'Angleterre, conquise par le duc de Normandie, passa, par un mariage, sous les lois du comte d'Anjou Plantagenet, arrière-vassal de la France. Les chevaliers français, après avoir gagné quatre batailles dans leur première croisade, fondèrent cinq royaumes ou principautés; d'autres paladins, à la tête desquels était Montmorenci sire de Marli, enlevèrent Constantinople aux Grecs, et fondèrent l'empire Latin.

Certainement aucune nation ne l'emportait alors en célébrité sur la nôtre, et ne jouissait plus de cet éclat que donnent la victoire et les conquêtes; cependant les Capets ne négligeaient pas de procurer à la France une autre sorte de gloire; ils rendirent Paris la ville la plus régulière de l'Occident; ils y favorisèrent les études: on peut en juger par cette foule de cardinaux et de papes qui furent disciples de l'université de Paris, ainsi que par le Dante et par Pétrarque qui vinrent y étudier.

Sous le règne de ces princes, la manière de faire la guerre commença à devenir un art ; on fit de rapides progrès dans une partie que les Allemands connaissaient beaucoup mieux que nous ; on créa une sorte de système militaire qui reposa sur des principes fixes, uniformes et appropriés au temps : toutes les classes furent appelées à défendre l'État, et dès lors la France devint redoutable à ses ennemis ; elle prit sur eux cette prépondérance que des revers ne purent lui faire perdre.

Si l'ordre que les Capets introduisirent dans les affaires, si le soin qu'ils eurent de rendre dans leur cour la justice avec plus d'équité qu'on ne la rendait dans les cours seigneuriales, si tant de bienfaits leur gagnèrent l'affection des Français, il faut reconnaître qu'ils étaient d'ailleurs doués de grandes vertus, qu'ils eurent tous cette sévérité de mœurs qui inspire le respect, et qui fait pardonner bien des défauts.

Cette race fournit matière aux réflexions les plus intéressantes, et sa fin même offre l'exemple de l'instabilité des choses humaines. Philippe-le-Bel laissa trois fils, les plus beaux hommes du royaume, qui, mariés de bonne heure, promettaient une nombreuse postérité ; et certes, s'il fut jamais permis de compter sur quelque

chose, on dut croire à la perpétuité de la branche des premiers Capétiens, dans les enfans de ce monarque ; mais contre toute espèce de calcul, elle finit dans la personne de Charles IV, le dernier de ces trois princes, qui moururent à la fleur de l'âge, laissant à eux trois huit filles ; cette branche s'éteignit enfin après avoir régné trois siècles avec gloire ; elle se trouva remplacée par une famille sortie du même tronc, et dont la durée offrit le tableau des plus grandes infortunes, des calamités les plus complètes, et dont la seule conformité avec celle qui l'avait précédée fut sa fin ; la branche des Valois finit comme la première des Capets, par trois frères qui moururent sans enfans ; Philippe de Valois, qui fut le premier roi de cette nouvelle tige, était fils de ce Charles de Valois dont le rôle dans les règnes précédens avait été à la fois si brillant et si déplorable.

Si l'opposition avait été forte contre Philippe-Long, succédant à son frère au préjudice de sa mère, celle qui eut lieu contre Philippe de Valois ne fut pas moindre ; non-seulement la loi salique dérangeait une seconde fois l'ordre naturel de l'hérédité, mais de plus elle donnait la couronne à une branche collatérale.

Plusieurs partis se formèrent ; un grand nom-

bre de seigneurs soutinrent les prétentions d'Édouard III, fils d'Isabelle, sœur du dernier monarque, par conséquent beaucoup plus près du trône par les femmes que Philippe. Édouard interprétait la loi salique à son avantage, disant que si elle avait exclu les femmes de la couronne, cette même loi n'excluait pas les fils des princesses; mais plus il essayait de prouver la validité des droits des enfans mâles nés de filles de France, plus il montrait la nullité des siens, car personne n'ignorait qu'il existait alors deux princes nés, comme Édouard, de filles de rois, qui se trouvaient d'un degré plus près du trône; l'un était Philippe de Bourgogne, né en 1323 de Jeanne de France, fille de Philippe-le-Long; l'autre, Charles de Navarre, fils de Jeanne, fille de Louis Hutin; Édouard était fils d'Isabelle, fille de Philippe-le-Bel, par conséquent d'un degré en arrière de ces deux princes; mais il fallait un prétexte au monarque anglais, et non pas des raisons. Philippe de Valois avait besoin d'amis, mais il n'osait tourner ses regards sur Gaucher de Châtillon, que son père avait abreuvé de dégoûts; il n'espérait pas que tant de torts pussent être effacés par la réparation que Charles de Valois avait faite au connétable; cette réparation tardive n'avait été arrachée qu'aux

approches du trépas. Gaucher ne raisonnait point ainsi; il ne songea qu'à suivre invariablement la ligne honorable qu'il s'était tracée, il ne vit que la justice, et n'attendit pas que Philippe implorât son assistance; il connaissait mieux que personne les véritables sentimens du peuple, aux destinées duquel il présidait depuis long-temps; Châtillon se mit à la tête du parti qui montrait une aversion invincible pour la domination anglaise; ce parti se composait de la moyenne noblesse, du tiers-état tout entier, qui devait en quelque sorte sa naissance et son influence au connétable, car c'était lui qui avait donné à Philippe-le-Bel l'idée de l'appeler aux assemblées générales. Quelque formidable que fût ce parti, s'il n'avait eu à sa tête un homme tel que Châtillon il aurait été obligé de plier devant celui d'Édouard, composé des seigneurs les plus puissans : Robert d'Artois comte de Chaumont, depuis si fatal à la France, et Louis de Bourbon, dont la baronnie venait d'être érigée en duché-pairie par Charles IV (1), se

(1) Dès que la baronnie de Bourbon fut érigée en duché-pairie, les Montmorenci prirent le titre de premier baron chrétien, parce qu'il n'y avait que la baronnie de Bourbon qui, dans toute la chrétienté, fût plus ancienne que la leur.



vouèrent à la cause de Valois ; leur zèle et l'activité de Châtillon servirent mieux les intérêts du monarque que les interprétations d'une loi obscure ; au surplus, la plupart des feudataires n'avaient embrassé la cause d'Édouard que dans l'espérance d'obtenir de grandes concessions pour prix de leurs services.

Le nouveau roi se fit sacrer à Rheims ; il déploya dans cette occasion la pompe la plus extraordinaire ; il semblait qu'il voulût faire ressortir avec plus d'éclat les droits qui l'élevaient au trône.

A chaque cérémonie de ce genre les grandes dignités de la couronne étaient renouvelées ; Châtillon reçut pour la cinquième fois les insignes de la charge de connétable. Le roi les lui remit avec toute l'effusion d'une ame reconnaissante ; Châtillon saisit l'épée avec transport ; l'ardeur martiale qui, dans ce moment, animait ses traits, semblait faire présager qu'il ne tarderait pas à s'en servir d'une manière glorieuse ; en effet, l'occasion s'en présenta bientôt.

Philippe de Valois voulut à tout prix détourner l'attention générale de son avènement au trône, faire diversion aux discussions que cet événement engendrait, et mettre enfin un terme aux discours qu'on tenait sur son compte, car

les partisans d'Édouard ne cessaient de parler de la généalogie que le poète le Dante avait supposée à Charles de Valois, dont il avait été maltraité; l'Italien voulait prouver que Hugues Capet descendait d'un boucher (1) : quelque grossiers que fussent ces outrages, ils ne manquaient cependant pas d'humilier Philippe, et de fournir matière à la malignité de ses ennemis. Il entreprit donc une guerre qui, dans tout autre moment, aurait été bien impolitique. La France n'avait accordé la paix à Louis, comte de Flandres, qu'à des conditions très-dures; Louis avait été obligé de prélever de grands impôts sur le peuple, afin de remplir les engagements qu'il avait contractés avec son vainqueur; les Flamands se révoltèrent et chassèrent leur comte, qui se réfugia auprès de Philippe; ce prince prit hautement sa défense; mais dans sa position, il ne pouvait commencer une si grande entreprise sans consulter les seigneurs prépondérans : il les convoqua, leur fit part de l'intention dans laquelle il était de marcher contre les Flamands, en les priant de dire franchement leur avis. La

(1) . . . . Ugo Ciapetta  
Figliuol fui d' un beccajo di Parigi.  
(*Purgatorio*, ch. 20.)

question fut vivement agitée dans le conseil ; tous les hauts barons ne partageaient point l'opinion du monarque ; plusieurs d'entre eux alléguaient le peu d'union qu'il y avait en France, disant que le temps n'était pas opportun, qu'il y avait péril de provoquer une rupture avec les Belges, tandis que l'Angleterre manifestait des intentions hostiles ; que rien n'était prêt pour entreprendre cette guerre ; ces raisons paraissaient plausibles ; l'assemblée se partageait d'opinion, lorsque Philippe, se tournant vers Châtillon, qui avait laissé parler tout le monde sans donner son avis, lui dit : « Connétable, pensez-vous qu'il faille faire la guerre ; croyez-vous que le moment soit favorable ? — Le temps est toujours opportun pour des gens de cœur (1), » répondit Châtillon avec son laconisme accoutumé. Cet avis bref et énergique émut une assemblée composée d'hommes nourris dans le métier des armes ; une explosion de murmures flatteurs couvrit la voix du connétable ; le roi, vivement touché, descendit de son siège et alla presser entre ses bras le vénérable guerrier. « Allons, dit le monarque, la chose est décidée ; qui m'aime suive mes pas. » Les seigneurs électrisés entourèrent

(1) Duchesne, et tous les autres historiens.

avec enthousiasme Philippe de Valois, qui alla sans délai prendre l'oriflamme à Saint-Denis : toute la noblesse fut bientôt sur pied. Châtillon avait alors quatre-vingts ans, mais l'approche des combats semblait faire revivre sa première vigueur ; il reçut le commandement suprême sous le roi, et entra en campagne au commencement de juillet 1328.

Nous avons dit que le génie de Gaucher de Châtillon avait fait naître de grands changemens dans le système militaire ; par ses soins les diverses parties en avaient été améliorées. L'infanterie, si long-temps méprisée, qui, sous les premiers rois de la troisième race, ne servait qu'à tenir les chevaux des bannerets, qu'à remuer la terre pour faire des palissades, etc., était déjà, au commencement du règne de Philippe de Valois, un corps presque régulier(1) ; les seigneurs ruinés par les croisades, et que les préjugés empêchaient de prendre part aux bénéfices que les habitans des villes retiraient de l'industrie, entrèrent dans l'infanterie, alors soldée en entier. Châtillon, appréciant d'avance les avantages que l'on pouvait retirer de cette arme,

(1) Ordonnances des rois.—Recueil manuscrit de Fontainebleau, carton 63.

avait redoublé de soins pour l'honorer aux yeux de la nation, afin d'y attirer le plus de noblesse qu'il serait possible; il obtint du roi que les principaux officiers fussent pris parmi les seigneurs les plus considérés; Philippe de Valois goûta si bien ses raisons, qu'il donna une très-grande splendeur à la charge de grand-maître des arbalétriers, qui était le chef des hommes à pied; il voulut qu'il prît rang avant les deux maréchaux de France, et immédiatement après le connétable.

La cavalerie avait aussi subi plusieurs changemens utiles; elle ne formait plus que le tiers des armées; les bannerets avaient presque tous abandonné l'usage du haubert ou cotte d'armes, dont l'épaisseur accablait le cavalier et le rendait presque immobile sur son cheval; les cuirasses de fer remplacèrent à elles seules le plastron, le gambeson, la chemise de mailles et la tunique de cuir; elles étaient plus légères, et garantissaient autant que toutes les armes défensives réunies. L'industrie et le commerce ayant fait naître le luxe, l'introduisirent dans les armes; les guerriers mirent plus de recherche dans leur équipement; le heaume informe devint un casque riche et brillant, surmonté d'un cimier à panache; on tenait ce genre de coiffure de l'Ita-

lie; l'usage en avait été introduit en France par Charles de Valois. Les seigneurs mettaient beaucoup de soin à caparaçonner leurs chevaux, c'est là qu'ils déployaient toute leur magnificence; le chamfrein, qui couvrait et défendait le front du coursier, était souvent d'or et d'argent massifs, très-bien travaillés. Guyart dit que les chamfreins des chevaux du comte de Dreux, de Louis de Bourbon et de Gaucher de Châtillon, coûtaient six mille écus chacun, somme si considérable pour le temps (1324), qu'il est à présumer que cet ancien historien voulait dire les trois ensemble. La lance si longue, si fragile, avait été raccourcie et renforcée, de sorte qu'elle s'était changée en une arme véritablement redoutable. L'institution de la solde des troupes avait eu pour la France des résultats contraires à ceux que Rome en avait retirés : la paye établie lors du siège de Veïes, devint un moyen de corruption dans les mains de Marius, de Sylla, de César et de Pompée; en France ce fut tout le contraire; l'État, constitué sur les bases d'une monarchie absolue, vit augmenter sa prospérité par l'extension de la puissance souveraine. Le but principal des rois et de leurs véritables amis, était de faire changer de rôle à la noblesse, de la forcer à de-

venir le soutien du monarque au lieu d'en être la rivale ; la solde acceptée par elle devait la mettre sous la dépendance, aussi vit-on pendant long-temps les seigneurs, les grands feudataires, et toute la chevalerie, refuser avec obstination toute espèce de salaire (1). Gaucher de Châtillon, toujours habile, toujours profond dans ses vues, ne balançait pas à accepter une paye, quelque riche, quelque puissant qu'il fût (2) ; il espérait que son exemple ferait beaucoup sur l'esprit des nobles ; son attente ne fut pas trompée ; un grand nombre de chevaliers, qui l'avaient refusée dans la crainte de se déshonorer, l'acceptèrent sans difficulté quand ils virent qu'elle était reçue par l'homme le plus élevé en dignité. On voit, par un compte rendu en 1323 par le sire d'Angerville, surintendant des finances, que le connétable avait soixante sols par jour (3) le banneret vingt, et le chevalier dix. Les variations fréquentes des monnaies, et leur altération sous Philippe-le-Bel, rendent impossible l'évaluation de ces sommes au cours actuel. En in-

(1) Traité de la noblesse, par Laroque.

(2) Duchesne, Hist. de la maison de Châtillon. — Mémoires de la Cour des comptes.

(3) Mémoires de la cour des comptes.

stituant la solde des troupes, Châtillon fit plus qu'assurer la puissance du prince, il rendit encore un service signalé à l'État. Les soldats et les chefs étant payés, se virent astreints à une discipline sévère; dès lors il ne leur fut plus permis de commettre des désordres dans les villes et dans les campagnes, sous prétexte de pourvoir à leur subsistance; et l'habitant, après avoir payé les impôts, avait l'avantage d'être tranquille chez lui, bonheur qui fut si bien senti que sous Philippe de Valois on leva trois fois plus d'impôts (1) que sous Philippe-le-Bel, sans qu'il y eût jamais soulèvement ni murmures.

Ce fut à la tête d'une armée organisée sur ces nouvelles bases, que Gaucher de Châtillon se mit en marche pour aller réprimer les Flamands, dont les bravades ridicules semblaient présager des triomphes aux Français. Ces peuples n'étaient pas animées de cet esprit qui rend la défense personnelle légitime; c'était un délire dont

(1) Il faut faire observer que les désastres essuyés par les premiers Valois dans les longues guerres d'Édouard III et d'Henri V, arrêtaient les heureux effets de l'institution des armées soldées; ce fut seulement à la fin du règne de Charles VII, que les armées soldées et permanentes furent établies dans un mode régulier.



l'histoire ne fournit pas un second exemple. La victoire de Courtrai, le péril dans lequel ils avaient mis le roi de France à la bataille de Mons-en-Puelle, enflaient leur orgueil; ils ne doutaient point qu'ils ne dussent triompher du *roi trouvé* : ils appelaient ainsi Philippe de Valois parce qu'il était venu sur le trône, disaient-ils, comme par hasard.

Les tisserands et les marchands de poisson, qui formaient la grande partie de la population de la Flandres, abandonnant leurs ateliers et leurs marchés, vinrent se réunir auprès de Gand; ils choisirent pour chef Colin Zannequin, marinier fameux dans le pays, et qui, sous les formes grossières de son état, cachait un tact, une finesse singulière et surtout beaucoup de courage. Il exerçait un empire absolu sur cette multitude, et ce peuple, qui s'était révolté contre un prince dont le gouvernement n'avait de vicieux qu'une trop grande faiblesse, obéissait sans murmurer aux moindres caprices d'un homme pris dans la plus basse classe. Les bourgeois de Gand, de Bruges et d'Ypres communiquèrent l'esprit de rébellion à ceux de Cassel, qui se révoltèrent et chassèrent leur comte. Celui-ci, retiré auprès de Philippe de Valois, fut très-utile à l'armée française par la connaissance

qu'il avait des localités et des habitans. Les Flamands, ayant choisi Mont-Cassel pour boulevard, s'étaient campés sur la montagne, en la couvrant de lignes palissadées depuis le sommet jusqu'au pied. C'était une des plus belles positions militaires que l'on pût trouver; Mont-Cassel, place très-bien fortifiée, devait leur servir de retraite, s'ils venaient à être forcés dans les retranchemens.

L'armée française se mit en marche au commencement du mois d'août 1328, pour attaquer l'ennemi. Philippe de Valois, voulant signaler son règne, et donner aux peuples voisins une idée de sa puissance, invita un grand nombre des princes étrangers à l'accompagner dans cette expédition, comme il les aurait engagés à venir prendre part à une fête brillante. On comptait parmi ces princes étrangers, le roi de Bohême, les ducs d'Autriche et de Lorraine, le dauphin de Viennois; les comtes de Savoie, de Hollande, de Hainaut et de Brabant; les principaux grands vassaux étaient les ducs de Bretagne, de Bourgogne, de Bourbon, d'Alençon, les comtes de Dreux, de Vermandois, Miles Desnoyers, porte-oriflamme, Alard, d'Egmont, Charles de Montmorenci, Eustache de Ribault, Enguerard de Coucy, Pierre de Bouville, Jean III de

Malet, seigneur de Graville, Fernand de Rochechouart, Ansiau de Tancarville, Robert de Roboret, Jacques de Duras, André de Montberon, Daniel d'Aussay, etc. (1).

L'armée du roi comptait à peine 30,000 combattans; mais elle était composée presque en entier de troupes seigneuriales, de compagnies soldées. Il n'y avait en milices communales que celles de l'Île de France, de Picardie et du Vexin. Philippe de Valois avait pris à sa solde, pour cette campagne, 4,000 Gênois, excellens arbalétriers.

On y voyait aussi, disent Froissart et Dupleix, une compagnie formée des plus riches bourgeois de Paris; cette compagnie avait le privilège de garder le roi dans sa tente. Les anciens historiens ne s'accordent pas sur l'époque de la création de cette garde particulière: nous ne serions pas éloignés de croire que saint Louis l'avait instituée en récompense du zèle que les Parisiens avaient montré pour sa personne, en venant au-devant de lui jusqu'à Montlhéri, en 1226, lorsque les seigneurs mécontents tentèrent de l'enlever sur la route d'Orléans.

(1) Voyez la Liste complète des barons, à la fin du deuxième volume.

Lorsque les Flamands virent paraître l'armée de Philippe, ils l'accueillirent par mille vociférations grossières, et hissèrent sur l'une des palissades un coq empaillé, avec cette inscription : *Quand ce coq chanté aura, le Roi-trouvé Cassel conquerra.*

L'âge n'avait point fait disparaître cette bouillante ardeur qui animait Châtillon dans les plaines de l'Italie, sur les plages de l'Afrique, dans les champs de Furnes et de Courtrai; il ne voulut pas abandonner à un autre les soins que demandaient les fonctions de général en chef. Guidé par le comte de Cassel, il entourra la montagne de manière à la cerner entièrement comme par des lignes de circonvallation; il établit le quartier du roi au centre, pour servir de point principal aux opérations. Les deux ailes étaient occupées par les troupes soldées, soutenues par quelque cavalerie; la plus grande partie de la noblesse se plaça, comme réserve, derrière le quartier-général, et s'étendit dans la plaine qui se trouve entre Hazebruk et Cassel. Les princes et les plus grands seigneurs avaient fait dresser, à l'exemple du roi, des tentes magnifiques. Philippe de Valois agita dans le conseil la question d'attaquer de suite l'ennemi; le connétable et le comte de Cassel

furent seuls d'avis de former une espèce de blocus, afin de forcer les Flamands à se rendre sans condition. Cette résolution ayant été adoptée, le camp français se changea en une vaste enceinte, où les seigneurs, pour occuper leurs loisirs, ouvrirent des tournois; la joie la plus folle, les plaisirs les plus bruyans succédaient à ces jeux guerriers. On voit que les Français ne se rappelaient nullement la faute qu'ils avaient commise à Mons-en-Pvèle, car ils ne songeaient même pas à se garder; cette téméraire sécurité ne tenait pas à l'ignorance dans l'art de la guerre; l'esprit du temps voulait qu'ils manifestassent, par la confiance la plus profonde, le mépris que l'on avait pour certains ennemis: les chevaliers regardaient comme au-dessous d'eux de prendre des précautions vis-à-vis de gens tels que les Flamands, c'étaient les préjugés de la chevalerie. On avait vu à la bataille Bouvines les gendarmes de Ferrand, comte de Flandres, s'indignant de ce qu'on les fit attaquer par les Ribeaux, troupe méprisée, se contenter de mettre hors de combat les chevaux, sans vouloir seulement toucher les hommes.

Les Flamands, cernés de tous côtés, regardaient leur perte comme assurée par l'obstination que les Français mettaient à ne pas vouloir

changer de position. Zannequin, guidé par cet instinct qui dans le danger anime les créatures les plus faibles, chercha à suppléer à la force par la ruse; il est admirable de voir avec quelle constance, avec quelle prudence il sut mener les choses au but qu'il s'était proposé. Découvrant du haut de la montagne tout ce qui se passait dans le camp ennemi, il jugea qu'il pourrait y pénétrer facilement; en effet, pendant plusieurs jours de suite, il se mêla parmi les Français sous les habits d'un marchand qui apportait des vivres. Il observa pendant ces divers trajets la position du quartier du roi, ses côtés faibles, sa garde, les habitudes des soldats et des chefs; il remarqua qu'à deux heures après midi l'armée, accablée par la chaleur, s'abandonnait au sommeil. Muni de ces précieux documens, il résolut de surprendre le camp, et d'enlever le roi. Pour mieux cacher son dessein, il fit quelques attaques afin de faire désirer une action générale; voyant l'ardeur impatiente des Français, il leur fit proposer la bataille pour une époque fixe; cela se pratiquait ainsi d'après les lois de la guerre; il désigna le 23 août. Ces sortes de conventions étaient sacrées; on ne connaissait pas d'exemple d'une violation de ce genre. Mais Zannequin voyait sa perte assurée, et tous

les moyens pour y échapper lui paraissaient légitimes; au lieu d'attendre le jour déterminé, il attaqua la veille. Il passa la nuit entière à faire descendre ses gens dans les derniers retranchemens qui bordaient le pied de la montagne, et à trois heures après midi il en sortit au pas de course, en se dirigeant vers le quartier-général, dont il connaissait parfaitement l'entrée; il avait défendu aux Flamands de pousser les cris accoutumés. Un seul poste de quelques cavaliers français commandés par Renaud Delort, gardait les approches du quartier; Renaud, ainsi que le reste de l'armée, ne s'était pas aperçu des mouvemens effectués pendant la nuit dans les palissades des ennemis; voyant arriver les Flamands en désordre, il les prit pour les bandes indisciplinées des Ribeaux à la solde de la France; il marcha droit à eux en leur criant: « N'approchez pas si près, vous troubleriez le sommeil du roi. » On lui répondit par une grêle de traits, il tomba percé de coups; mais avant d'expirer, il fit entendre le cri de dévouement, *au roi! au roi!* La marche de l'ennemi fut si rapide, que la tente royale fut cernée avant que le prince eût eu le temps de se revêtir de ses armes; il n'avait auprès de lui ni écuyers ni valets; les clercs de sa cha-

pelle remplirent auprès de lui cet office. Tandis que la garde bourgeoise de Paris opposait quelque résistance, Gauthier de Calonne accourut avec les hommes d'armes de Tournai, qui étaient sous ses ordres; il se jeta dans la tente, en défendit l'entrée avec une valeur surprenante; en même temps arriva Miles Desnoyers, porte-oriflamme; ce chevalier parut au moment où Valois, à moitié armé, se défendait contre une multitude d'assaillans; Zannequin s'était attaché à la personne du monarque; à force de coups, il brisa son casque mal assujetti; il allait abattre le prince d'un coup de massue, lorsque Desnoyers le perça avec le fer de l'oriflamme, et l'étendit à ses pieds. Cependant l'armée entière était en mouvement, et se dirigeait confusément vers le quartier-général. Gaucher de Châtillon mena vers ce point l'élite de la noblesse; aussi honteuse de sa sécurité qu'indignée de la mauvaise foi des Flamands, elle se précipita par torrens sur les soldats de Zannequin, les repoussa et les dispersa; mais le connétable, jugeant que sauver le roi n'était pas gagner la bataille, se mit à la tête de l'aile droite et de plusieurs divisions de cavalerie, et se porta rapidement devant les retranchemens de Cassel, tailla en pièces tout ce qui s'y trou-



vait, et les fit occuper par les troupes communales. Revenant ensuite vers le lieu où Philippe et une partie de la noblesse faisaient face à l'ennemi, il poussa droit devant lui les Flamands. Il n'avait pu effectuer ces divers mouvemens sans dégarnir totalement le centre : il l'avait fait à dessein, afin de laisser un passage libre à l'ennemi, et de l'engager ainsi dans la plaine. Ce qu'il avait prévu arriva : les Flamands, privés de leur chef, n'ayant aucune idée de la tactique militaire, au lieu de s'efforcer de regagner les retranchemens, voyant plier sous leurs coups le peu de troupes qui défendaient le point central de la ligne, poursuivirent les Français ; ils se trouvèrent alors au milieu de la plaine immense d'Hazebruk, avec très-peu de cavalerie. Le connétable avait tout prévu, il fit changer de front aux ailes, les étendit en les faisant rejoindre, de sorte qu'il enveloppa entièrement les Flamands ; alors le courage de ces hommes se changea en fureur ; ils furent au moment de percer la redoutable muraille qui les entourait. Le connétable se jeta au milieu d'eux, le combat devint terrible par l'acharnement des deux partis. Châtillon semblait animé des feux de la première jeunesse ; il se battait à la tête de ses trente fils, petits-fils, neveux ou gendres, qui formaient

autour de lui une espèce de phalange (1). La fureur des Flamands tint quelque temps la fortune en suspens. La victoire dépendait de la vie de Châtillon, qui semblait lui commander; ils s'attachèrent à sa personne avec une opiniâtreté délirante; mais leurs efforts furent inutiles; pressés de tous côtés, ils ne songèrent bientôt plus qu'à faire payer cher leur défaite. Froissard dit qu'ils périrent tous en mordant la terre de rage, et en montrant encore après le trépas un visage menaçant.

Tous les historiens s'accordent à dire que Gaucher de Châtillon, âgé de quatre-vingts ans, eut les honneurs de la journée. Philippe de Valois s'était fait remarquer par sa bravoure personnelle; c'était le troisième roi que la noblesse arrachait des mains de l'ennemi dans l'espace d'un siècle; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils s'appelaient tous les trois Philippe.

Le roi, pour remercier le ciel d'avoir échappé à un péril si imminent et de lui avoir donné la victoire, fit chanter le *Te Deum* sur le champ de bataille, et envoya l'ordre à l'évêque de Paris de le faire dire dans les églises de la capitale :

(1) Duchesne, Hist. de la maison de Châtillon. — Gal-land, Hist. des guerres de Flandres.

depuis cette époque le *Te Deum* a toujours été chanté à la nouvelle d'un triomphe (1). Le roi nomma chef des arbalétriers Gauthier de Calonne, qui, le premier, arrêta l'ennemi et terrassa Zannequin (2).

L'armée victorieuse attaqua de suite la ville de Cassel; la place fut prise, livrée aux flammes et au pillage, malgré le roi et le connétable; l'armée vengea sur des femmes et des vieillards la honte d'avoir été surprise; on crut laver cet affront par une action digne tout au plus des hommes qu'on venait de vaincre.

Les Français, toujours enthousiastes, donnèrent à Philippe de Valois le surnom de *fortuné*. Ce prince aurait pu espérer jouir d'un sort prospère pendant tout son règne, s'il avait été en son pouvoir de rajeunir Châtillon; mais ce grand homme devait finir, comme tout ce qui est humain; il mourut au commencement de l'année 1329. Il avait vu régner sept rois, et avait été connétable sous cinq. Aussi habile capitaine que grand politique, rien ne lui fut étranger;

(1) La bataille de Mont-Cassel a tellement d'analogie avec celle de Mons-en-Pvèle, que beaucoup d'historiens confondent l'une avec l'autre, notamment Duplex.

(2) Titres de la maison de Calonne.

on le vit revêtu des plus hautes dignités, riche, puissant, possédant un territoire considérable, on le vit, disons-nous, en 1318, ajouter à ses dignités la police des halles de Paris, et s'occuper d'en faire bâtir de nouvelles (1), office que bien des gens regarderaient comme indigne d'eux; à ce seul trait, on peut se faire une juste idée de son dévouement : le désir de servir son pays et son roi ennoblissait tout à ses yeux; lorsque l'on approfondit l'histoire du moyen âge, et que l'on en commente les détails, on voit que cette noble ambition était commune aux hommes supérieurs de cette époque. Toute la vie de Gaucher de Châtillon fut utile à ses concitoyens; le peuple mêla ses larmes à celles du monarque; ces regrets unanimes semblaient annoncer les maux qui allaient fondre sur la France, dont le connétable était, depuis trente ans, le bon génie. La juste admiration qu'inspiraient ses talents et ses vertus s'est perpétuée jusqu'à nous, et tandis que les personnages les plus célèbres de cet âge sont à moitié cachés dans l'ombre des temps, cet illustre guerrier nous apparaît encore comme le géant de la vieille France, comme un de ces hommes rares que le ciel place de loin en

(1) Cartulaire de Descamps, vol. III.

loin , pour jalonner les siècles et unir les générations (1).

(1) La descendance mâle de Gaucher de Châtillon s'est perpétuée jusqu'au dix-huitième siècle ; Louis, duc de Châtillon, le dernier de ce nom, mourut en 1746, ne laissant qu'une fille, Amable-Émilie de Châtillon, aujourd'hui duchesse d'Uzès.



---

# NOTES.

---

## VIE

DE MATHIEU DE MONTMORENCI.

(Note sur la bataille de Bouvines.)

Aucun monument ne marque le lieu où se livra cette bataille de Bouvines, dans laquelle on joua le sort de la France; les Romains l'auraient couvert de colonnes et d'arcs de triomphe. En 1805, après la campagne d'Austerlitz, on eut la pensée d'élever, dans la plaine de Bouvines, un obélisque d'une grande hauteur; l'une des faces devait être consacrée à rappeler le souvenir du triomphe de 1214, et l'autre côté à perpétuer la mémoire de celui que l'on venait de remporter. Les deux batailles avaient plusieurs points de ressemblance : dans l'un et dans l'autre cas les Français avaient eu à lutter contre une armée d'alliés formée de soldats venus en grande partie de la Germanie. Le plan du terrain fut levé, et l'on prit à ce sujet tous les renseignemens historiques nécessaires :

mais bientôt d'autres soins firent perdre de vue cet objet. Les habitans de ces contrées avaient ressenti une vive satisfaction en apprenant qu'on voulait décorer leur pays d'un monument consacré à rappeler un fait d'armes qui n'avait cessé d'occuper la pensée de leurs ancêtres; ils tombèrent dans la tristesse lorsqu'ils virent qu'on y renonçait; le vénérable pasteur de la commune de Bouvines, né parmi eux, qui, depuis quarante ans, ne les avait pas quittés, résolut d'adoucir leurs regrets; il acheta de ses propres deniers, sans que nul y contribuât, un quartier de terre dans l'embranchement des chemins de Tournai et de Camphain, point central du champ de bataille, y fit bâtir une chapelle d'un style simple et élégant, et fit placer dans l'intérieur deux petits tableaux représentant les deux principaux épisodes de la journée de Bouvines: il consacra à ces dépenses la moitié de son modeste patrimoine. Chaque année, le 27 juillet, ce digne ecclésiastique célèbre l'office divin, en mémoire du triomphe de Philippe-Auguste; tous les habitans se pressent autour de cette chapelle rustique, et fêtent avec une joie généreuse l'anniversaire de ce beau jour.

A deux lieues de cette chapelle l'on voit un obélisque haut de quatre-vingts pieds, que les religieux de l'abbaye de Cisoing élevèrent pour marquer la place où le roi Louis XV bivouaqua la veille du jour où il livra la bataille de Fontenoi. On lit sur une des faces le nom des maréchaux de Saxe, de Noailles, et des autres généraux commandant l'armée sous le roi.

## VIE

## DE GAUCHER DE CHATILLON.

(Note sur la campagne d'Aragon. — 1285.)

Dans cette campagne, qui fut si courte et dans laquelle Gaucher de Châtillon combattit corps à corps le roi d'Aragon, l'armée française fit la conquête du comté d'Ampurias, qui comprenait une partie du Lampourdan, et sur lequel nos rois croyaient avoir depuis long-temps des droits incontestables; ce fut sans doute pour les rendre plus évidens que Philippe III le donna alors en toute propriété à un de ses barons, qui devait être de la maison de Causans, car depuis cette époque jusqu'à nos jours un membre de cette famille en a porté le titre. A chaque traité conclu avec l'Espagne, les ministres français élevaient cette question, et disaient que le pays d'Ampurias devait faire partie du Roussillon.

---

(Note sur les Templiers.)

A la fin du siècle dernier l'on fit, dans deux églises de la Bohême, une découverte fort singulière : on savait par tradition que ces deux églises avaient appartenu aux Templiers; les archives de la province l'attestaient; le style de l'architecture était un mélange de gothique et d'oriental tel qu'on le retrouve dans tous les monumens qui nous res-



tent de ces chevaliers ; on eut besoin de faire des réparations dans la sacristie ; la secousse occasionée par ces travaux fit détacher quelques parties du plâtre qui couvrait les murs , et ce ne fut pas sans surprise que l'on trouva derrière ce plâtre un nouveau mur en pierre avec des figures en relief ; on dépouilla ces murailles de tout ce plâtre , et l'on vit qu'elles étaient entièrement couvertes d'hiéroglyphes à la manière égyptienne , dont le sujet unique était précisément le crime d'impureté tant reproché aux Templiers , et représenté dans des circonstances effroyables ; on sait que les Templiers recevaient leurs néophytes dans un lieu secret attendant à l'église de la commanderie.

M. de Hammer, savant orientaliste allemand, alla visiter ces deux sacristies , et fut tellement frappé à la vue de ces hiéroglyphes , qu'il demanda la permission d'en prendre copie pour faire sur ce sujet une dissertation spéciale , qu'il fit précéder de la description de ces figures ; il composa son ouvrage en latin pour qu'il ne fût qu'à la portée des savans , car les objets dont il parlait étaient si obscènes qu'il eût été dangereux d'en faire la description en langue vulgaire.



Il s'est livré trois batailles au pied de la montagne de Cassel : une sous Philippe I<sup>er</sup> en 1058 , celle de Philippe de Valois , et une autre en 1677 , dans laquelle Monsieur , frère de Louis XIV , battit le prince d'Orange ; il en est résulté qu'il y a maintenant confusion ; il est difficile d'assigner la place où chacune de ces actions eut lieu ; cependant , d'après les traditions du pays et la description que les au-

ciennes chroniques font des lieux, on peut affirmer que la bataille dans laquelle Philippe de Valois combattit si vaillamment fut livrée dans la direction nord-est, entre les deux routes de Dunkerque et d'Hazebruk.

FIN DU PREMIER VOLUME.



---

**TABLE**  
**DU PREMIER VOLUME.**

---

A MONSIEUR LE DAUPHIN.	Pag. v
INTRODUCTION.	vij

**MATHIEU II ,**

**SIRE DE MONTMORENCI ,**

Connétable de France.

**LIVRE PREMIER.**

Sa naissance ; il dissipe les troupes d'aventuriers armés ; il accompagne Philippe-Auguste à la conquête de la Normandie , et se distingue au siège de Château-Gaillard.	3
--	---

**LIVRE II.**

Bataille de Bouvines ; Mathieu de Montmorenci est un des héros de la journée.	21
---	----

**LIVRE III.**

Mathieu va à la croisade des Albigeois. — Il accompagne Simon de Montfort dans toute cette expédition.	25
--	----

tion. — Il est rappelé à Paris et reçoit l'épée de connétable. — Il commande l'armée des Croisés contre le comte de Toulouse. — Il reçoit les derniers soupirs de Louis VIII. — Il protège la minorité de Louis IX. — Il dissipe par la force des armes les seigneurs mécontents. — Il soumet le duc de Bretagne. — Sa mort.

Pag.

128

## GAUCHER DE CHATILLON ,

Connétable de France.

### LIVRE PREMIER.

Gaucher de Châtillon , à l'âge de vingt ans , passe en Italie avec les nobles de ses domaines pour embrasser la querelle de Charles d'Ajou , prétendant au trône de Naples. — Défaite de Mainfroi. — Châtillon rentre en France , et fait partie de l'expédition d'Aragon ; il se porte pour champion de la reine , femme de Philippe III , accusée d'empoisonnement , et fait triompher cette princesse. — Bataille de Courtrai. — Après ce désastre , Châtillon est nommé connétable de France. — Troisième expédition contre la Flandres. — Bataille de Mons-en-Pvèle. — Gaucher assure le succès de cette journée par sa bravoure et ses sages dispositions. 18 août 1304. 177

### LIVRE II.

Expédition entreprise contre la Navarre. — Démêlés de Philippe-le-Bel avec l'ordre des Templiers. —

Gaucher de Châtillon sert le roi très-efficacement dans cette circonstance, et dissipe les attroupemens formés dans Paris.— Destruction de l'ordre des Templiers. — Mort de Philippe-le-Bel.	273
--	-----

## LIVRE III.

Châtillon tombe dans la disgrâce du nouveau roi Louis X, qui le rappelle bientôt après auprès de lui. — Mort successive des trois fils de Philippe-le-Bel.—Gaucher devient l'arbitre du sort de la famille royale, et fait exécuter, en faveur de Philippe de Valois, la loi <i>salique</i> dans toute sa teneur.— Considérations sur les princes de la branche aînée des Capets. — Quatrième expédition contre la Flandres. — Bataille de Mont-Cassel, 22 août 1328.— Châtillon, malgré son grand âge, contribue au gain de la journée. Il meurt l'année suivante.	316
Notes.	379